

LES NOUVELLES
HÉROÏNES CHRÉTIENNES.

TOME II.



LES NOUVELLES
HÉROÏNES
CHRÉTIENNES,
OU
VIES ÉDIFIANTES
DE DIX-SEPT JEUNES PERSONNES.

TOME II.

les nouautés

HELLDOLDE

CHRÉTIENNE

de

UNE HISTOIRE

DE DIX-SEPT TITRES INÉDITS

PAR



Félicité les rassemblait les Dimanches et Fêtes, après Vepres, dans un bois voisin du Château... elle leur faisait une exhortation, puis une lecture spirituelle.

LES NOUVELLES
HÉROÏNES
CHRÉTIENNES,
OU
VIES ÉDIFIANTES
DE DIX-SEPT JEUNES PERSONNES;
PAR L'ABBÉ CARRON.

Souvenez-vous de votre Créateur pendant les
jours de votre jeunesse.. *Eccles* , Ch. 12. v. 1.

DOUZIÈME ÉDITION.

TOME II.

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE ,
RUE ESQUERMOISE , 55.

—
1834.

LA NOUVELLE
HÉROINE
CHIRURGIENNE
de la
VIE D'EDMUND
de la
VIE D'EDMUND



1960
LIPNIA

LA NOUVELLE HÉROINE
de la
VIE D'EDMUND

1887

LES NOUVELLES

HÉROÏNES CHRÉTIENNES.

JULIE-ANNE-ANGÉLIQUE FABRE,

Décédée l'an de Jésus-Christ 1777.

JULIE-ANNE-ANGÉLIQUE FABRE, fille de M. Fabre, négociant, et de dame Gaillard de Kerbertin, naquit et fut baptisée le 31 janvier 1749, dans la paroisse de Saint-Pierre de Vannes. Ses premières années montrèrent en elle une vivacité bouillante; mais les réprimandes qu'on lui fit sur ce défaut la touchèrent; elle résolut de se corriger. Ce projet ne fut point l'effet passager d'une ferveur de l'enfance. Pour le remplir, elle employa d'abord les ressources qu'elle trouvoit dans les avis de parens vertueux; mais ce qu'on ne sauroit assez admirer, elle mit, à peine sortie du berceau, autant de zèle à son salut qu'un chrétien vertueux en mettroit à sa sanctification. Bientôt elle offrit

une humeur douce et une grande égalité de caractère , à cet âge où on laisse au temps mille imperfections à corrigér.

Tant de courage étonne dans la petite Julie; mais cette grandeur d'ame , elle la puisoit à la source des grâces; quand elle mettoit tout son plaisir à invoquer sans cesse le divin Maître , pouvoit-il ne pas l'exaucer ? Elle prioit fréquemment, non pas comme prient les autres enfans , et même , hélas ! la plupart des fidèles , sans respect et sans dévotion ; ne se permettant pas la plus légère distraction volontaire ; concentrée en Dieu seul , elle lui parloit comme une tendre fille au meilleur de tous les pères; sa bouche ne prononçoit pas son nom que son cœur ne fût attendri ; elle goûtoit dans ses prières un plaisir très-sensible , et qui se manifestoit en mille circonstances. Si par hasard , ayant à peine sept ans , il lui échappoit encore quelque impatience , on lui défendoit de dire le chapelet avec sa famille , et cette punition lui faisoit répandre bien des larmes ; la trouvant plus rigoureuse que des châtimens dont on punit ordinairement les enfans de son âge. Un trait découvre encore combien elle souhaitoit déjà d'offrir à Dieu des vœux qui fussent dignes de lui. Sa sœur ainée ayant appris au couvent une prière exprimée dans des termes très-affectueux , Julie la pressa beaucoup de la lui apprendre , et se jeta un jour à ses

pieds, en la conjurant de céder à ses désirs.

Cette ferveur devenoit chaque jour plus sensible ; elle l'entretenoit en écoutant, et en retenant soigneusement les leçons qu'on lui donnoit sur la religion, en s'appliquant à orner son ame de toutes les vertus chrétiennes, et surtout d'une docilité parfaite à ses parens ; en se montrant douce, humble, pleine de candeur et de modestie ; en s'excitant enfin à aimer et à rechercher les humiliations et les sonffrances. Tout cela semblera peut-être tenir du merveilleux ; mais qu'on songe que, si Dieu peut rendre éloquente la langue des enfans, il peut leur inspirer aussi des sentimens héroïques ; et l'Histoire ecclésiastique, l'Ecriture sainte elle-même, prouvent qu'il l'a fait plus d'une fois.

Empressée de répondre aux grâces qu'elle recevoit d'en haut, Julie connut de très-bonne heure qu'il existe pour les ames pieuses une sorte de paradis sur la terre, et cette découverte fut à son cœur une source de délices. Son attrait étant l'amour divin, elle n'eut pas plutôt entrevu celui que Dieu nous témoigne à la Table sainte, qu'elle soupira après sa première communion ; on voyoit avec surprise ses progrès dans la vertu, et l'on crut devoir se rendre à ses vœux : pour la mieux disposer à cette grande action, on

l'envoya aux Dames Ursulines de Ploërmel. L'aimable enfant y fut l'édification de la communauté pendant tout le temps qu'elle s'y prépara au bonheur après lequel elle soupiroit. Il faudroit avoir vécu comme elle pour peindre les sentimens qui la pénétrèrent lorsqu'elle reçut Jésus-Christ : ses larmes, sa joie, sa dévotion, inspirèrent du respect à toutes les Dames de la maison. Son cœur ne sachant, quand elle eut communie, comment témoigner à son Dieu toute sa reconnoissance, elle le conjura de lui accorder la grâce d'être un jour religieuse.

Son âge ne lui permettant pas de décider de sa vocation, sa famille la rappela auprès d'elle : forcée de quitter une retraite qui lui étoit si chère, elle ne se permit pas le plus léger murmure, regardant les ordres de ses parens comme la voix du Ciel et comme une épreuve qu'il lui faisoit subir.

Il en étoit une autre bien plus délicate encore, à laquelle les circonstances l'exposèrent à son retour dans sa patrie : c'étoit le spectacle continual des fêtes et des plaisirs, d'autant plus à craindre pour elle, que la nature ne lui avoit rien refusé du côté des agréments ; elle mérita, par une grâce spéciale, que son cœur, parmi tous ces vains amusemens, ne se laissât point séduire par leur amorce trompeuse. Plusieurs fois elle fut entraînée aux assemblées publiques, lorsqu'elle comptoit à

peine quatorze ans; et aussitôt qu'elle paroissait dans un bal, on vouloit lui faire prendre part aux divertissemens communs; cette offre alarmant sa piété, elle s'y refusoit avec courage. Bien des fois cependant, forcée de se rendre à l'ordre exprès de ceux auxquels la Providence l'avoit soumise, elle faisoit comme les autres; mais alors, fondant en larmes, elle excitoit autour d'elle le plus grand intérêt, et des Dames, non moins attendries de son affliction que touchées de ses grâces si simples et si vraies, la conduisoient dans un appartement voisin pour l'y consoler.

Dans le chagrin qu'elle éprouvoit de participer, quoique involontairement, à toutes ces réjouissances profanes, mille réflexions salutaires s'offroient à son esprit. Elle sentoit le vide, l'ennui, les remords que doivent laisser en nous les sociétés mondaines quand on s'y livre; lorsqu'on la contrainoit de s'y trouver, toujours en garde contre ce qui l'environnoit, étudiant jusqu'au moindre mouvement qui eût pu l'agiter, cet aimable enfant enchantoit tout le monde par sa modestie, son silence, et cet air de candeur et de sérénité qui respiroit sur son visage. Les Dames, édifiées de tout ce qu'elles voyoient elle, la combloient d'éloges; les jeunes gens la respectoient; ses compagnes rougissoient quelquefois de ne pas lui ressembler.

Mademoiselle Fabre n'ignoroit pas que par

tous nos sens nous pouvons off enser le Seigneur; elle gémissait en secret sur la folie des partisans du siècle, qui, donnant aux passions un aliment continual, se perdent ainsi de gaité de cœur. Ah! disoit-elle, il est inconcevable qu'on se prête aussi volontairement à déplaire au divin Maître. Elle voyoit avec désolation, et cela dès l'âge de treize ans, la plus légère faute qu'elle avoit pu commettre, ou dont les autres devant elle s'étoient rendues coupables. On ne s'étonnera pas de cette sensibilité, si l'on fait attention qu'elle étoit produite par son tendre amour envers Dieu, qui l'empêchoit de le perdre jamais de vue; jusque dans ses récréations, elle se plaisoit à faire à une de ses amies une espèce de défi à qui aimeroit mieux un Dieu si digne de tout notre amour.

Le goût de la retraite, dont nous l'avons vue de si bonne heure éprouver les douceurs, croissoit en elle avec l'âge, et nourrissoit au fond de son ame cet esprit intérieur, cet amour du silence, que le tumulte de la société ne put lui faire perdre. Tout sembloit la disposer à ce genre de vie qu'elle avoit demandé au Seigneur dans sa première communion, qu'il lui permit d'embrasser, et pour le choix duquel ses prières, ses instances et ses larmes sollicitoient chaque jour le consentement de son père. L'ayant enfin obtenu, elle entra, à dix-sept ans, au monastère des

Ursulines de *Malétrroit*, où elle avoit voulu se retirer. Elle y fut accueillie de manière à mettre son humilité à une rude épreuve. Quelques mois après, elle prit l'habit de religieuse; et quoique sa santé, naturellement foible et délicate, se trouvât déjà altérée, elle commença et continua son noviciat avec un courage admirable. Malgré le décroissement sensible de ses forces, elle remplissoit avec zèle tous les devoirs des novices. La vivacité avec laquelle elle s'en acquittoit, son assiduité aux instructions, aux prières, l'étude continue du plain-chant qui affoiblissoit beaucoup sa voix très-sonore et très-belle, tout empira sa situation. La dame chargée de diriger le noviciat s'apercevoit quelquefois qu'elle souffroit beaucoup, et l'obligeoit alors à garder la chambre; mais ce furent là les seules circonstances, assez rares encore, où elle suspendoit ses exercices; et son cœur en étoit affligé. Le temps d'épreuve étant fini, elle se crut près du terme de ses désirs, et nous ne saurions rendre le contentement qu'elle en éprouva. Mais le Seigneur avoit arrêté que Julie édifieroit le monde au milieu du monde même; il ne permit pas qu'elleachevât son sacrifice. Au moment où elle alloit prononcer ses vœux, sa maladie devenant plus sérieuse, le déperissement de sa santé, ainsi que les ordres de son père, l'arrachèrent à sa retraite chérie,

Julie supporta cette contrariété avec une soumission exemplaire , et revint dans sa famille un an et demi après s'en être séparée. A son retour, elle fut contrainte de se mettre au lit , où elle demeura dix-huit mois de suite. Dans cet intervalle , bien des fois conduite aux portes de la mort , elle reçut les Sacrements aux époques fixées par l'Eglise ; le jour auquel elle communioit , précédé des préparations les plus saintes , étoit accompagné et suivi d'une reconnoissance sans bornes. Elle éprouvoit des sentimens de joie inexprimables chaque fois que Jésus-Christ entroit dans sa maison ; elle fit de tout son cœur le sacrifice de sa jeunesse ; et quoique pleine de ce zèle qui faisoit dire à un Saint au lit funèbre : Seigneur , si je suis bon à quelque chose , je ne refuse pas le travail , elle souhaitoit cependant , comme lui , de voir bientôt terminer sa carrière ; le Seigneur la prolongea pour augmenter ses mérites , et pour offrir , pendant dix ans con sécutifs , dans sa jeune servante , un spectac le aussi instructif qu'at tendrissant.

Les médecins appelés auprès d'elle ne pouvoient s'accorder sur le genre de sa maladie : son mal étoit une énigme pour eux , et ils se contentoient d'ordonner les remèdes propres aux maladies les plus ressemblantes à la sienne. Elle épuisa des pharmacies entières sans trouver dans ces coupes amères aucun

soulagement à ses souffrances. Quelquefois elles paroisoient changer de nature : pendant des intervalles de six mois , c'étoit une toux qui jour et nuit la tourmentoit avec tant d'importunité , que les crises duroient souvent cinq et six heures , ou même davantage. Six autres mois , c'étoient des défailances accablantes qui se multiplioient souvent à la même heure. Une année , c'étoit un erachement de sang si fréquent , si abondant , que l'on eût dit que chaque accident devoit terminer sa vie , et que la piété le faisoit presque désirer. Enfin , dans une autre année , c'étoit le genre nerveux qu'on croyoit attaqué. Pendant le cours de neuf ans , tous les maux exercèrent ainsi successivement sa patience , et la dixième année elle les éprouva tous à la fois.

La pieuse malade mit à profit tant d'infirmités , en bénissant à chaque instant le Seigneur , en le remerciant mille fois le jour de la rendre ainsi la fille de la croix. Souvent elle ne se réveilloit de ses longs évanouissements qu'en prononçant avec amour le nom de son Sauveur ; souvent le premier moment de repos , après les attaques les plus violentes , étoit consacré à s'offrir à lui comme une victime volontaire. Ses prières , ses aspirations vers le ciel , ses discours , chacune , pour ainsi dire , de ses paroles , respiroient l'onction de la piété la plus tendre. Rien de

plus admirable que la manière dont elle envisageoit sa situation : elle ne se bornoit pas à supporter patiemment ses peines , comme l'apanage de l'humanité , et comme lui promettant un sort heureux dans une autre patrie ; son amour pour Jésus-Christ lui fournissoit des considérations plus touchantes encore. Les yeux fixés sur un Crucifix , la bouche collée sur les plaies de son Rédempteur , l'esprit et le cœur toujours remplis de sa passion , le prenant en tout pour modèle , elle sentoit vivement le prix qu'il a donné aux souffrances : en même temps qu'elles lui devenoient infiniment chères , elle les rendoit aimables aux autres et dignes d'envie par son exemple. Elles étoient à ses yeux la marque la plus assurée des miséricordes du Seigneur , qui vouloit bien , disoit-elle , présenter à un cœur aussi coupable que le sien le moyen de réparer son ingratitude.

Ainsi se jugeoit-elle indigné des faveurs du Ciel , mettant , sans le vouloir , sa profonde humilité dans tout son jour. Cette vertu ne la contraignoit plus de taire comme autrefois bien des réflexions édifiantes que la crainte de se faire estimer l'avoit empêchée de communiquer. Depuis qu'elle étoit malade , sa reconnaissance , plus forte que tout autre sentiment , la faisoit éclater en mille actions de grâces , et montroit par-là tout l'héroïsme de sa piété.

Autant Julie étoit insensible à ses maux ; autant elle étoit occupée de ceux des autres. On lui procuroit des cordiaux, des calmans, mille petites douceurs pour la soulager, ou pour la distraire, et souvent elle s'en privoit secrètement, afin de les envoyer à de pauvres malades.

Il n'est point surprenant qu'avec d'aussi généreux sentimens elle soupirât sans cesse après le paradis ; on ne pouvoit tenir de discours qui lui fussent plus agréables que ceux qui avoient le ciel pour objet. Souvent, afin de donner aux autres occasion d'en parler, elle en parloit la première ; retraçoit les joies ineffables du céleste séjour ; et les pleurs qui entrecoupoient ses paroles marquoient si bien l'effusion de son cœur, que ce spectacle faisoit aussi verser des larmes aux personnes qui se trouvoient auprès d'elle.

Quoique mademoiselle Fabre ait supporté pendant dix ans une vie languissante, elle n'étoit pas constamment alitée : quelquefois on lui permettoit de sortir à l'appui d'un bras, étant trop foible pour ne pas avoir besoin de secours. Elle profitoit de ces courts intervalles de convalescence pour en faire le plus digne usage. Ayant alors une heure réglée pour se lever et se coucher, à peine étoit-elle éveillée, qu'elle offroit à Dieu son cœur et la journée qu'elle alloit commencer.

elle s'habilloit aussitôt avec modestie , et au milieu de ces tendres élévarions vers Dieu , qui sont autant de dispositions à l'oraision. Sa prière étoit suivie de la messe , à laquelle elle assistoit avec une dévotion angélique , et ne manquoit presque jamais de recevoir la indivine Eucharistie. Le temps qu'elle passoit dans les églises lui paroissoit toujours trop court ; elle ne l'abrégeoit que pour se rendre chez les pauvres malades , à qui elle consacroit ses petites épargnes et leur partageoit ce que son courage à solliciter pour eux avoit obtenu. Après les avoir soulagés dans leurs besoins corporels , elle les engageoit à écouter une lecture de piété , qu'elle choisissoit selon les circonstances ; ensuite , comme pour leur demander sur cette lecture leur façon de penser , elle leur offroit les réflexions les plus consolantes , et y mettoit tant de douceur et d'intérêt , que les souffrances leur devenoient aimables. Plus d'une fois des personnes affligées s'étant trouvées avec elle , ont ressenti , après ces entretiens , une vive satisfaction au milieu de leurs peines.

Trop humble pour vouloir dans ses aumônes d'autres témoins que Dieu , elle évitait ordinairement d'exercer sa charité dans les lieux publics ; si quelquefois elle alloit dans les hôpitaux pour aider aux fonctions les plus dégoûtantes , les personnes consa-

crées par état au service des malades, les demeures des pauvres honteux, étoient ses asiles les plus chéris : elles sont d'un bien moindre danger pour la vanité.

C'est ainsi qu'elle employoit tous les instans du jour, lorsque ses souffrances n'étoient pas assez vives pour la retenir au lit. Quoique cette conduite fût aussi édifiante que celle qu'elle auroit menée dans le cloître, elle regrettoit toujours son premier état, et quand elle en parloit, son usage étoit de dire en soupirant que ses péchés l'avoient rendue indigne de mourir l'épouse de Jésus-Christ.

Pour diminuer ses regrets, elle demanda instamment qu'il lui fût permis de faire les trois vœux auxquels on s'engage en religion, et promit à Dieu de rester inviolablement attachée aux vertus de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. La piété éminente de cette jeune Demoiselle, soutenue du consentement d'un guide éclairé, justifie cette démarche si délicate, que jamais on ne doit la faire de soi-même ; un confesseur aussi rempli d'expériences et de lumières que le sien, ne céda point à ses instances pour un engagement si important sans l'avoir bien éprouvée : rien ne le confirme mieux d'ailleurs que la manière dont elle remplit ses sermens. Tout en elle respira le plus grand amour pour la pureté, tout annonça de sa part un détache-

ment absolu des choses de la terre. Ses actions furent autant de nouveaux sacrifices de sa volonté à celle de ses supérieurs, et de témoignages de déférence aux moindres désirs de ceux qui l'environnoient.

Il y avoit déjà près de neuf ans qu'elle étoit dans un état d'épuisement et de langueur; de ces neuf années elle en avoit au moins passé cinq entières sans pouvoir quitter son lit. Les quatre autres, adoucies par des jours moins orageux, lui avoient laissé éprouver néanmoins de bien vives souffrances; mais les treize derniers mois de son exil sur la terre furent constamment des jours de douleur, qui faisoient regarder chaque instant de son sacrifice comme devant être le dernier de sa vie.

Il sembloit que le progès de ses maux ne servit qu'à la rendre et plus contente et plus aimable; sa patience, sa résignation, sa douceur, ou paroisoient plus sensibles encore, ou se montroient plus parfaites. Le crucifix toujours à la main, elle le serroit continuellement contre son cœur, le baisoit à tout moment, en y contemplant l'image de son bien-aimé, à qui elle reprochoit, comme l'Épouse des cantiques, de la laisser languir par son attente.

Personne n'entroit dans sa chambre qu'avec ce profond respect qu'inspire la sainteté; personne n'en sortoit qu'enchanté des sen-

timens et des vertus qu'elle faisoit éclater. Combien elle ressembloit peu à ces malades qui ne parlent jamais que de leurs maux ! Quand on lui demandoit comment elle se trouvoit : Assez bien, répondoit-elle toujours, parce qu'elle ne désiroit que de souffrir. Si on la plaignoit , cette compassion sembloit affliger son cœur.

Depuis qu'elle avoit aimé Dieu, c'est-à-dire depuis son berceau , Julie n'avoit cessé de soupirer après la fin de son exil , comme le commun des hommes soupire après une longue vie; mais alors le désir de se voir réunie à son Dieu étoit inexprimable : elle comptoit en quelque sorte chaque jour , chaque heure qui l'approchoit de l'heureux terme de ses espérances.

« Monsieur , répétoit-elle au ministre » sacré qui, chargé de sa confiance , fut fré- » quemment attendri jusqu'aux larmes du » spectacle que lui offroient ses vertus , Dieu » a encore différé de répondre à mes vœux : » je comptois hier être réunie à lui, il ne veut » pas encore de moi; prenons patience ; mais, » pour Noël : oh ! pour ce temps-là du moins » je serai avec lui. » Long-temps auparavant elle avoit fixé cette époque pour la fin de sa carrière. Cinq jours avant Noël, elle éprouva tant de consolation dans son amour pour Dieu, que ce sentiment parut absorber toutes les facultés de son ame. Bientôt après, la

nature succomba, épuisée par les souffrances. La sainte malade, réduite à l'agonie, demeura dans ces angoisses jusqu'à la veille de Noël, qu'elle mourut à six heures et demie du soir, le 24 décembre 1777, âgée d'environ vingt-neuf ans.

La ville entière de Vannes l'honora de ses regrets, et se la rappeloit ensuite comme le modèle des vertus chrétiennes. Ceux qui l'ont connue s'accordent unanimement à dire qu'elle réunissoit tout ce qu'il y a de plus propre à attacher à Dieu. Après sa fin précieuse, les jeunes personnes de son sexe qui se décidoient pour le bien, s'encourageoient par le souvenir de ce qu'elle avoit dit, de ce qu'elle avoit fait, et cherchoient en tout à l'imiter. Les personnes qui l'approchoient dans ses derniers momens ont répété bien des fois que depuis long-temps on n'avoit vu une mort aussi sainte que la sienne.

Vierges chrétiennes, approchez et contemplez avec moi le spectacle le plus beau, le plus encourageant : descendus dans la tombe de Julie, nous n'y trouvons d'abord que des cendres; mais tout à coup s'élève à nos yeux un laurier immortel, et sur l'écorce est écrit en lettres de feu, en lettres ineffaçables, ce touchant oracle : « Le juste » fleurira comme le palmier, il se multi-

» pliera comme les cèdres du Liban (1) ». Qu'aperçois - je encore ? Le tombeau se referme , et sur la pierre se lit en lettres d'or cette admirable maxime : « Ce qui rend la » vieillesse vénérable n'est pas la longueur » de la vie ni le nombre des années ; mais » la prudence de l'homme lui tient lieu de » cheveux blancs , et la vie sans tache est » une heureuse vieillesse (2) ».

(1) Ps. xci, v. 13.

(2) *Sagesse*, ch. iv.

SOPHIE DE MARTEL ,

Décédée l'an de Jésus-Christ 1779.

LA petite Sophie , fille du comte et de la comtesse de Martel , causa , par une fin prématurée , les plus cuisans regrets à ses respectables parens : elle n'avoit fait pour ainsi dire que tremper ses lèvres à la coupe de la vie , il nous suffira de la considérer dans ses jours de souffrances : combien ils attendirent , combien ils édifièrent le nombreux monastère de vierges qui recueillirent son dernier soupir !

L'aimable enfant témoigna de bonne heure une grande vivacité qui l'empêchoit d'écouter avec fruit les avis qu'on lui donnoit , ou les réprimandes qu'on étoit obligé de lui faire. D'une fierté de caractère qui lui inspiroit de l'éloignement pour les personnes chargées de la corriger de ses défauts , elle joignoit à beaucoup d'amour pour la parure le goût du plaisir. Qu'elle ressentit un peu d'attrait pour la piété , c'étoit celui qu'ont ordinairement pour la religion les enfans bien nés , dont la plupart ne s'engagent pas néanmoins à faire plus que les autres sur cet objet important , et si malheureusement , si universellement négligé.

Quoiqu'elle eût tout au plus dix ans , sa naissance et les circonstances alloient bien-tôt la retirer du monastère des Hospitalières de Rennes , où elle étoit pensionnaire , et la conduire au sein du grand monde , quand le Seigneur lui inspira le dessein de s'attacher à lui. Jouissant encore d'une bonne santé , mais tout à coup frappée du pressentiment d'une mort prochaine , elle demanda , de son propre mouvement , à faire une confession générale. Ces bonnes dispositions se développèrent pendant la longue maladie qu'elle essuya peu de temps après. Attaquée de la pétite vérole , elle excita , par la piété la plus tendre , l'admiration de toutes les personnes qui l'approchoient : dès les premiers jours , la pensée qu'elle devoit bientôt mourir la porta à des réflexions solides et aux discours les plus sages sur l'instabilité de la vie , et sur l'étroite obligation qu'a tout chrétien de perfectionner son cœur pour la gloire de Dieu. Les religieuses qui la soignoient , virent avec admiration un enfant penser et parler avec toute la force de sentiment et de raison que peut donner la maturité de l'âge.

Le premier soin de Sophie , après son changement , fut de réparer toutes les fautes dont elle se croyoit coupable : elle avoit , avant sa maladie , causé du mécontentement à la première maîtresse du pensionnat ; elle

lui en témoigna un bien vif repentir : à la place de l'air froid et hautain dont elle avoit reçu plusieurs fois ses réprimandes , elle lui marqua des prévenances et une docilité parfaite , lui fit mille caresses , la désiroit toujours auprès d'elle , et ne cessa de lui témoigner , avec toute l'effusion du sentiment , la plus grande reconnaissance pour les moindres services qu'elle en recevoit : quand cette Dame étoit absente , elle ne se lassoit point de vanter son bon cœur. « Après tant de fautes , disoit-elle , que j'ai commises en vers ma maîtresse , elle a tout oublié pour me rendre service ! »

Dès que l'on connut la nature de sa maladie , on lui fit quitter la chambre où elle couchoit ordinairement ; et ce déplacement , pour lequel on lui avoit connu la plus grande répugnance , ne lui arracha aucune plainte. Peut-être même y fut-elle absolument insensible ; car le Seigneur sembloit l'occuper tout entière. Accablée par la fièvre , elle n'entendoit pas plutôt prononcer le nom de son divin Maître , que , se soulevant aussitôt d'un air satisfait , elle lui offroit son cœur. Comme sa maladie la défiguroit beaucoup , et répandoit dans son appartement une odeur désagréable : « Que je voudrois bien , disoit-elle , que tous les mondains sussent ce que c'est que notre corps » ! et puis s'adressant aux personnes qui l'environnoient , elle leur

répétoit : « Que je suis contente de mourir ! » je me serois perdue dans le monde ; » priez Dieu qu'il m'en épargne tous les » périls. »

Le danger augmentant de jour en jour, on la disposa à sa première communion : pour se préparer dignement à cette grande action, elle fit prier toutes ses compagnes de lui pardonner les fautes qu'elle avoit commises à leur égard, et les supplia de se souvenir de son ame devant le Très-Haut. De pareilles dispositions attendrirent les personnes qui se trouvoient auprès d'elle : rien n'est plus touchant que la joie qu'elle témoignoit de recevoir Jésus-Christ ; le matin du jour auquel elle communia, on leva le premier appareil d'un vésicatoire qu'on lui avoit appliqué ; pendant ce douloureux traitement, elle ne poussa aucune plainte, et ne fit que répéter ces paroles : « J'aurai le bonheur de » communier aujourd'hui ». A peine vit-elle approcher le très-saint Sacrement, que, goûtant plus que jamais combien le Seigneur est doux, elle versa des larmes en abondance.

Depuis ce moment, elle se détacha de tous les objets par lesquels elle tenoit encore à la terre : sa mère, qui devoit entrer dans la communauté pour la voir, fut privée de cette consolation par une circonstance imprévue : on annonça cette nouvelle à la

petite malade ; elle la reçut avec résignation, remerciant mille fois le Seigneur de l'appeler à lui dans sa jeunesse : souvent elle disoit aux Dames qui l'assistoient, que désormais toute sa joie étoit qu'on lui parlât de ce Dieu si bon qu'elle alloit posséder. Aussi, pour contenter sa piété, falloit-il, toutes les fois qu'on la visitoit, prononcer avec elle des actes de foi, d'espérance, d'amour et de renoncement à toutes les choses d'ici-bas. Quand on lui administra l'onction des mourans, cette cérémonie lui causa les plus vifs contentemens : d'elle-même, et sans y être engagée par personne, elle pria toute la communauté de lui pardonner les scandales et les mauvais exemples qu'elle croyoit lui avoir donnés, et recommanda ensuite aux religieuses de l'entretenir dans les désirs du ciel ; mais avoit-elle besoin d'y être encouragée ! Son impatience de le posséder lui faisoit répondre aux personnes qui lui disoient qu'elle auroit le bonheur d'y aller, que cet heureux moment ne viendroit jamais assez tôt. Le matin du jour de sa mort, elle demanda à son confesseur s'il prévoyoit qu'elle fût enfin parvenue au terme de sa captivité. Quelque temps après, elle baisoit avec une admirable ferveur un Crucifix qu'elle avoit toujours entre les mains, lorsqu'elle s'en-dormit dans le Seigneur au mois de juin

Quelle devise pourroit mieux convenir à Sophie , après son changement , que ces mots de l'historien sacré : « Lorsqu'il étoit le plus jeune de la tribu de Nephthali , il ne faisoit rien paroître dans toutes ses actions qui tînt de l'enfance (1) » ?

(1) *Tobie* , ch. 50. v. 4.

DAME ANNE-FÉLICITÉ HAY
DES NÉTUMIÈRES;
Décédée l'an de Jésus-Christ 1788.

ANNE-FÉLICITÉ, fille de Messire Charles-Marie-Félix Hay des Nétumières, et de Jeanne-Marguerite Hay des Nétumières, naquit le 23 janvier 1754, et fut baptisée le même jour à l'église cathédrale de Rennes : le mérite de la naissance n'est point assez par soi-même ; mais rehaussé de l'éclat des vertus, c'est alors qu'il y a plus de droits à nos hommages.

Dieu se montra de bonne heure l'unique appui de Félicité. Elle avoit à peine deux ans, que la mort lui ravit sa mère, dont la perte fut suivie assez près de celle de son époux : alors la famille la fit entrer au second monastère de Sainte-Marie, à Rennes, avec deux sœurs à peu près de son âge. Elle y manifesta une imagination vive, un esprit plein de finesse et d'enjouement, un cœur sensible et bon ; mais, avec ces heureux dons de la nature, de l'empressement pour les jeux bruyans, du penchant à relever les ridicules des autres, l'envie de dire à tous et contre tous son avis,

Ces défauts, que, par ses remontrances caressantes et douces, une mère tendre eût fait disparaître, lui attirèrent de dures corrections de la part d'une gouvernante à qui néanmoins elle témoigna toujours un sincère attachement.

A six ans, elle vit effacer par la petite vénérable ces agréments qui lui promettoient une beauté parfaite : moins aimable en apparence, elle fut moins aimée des enfans de son âge; et alors on lui demanda si elle ne regrettoit point ses attraits : « Non, répondit-elle avec » une ingénuité charmante, j'avois de l'amour-propre, j'aimois que l'on me trouvât » plus belle que mes sœurs, cela m'eût perdue; je m'aimerai moins, je serai plus pieuse; d'ailleurs un bon esprit et des talens feront oublier ma figure. »

Elle avoit déjà bien moins de ces goûts frivoles; on le remarqua dans le séjour qu'elle fit à peu près vers ce temps à la campagne. Amour pour la retraite qui la rendoit plus fidèle à ses devoirs; vif intérêt aux Vies des Saints, qu'elle lisoit tous les jours, résolution de les imiter; circonstances les plus touchantes de la passion du Sauveur qu'elle rappeloit; prières ferventes, élévarions continues de son cœur à Dieu: tout annonçait bientôt en elle une maturité de raison, de sagesse, bien supérieure à son âge. Elle avoit écrit sur la porte de son cabinet : « Que

personne n'entre ici, s'il ne veut aimer Jésus-Christ.» Quand il lui étoit échappé la moindre faute, pour s'en punir, elle se privoit de ses plus grands plaisirs, comme de porter des fleurs, d'en sentir le parfum, d'écouter le chant mélodieux des oiseaux, de manger des fruits, ou d'autres mets agréables.

Au retour de la campagne, Félicité s'appliqua aux divers objets de son éducation; et plus elle croissoit, plus elle goûtoit la vertu avec un attrait sensible pour toute espèce de mortification. Si la crainte de subir des reproches et des railleries de sa dévotion la faisoit balancer quelquefois à se mortifier, elle se disoit : « Je dois préférer mon Dieu à tout, je le lui dis souvent : lui refuserai-je le sacrifice de mon amour-propre ? C'est lui qui me retient, je veux l'immoler. » Elle entra, avec ses sœurs, au couvent de la Trinité, à Rennes, pour y cultiver les talents propres à leur sexe et à leur fortune. Ce séjour présenta, jusqu'aux jours désastreux de la révolution française, une nombreuse jeunesse qu'on y élevoit avec soin; la pieuse enfant chercha d'abord à gagner la confiance de ses compagnes pour les attacher, par des nœuds solides, à la vertu; les charmes de son âge et l'aménité de son caractère, lui ouvrirent tous les cœurs, et les récréations devinrent comme autant d'exercices de piété. Félicité fit à dix ans sa première commu-

nion : en ce beau jour, dont trop peu d'enfants reconnoissent le prix et l'importance, elle donna des témoignages aussi vrais que touchans de sa tendresse envers Dieu, mérita d'y être comblée de ses ferveurs, et reçut spécialement plusieurs grâces. Ses progrès dans la vertu devinrent depuis ce moment plus sensibles.

Elle avoit atteint sa treizième année, lorsque le mariage d'une de ses sœurs avec le marquis de Cornulier l'enleva à sa retraite. Durant plusieurs mois, au château de Ver, près Ancenis, et au milieu de fêtes continues, elle n'y connut et n'y goûta de plaisir qu'à suivre avec fidélité les divers exercices de piété qu'elle s'étoit imposés. Elle alloit chaque jour dans une ferme voisine, apprendre à des enfans les premiers élémens de la religion.

A quatorze ans, elle eut pour guide dans les voies du salut le célèbre Boursoul⁽¹⁾, si éloquent en œuvres et en paroles ; elle lui

(1) Ce saint prêtre, dont la mémoire se conserva long-temps dans toute la Bretagne, mourut en 1774, à l'église de Toussaint, paroisse de Rennes, en prêchant sur le bonheur du Ciel. Sa vie offre des tableaux non moins touchans qu'instructifs ; elle a été publiée dans les *Modèles du Clergé*, imprimés chez Benoît Morin, rue Saint-Jacques, à Paris.

fit une confession générale, qu'elle a depuis regardée comme l'époque de sa conversion. L'homme de Dieu s'attacha d'abord à lui inspirer une grande horreur du péché, lui répétant souvent cette maxime : Veillez continuellement sur vous, pour ne point offenser Dieu. Elle en profita si bien, que peu de jours avant que de mourir, dans cet instant où le juste ne craint plus rien du souffle contagieux de l'amour-propre, elle disoit à une amie, sur cette époque de sa jeunesse : « M. Boursoul m'avoit si bien inspiré l'hor- » reur du péché, que, si j'eusse vu l'enfer » prêt à m'engloutir, et que, pour l'éviter, » il eût fallu commettre volontairement la » plus légère faute, je m'y fusse précipitée à » l'instant : non, non, quand ces sentimens » sont une fois bien imprimés dans notre » ame, ils ne s'effacent point; et dès qu'on » voit l'ombre d'une faute, on trouve une » espèce d'impossibilité à la commettre. »

A sa confession générale, elle prit la résolution de ne se pardonner jamais une légère négligence aux leçons de ses différens maîtres, trouvant dans l'accomplissement de ses devoirs le vrai moyen de plaire à Dieu, et se disant : « Que ne sait point souffrir une » jeune personne qui dans la culture des » talens de l'esprit se propose d'acquérir » l'estime du monde ! Pour moi, je dois plus » m'efforcer d'obtenir ces mêmes connois-»

» sances, puisque c'est à mon Dieu que je
» veux plaire, et qu'il en tirera sa gloire. »
Ces sortes d'études nourrissent d'ordinaire
dans un jeune cœur ce secret orgueil qui
porte à faire briller la beauté de la mémoire
ou la sagacité de l'esprit. Félicité sut éviter
cet orgueil dangereux, ayant pour habitude
de parler peu dans la société, et d'y paroître
tout ignorer, pour n'y pas fixer les regards.
elle évitoit la moindre recherche en sa parure,
le désir de devenir plus humble, de pouvoir
mieux soulager les pauvres, que la religion
lui rendoit de plus en plus si chers et si res-
pectables, lui fit à cet égard multiplier ses
sacrifices. Se trouvant un jour avec la mar-
quise de Cornulier, chez une marchande de
modes, elle eut envie d'une coiffure d'un
nouveau goût; mais le soir, elle versa bien
des larmes sur un achat qui enlevoit huit ou
dix francs aux malheureux: depuis, elle ne
porta plus que des coiffures simples; ses
habits, achetés par sa famille, étant élégans
et riches, formoient une sorte de contraste
dans son ajustement, au milieu des cercles
brillans où souvent elle étoit invitée. Mais les
plaisanteries, les agaceries de ses parens, de
ses amies, ne lui firent point abandonner
cette réforme; quand elle la prit, elle n'avoit
pas encore quinze ans.

Ces triomphes sur l'amour-propre furent
le principe d'une vie pure et d'œuvres dignes

du ciel. Plusieurs fois dans la semaine, elle s'unissoit à Jésus-Christ par la communion; sa conduite étoit celle d'une fidèle épouse du Sauveur; elle suivoit exactement la règle de la communauté, faisoit oraison à l'heure commune, s'acquittoit même, à certains égards, des autres devoirs propres aux religieuses, mais de manière à dérober à sa famille et à sa femme de chambre la connoissance de ses pieux exercices.

Dans sa tendresse envers les pauvres, elle eût voulu ne vivre que pour eux, qu'avec eux; elle les visitoit souvent dans les hôpitaux, elle leur fournissoit des secours lorsqu'ils retournoient chez leurs parens. Plusieurs fois l'année, elle portoit ses aumônes aux prisons, et, par des instructions qu'animoit le feu de la charité, elle témoignoit aux victimes du crime ou du besoin le plus vif intérêt. Elle embrassoit ardemment tous les genres de bonnes œuvres qui lui étoient permises.

À la campagne, où elle passoit plusieurs mois dans la belle saison, industrieuse à trouver des prétextes pour se dispenser des plaisirs de la chasse, de la pêche, elle consaeroit le temps que les autres y donnoient à une promenade solitaire, pour n'y songer qu'à son bien-aimé. Elle la dirigeoit toujours vers une cabane, dont la famille indigente lui tendoit les bras, et comptoit sur son

assistance : toutes les petites filles du canton, rassemblées chaque jour autour de Félicité, et attirées par ses caresses, apprennoient d'elle leurs prières, leur catéchisme, et s'accoutummoient de bonne heure à une vive horreur pour le péché.

Là, sa piété se manifestoit sous mille formes : exacte à l'office divin de sa paroisse, distante d'une demi-lieue du château, elle s'y rendoit toujours à pied, et, si sa famille la pressoit de monter en voiture, elle répondoit : « Notre-Seigneur étoit épuisé de fatigues et accablé de tourmens quand on le chargea de sa croix; cependant il marcha pour se rendre au calvaire. Dois-je craindre de me fatiguer, ou d'être incommodée du froid ou de la chaleur ? » Elle avoit encore, pour agir ainsi, d'autres motifs; s'approchant des villageoises qu'elle rencontrroit, leur parlant des choses de Dieu avec ce ton pénétré qui va droit au cœur, elle leur apprennoit à bien entendre la messe : d'abord elle ne fit la conversation qu'avec un petit nombre de personnes; mais celles-ci racontant avec ravissement ce que la vertueuse des Nétumières leur avoit dit, bientôt une foule de paysannes de tous les environs se rendoit dans les avenues, pour l'attendre et l'accompagner à l'église. Que de fruits cette jeunesse simple et naïve recueillit de ses entretiens ! elle y puisa le dégoût

des danses publiques, toujours funestes aux mœurs, et fort en usage dans ces cantons. Pour leur en faire éviter l'occasion, Félicité les rassembloit, les dimanches et fêtes, après Vêpres, dans un bois voisin du château, et au milieu duquel se trouvoit une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. Elle leur faisoit une exhortation, puis une lecture spirituelle, y ajoutoit une réflexion vive et touchante, récitoit avec elles le chapelet; et ce chœur de jeunes vierges chantoit ensuite des cantiques. A la fin de l'exercice, elles goûtoient dans le bois le plaisir de la promenade, en écoutant un trait d'histoire fait pour piquer la curiosité, éclairer l'esprit et nourrir le cœur.

Qu'on ne s'étonne pas qu'elle pût soutenir et animer une conversation longue, agréable, intéressante. Elle lisoit beaucoup, et avec une mémoire si facile, que toutes ses lectures, elle les savoit pour ainsi dire par cœur, avantage qui faisoit rechercher ses entretiens, surtout à sa famille, au sein de laquelle, parlant librement, elle décloit, à son insçu, le germe d'un vrai mérite et des plus heureux talens. Cependant, avec ce tendre penchant pour son Dieu, avec ce vif désir de l'aimer toujours davantage, elle imaginoit ne pouvoir être bien que dans ces asiles sacrés où la retraite fait éclore, nourrit et perfectionne d'éminentes vertus, où bril-

lent des ames épurées de toutes les affections terrestres , guidées par les plus vives lumières de la grâce ; des cœurs fermés pour jamais aux plaisirs du monde , et ouverts pour Dieu seul à toutes les douceurs du sentiment, à tous les transports de l'amour; cette vie de paix , de repos en Dieu , la ravissoit : à peine avoit-elle fixé sur le monde l'attention d'un moment , le ciel et la solitude remplissoient toutes ses pensées et tous ses désirs. Eh ! qui mieux qu'elle pouvoit goûter tout ce qu'ont d'aimable et de méritoire le silence religieux , les exercices édifiants , les courageuses mortifications du cloître.

Elle fit part à M. Boursoul du désir qu'elle avoit de s'y retirer ; celui-ci lui défendit d'en parler avant un an : à ce terme , elle revient à la charge; et l'homme de Dieu , pour mieux éprouver sa vocation , semble lui ôter toute espérance. Vous opérerez dans le monde , lui dit-il , les œuvres les plus saintes et les plus charitables ; votre exemple y prêchera éloquemment la vertu ; vos discours , soutenus par votre conduite , arracheront des victimes à l'enfer. Il la presse enfin de ne plus s'occuper d'autre idée : cet avis , comme un coup de foudre , consterna la pieuse aspirante. D'un côté , une voix intérieure lui découvre la volonté de son Dieu ; de l'autre , sa confiance parfaite aux lumières de son directeur parle fortement à sa raison : dans un embarras si

pénible , elle dépose sa croix aux pieds de Jésus et de Marie , se fait de nouvelles pratiques de piété , offre de nouveaux sacrifices pour obtenir de connoître et de suivre les vues du Seigneur sur elle ; alors elle éprouve un combat violent : tantôt elle est tentée de se dérober aux larmes de sa famille , pour se cacher dans une maison de filles pénitentes , afin d'y pleurer et d'y punir les infidélités dont elle se croit coupable ; tantôt elle ambitionne de partager le service des sœurs converses dans le monastère où elle voudroit se consacrer à Dieu. Quinze jours se passent dans ce choc d'idées , où son cœur et le ciel la ramènent toujours vers la retraite qu'elle habite. Mais M. Boursoul a semblé prescrire de n'y point songer : il vient trouver son humble pénitente ; tremblante et soumise comme devant Jésus-Christ , elle n'ose révéler le désir qui la poursuit : l'homme de Dieu l'interroge , puis il lui dit de ce ton qui l'annonçoit eomme l'oracle de la volonté divine : Dieu vous veut ici ; votre vocation vient de lui ; soyez-y fidèle ; faites , sans trop d'empressement , tout ce que vous pourrez pour obtenir l'agrément de votre famille ; je l'assurerai de la solidité de vos vues ; dès ce moment , regardez-vous comme religieuse ; vous l'êtes devant Dieu. Quelle nouvelle pour Félicité ! mais l'épreuve n'étoit pas terminée ; ses parens , s'opposant à ses vœux à cause de

l'extrême foiblesse de sa santé, lui proposent de la faire chanoinesse, et renvoient à sa vingt-cinquième année l'époque de sa consécration, si elle continue de la désirer. Ce nouvel obstacle ne la décourage point : elle montre une soumission nouvelle, et une douce espérance que Dieu la couronnera par le succès. Déjà, se pliant aux règles de la maison, elle se livre toute entière aux moyens d'inspirer aux pensionnaires le goût de la vertu. Ce genre d'apostolat fut pénible, il ne lui coûtoit pas de donner à celles qui étoient remplies dès leurs tendres années d'heureuses dispositions, des avis salutaires, afin de les soutenir dans la piété : mais, pour d'autres, éprises, hélas ! des bonne heure des vanités du monde, et prévenues contre les charmes de la vertu, que ne montra-t-elle pas d'intérêt, de soins, d'attachement ! Après avoir vivement conjuré le secours du ciel pour ces ames égarées, elle s'insinuoit auprès d'elles par mille prévenances délicates : la confiance obtenue, elle leur prodiguoit à tout instant mille caresses, mille touchans témoignages d'amitié : passant avec elles ses récréations, se prêtant aux jeux innocens qui pouvoient leur plaire, leur racontant des traits d'histoire intéressans, et leur faisant de petits présens avec un art qui prêteoit au don un nouveau mérite. Bien-tôt son empire sur l'esprit et sur la conduite

de ces jeunes personnes s'établissoit d'une manière invincible : en sondant , à leur prière , le fond de leur conscience , elle leur aplanissoit les difficultés de la confession , et leur développoit tout ce qu'a de grand , de consolant , le ministère du prêtre dans le sacrement de Pénitence. Pour les disposer à la sainte Eucharistie , elle les assujettissoit plusieurs jours à de pieux exercices , à un saint recueillement , et leur communion devenoit pour elle une source de faveurs.

Persuadée que le retour de ses amies à la vertu ne seroit assuré qu'autant qu'elles fueroient ce qui les avoit séduites , c'étoit à combattre la passion dominante , principe de nos rechutes , qu'elle s'attachoit davantage : demeuroient-elles fidèles , bientôt leur changement étoit parfait ; mais devenoient-elles lâches , incapables de généreux efforts , le Ciel montra plus d'une fois , par des coups terribles , le prix qu'il mettoit aux leçons de la jeune des Nétumières.

Depuis un an , une des élèves s'étoit montrée vertueuse , et sentoit un attrait puissant pour l'ordre austère de Sainte-Claire : sans combattre ni flatter ce goût naissant , Félicité lui répétoit que , pour connoître sa vocation , il lui étoit indispensable d'abandonner ses parures , si propres à faire naître ou nourrir le vain amour du monde. Après plusieurs mois , un jour cette jeune personne

fut tentée de paroître à une assemblée où on l'avoit invitée, avec un habit complet dans le dernier goût, et qui venoit d'arriver de Paris. Son amie, convaincue que son salut est en danger si elle se livre à ces plaisirs mondains, elle essaye de l'y faire renoncer, et la conjure de réfléchir au parti qu'elle voudroit avoir suivi à l'instant de sa mort. Ses efforts étant inutiles, elle lui dit d'un ton pénétrant : « Dieu vous retirera ses grâces ; » « vous perdrez l'esprit de votre vocation, le » « monde vous séduira de nouveau, et je » « tremble que vous n'ayiez la fin la plus dé- » « plorable. » L'imprudente fut enchantée de la fête; la voilà comme enchaînée par les attrait du monde; elle s'y livre avec passion et se marie; des malheurs continuels sont le fruit d'une union que Dieu n'a point sanctifiée : elle termina sa coupable vie par une mort effrayante.

Félicité soupiroit chaque jour après celui de sa consécration; à l'âge d'environ seize ans, elle eut une maladie de langueur, que sa famille crut occasionnée par le silence qu'elle s'imposoit sur ses désirs. On fixa à dix-neuf ans son entrée au noviciat; mais peu de temps après, une maladie plus grave fit craindre pour ses jours, et l'envie de hâter sa convalescence détermina ses parens à la laisser suivre sans autre délai sa vocation.

Mademoiselle des Nétumières, après quatre

mois d'épreuves, prit l'habit de religion le 11 septembre 1771, à dix-sept ans. Loin de nous alarmer d'un âge aussi tendre, bénissons le Ciel de l'avoir enlevée de si bonne heure aux dangers du monde.

Rien de jeune dans Félicité que ses années; la maturité de ses lumières par rapport au salut se reconnoît aux résolutions qu'elle prit pendant la retraite qui prépara son entrée dans le cloître : elle promit au Seigneur de saisir toutes les occasions de lui plaire; d'envisager avec paix tous les événemens, comme pouvant nous conduire à notre fin si nous savons en profiter, de perfectionner les actions communes en les animant de l'esprit intérieur ; enfin de ne compter jamais pour rien l'opinion du monde, de ne parler que de Dieu dans les visites qu'elle recevroit, soit de ses parens, soit de ses amis : elle promit ensuite de plutôt mourir que de commettre un péché ; d'en inspirer l'horreur aux autres, autant qu'il seroit en elle; d'éviter avec des soins extrêmes de mal édifier personne, de pratiquer dans la plus grande exactitude tous les points de sa règle. Elle exprimoit ainsi ses promesses : « Si j'ignore quelque chose dont » on parle, et que l'on ne connoisse pas mon » ignorance, au moins, si l'on m'interroge, » la déclarerai-je à l'instant : n'importe qui » me réprimande, je ne m'excuserai jamais, » à moins que la charité et l'édification ne

» l'exigent. Si je suis obligée d'écrire, je
» mettrai la plus grande simplicité dans mon
» style. Dans les ouvrages de la maison, je
» m'empresserai de faire les plus humiliants,
» je ne me plaindrai jamais de rien, je céderai
» toujours à l'opinion des autres, pourvu
» qu'elle ne s'oppose point à mes devoirs; je
» m'occuperai toute entière des moyens de
» bien remplir le moment présent, pour me
» rendre digne d'une vie bienheureuse. »

Elle choisit, en prenant l'habit, le nom de sœur Marie de Chantal, afin de se proposer l'exemple de cette sainte et illustre veuve, qui sut tout quitter pour Jésus-Christ. En se prêtant à tout ce qu'exigeoient les adieux d'une famille en larmes, son cœur par ses aspirations continues, ses yeux, par leurs regards tendres et languissans vers le ciel, la dédommagèrent, dans cette heureuse journée, des momens qu'elle déroboit à ses entretiens avec Dieu.

Sa ferveur égala celle des plus saintes religieuses, et servit d'exemple à ses compagnes; fidèle à tous ses pieux exercices, elle disoit souvent: « Un des grands avantages de la vie religieuse, c'est d'être sûr à chaque instant de faire la volonté de Dieu. Pas une minute de la plus longue vie où nous ne soyons assurés, si nous voulons être fidèles, de faire toujours le plus parfait. »

Quelle affection, quel respect pour ses

supérieurs ! « Je les considère comme si
» c'étoit la sainte Vierge elle-même qui
» se seroit chargée de me conduire. » Elle
obéissoit avec un empressement qu'aucune
réflexion n'arrêtait, quelques combats que
lui coûtât, surtout pendant son noviciat,
l'exercice de cette vertu de soumission. La
religieuse chargée des novices lui imposoit
mille adoucissemens; souvent ils lui arra-
chèrent des larmes, et sa pieuse ardeur lui
faisoit dire : « Ah ! quand j'aurai prononcé
» mes vœux, alors au moins on ne me dis-
» pensera plus de suivre toutes nos obser-
» vances. » Son espoir fut trompé; toute sa
vie, sa foible complexion exigea de pareils
ménagemens; mais ils lui furent toujours
méritoires. Sa famille l'ayant obligé de pren-
dre un appartement à feu, et de laisser une
personne coucher auprès d'elle, elle en eut
une peine sensible : comment concilier son
amour pour la pauvreté avec son obéissance?
A cet appartement étoit jointe une petite
cellule, où elle fixa sa demeure, laissant sa
chambre à la servante, dont elle refusoit
avec bonté le plus léger office quand elle
pouvoit se servir elle seule.

Les croix que l'on choisit ne sauroient
nous conduire à la perfection comme celles
que Dieu nous envoie : ces dernières furent
les plus chéries de la jeune des Nétumières;
elle eût voulu être sans cesse humiliée, ré-

primandée, sans consolation. Cependant, que reprendre en elle ? On ne trouva jamais qu'un seul point sur lequel on put lui faire des reproches, je veux dire une sorte de dérangement dans sa cellule, ou dans ses habits, défaut qu'occasionnoit l'habitude d'avoir eu des femmes de chambre. Quand on l'en avertissoit, ses aveux, ses regrets, en se condamnant elle-même, déceloient sa candeur et la délicatesse de sa conscience.

Le secret qu'elle employa pour s'armer ainsi d'une vive indignation contre ses fautes les plus légères, fut celui de contempler sans cesse la sainteté, l'innocence, la pureté dans leurs principes, par le sentiment continué de la présence de Dieu. Elle se retracoit les traits les plus touchans de l'humanité du Sauveur; tantôt l'envisageant comme le divin cultivateur, arrachant de son ame ce qui n'étoit point parfait à ses yeux; tantôt comme un maître qui lui donnoit de sublimes leçons; souvent comme un bon père qui corrige son enfant parce qu'il l'aime; une autre fois, et le plus souvent, comme son bien-aimé, son adorable époux, elle se mettoit à ses pieds comme la Magdeleine.

Deux emplois, dignes tous les deux de sa piété, lui furent confiés durant son noviciat : la communauté de la Trinité offroit des religieuses qui n'avoient quitté le monde que pour lui être plus utiles; une partie de leur

temps étoit consacrée à former de jeunes personnes à la vertu ; et, à n'en juger que par les effets, leurs leçons furent toujours éloquentes ; mais leurs occupations les plus pénibles, et qu'elles remplissoient avec toute l'effusion du sentiment, étoient de consoler, de former au travail, de rappeler à des moeurs pures et à la pratique de la religion, des filles de mauvaise vie, que les tribunaux de police faisoient renfermer dans un côté du bâtiment de la communauté.

Une grande partie du jour, elle apprenoit aux pensionnaires l'écriture, le calcul et l'orthographe, et étoit, pendant les récréations, chargée de surveiller les filles pénitentes ; ce devoir fut le plus cher à son cœur. Que de fruits ces ames égarées retirèrent de ses conseils et de sa tendresse pour elles ! La vertu se concilie à tout âge les hommages qui lui sont dus. Elle paroissoit à peine au milieu d'elles, que ces infortunées lui donnoient mille témoignages de vénération, de confiance, blessant même ses chastes oreilles des aveux les plus humilians : elle en profitoit avec un art merveilleux pour les conduire à une prompte et solide conversion. Dans les momens où elles pouvoient causer, toutes se pressoient autour de leur amie, qui, craignant pour elles le danger des conversations particulières, les attachoit à la sienne par quelques traits d'histoire relatifs à leur

position ; ses prières les plus ferventes , ses austérités , ses communions , tout étoit en vue de les gagner à la vertu. Ces pauvres filles devenoient-elles malades , elle auroit voulu ne les point quitter ; elle leur faisoit d'attendrissantes instructions , et leur rendoit les services de la plus vive charité.

L'époque de son bonheur approchoit ; elle fit avec une joie inexprimable la retraite qui précédent sa profession. Après un examen sévère de ses moindres fautes , après des larmes de regret versées dans le sein de son divin époux , après de continuelles actions de grâces , elle se traça par écrit un plan de vie , l'expression d'une aimable simplicité.

« A ma profession, le 13 septembre 1773,

» Je travaillerai sans cesse à acquérir le ren-

» cueillement intérieur ; au commencement

» de chacune de mes actions , où je pourrai

» aisément renouveler mon intention , je me

» proposerai de glorifier Dieu ; d'avancer

» dans son amour , d'obéir à la règle , d'ob-

» tenir l'humilité , de ne point occuper mon

» esprit de pensées inutiles..... ; toutes les

» créatures contribueront à me rappeler à

» Dieu.... ; je rendrai compte de ma cons-

» cience avec simplicité , renonçant à toutes

» les réflexions que l'amour-propre suggère ;

» je n'aurai plus de plaisir qu'à souffrir ; je

» ne me plaindrai point des maux que je

» puis supporter sans avoir besoin de

» remèdes. Malade, je les recevrai avec sou-
» mission, mais en me rappelant que j'ai fait
» à mon Dieu le sacrifice de ma santé. »

Le matin du jour de sa profession, son cœur, impatient de n'appartenir qu'à Dieu, devança l'heure du sacrifice pour se lier par les vœux éternels de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de charité. A quels sentimens délicieux son amour ouvrit son ame ! Écoutons-la raconter à une amie ce triomphe de la grâce. « Ah ! ma bonne amie, que je fus heureuse alors ! il me sembla que Dieu me disoit intérieurement qu'il agréoit mon sacrifice, que je ne tenois plus à la terre, que je le servirois toujours avec fidélité ; je croyois qu'il me devenoit à jamais impossible de commettre aucune faute ; je me flattois d'augmenter à chaque instant en amour pour mon Dieu ; que les sentimens de compunction dont j'étois favorisée prendroient chaque jour un nouvel accroissement : peu après, je reconnus ma foiblesse ; je pris la sainte Vierge pour la protectrice de mes résolutions ; je la priai de me conduire comme ma mère : en effet j'étois sa fille. Cette bonne mère a toujours daigné me protéger dans les circonstances où j'ai voulu être fidèle. »

Elle avoit prié qu'on chantât lentement le *Libera* et les autres prières d'usage, pendant que la nouvelle religieuse est prosternée

sous le drap mortuaire. « Hélas ! disoit-elle » ensuite , la crainte de nuire à ma santé » vous a fait abréger le temps de mon bon- » heur. » Elle y demanda trois grâces : de ne manquer volontairement à aucune de ses règles ; de croître à chaque moment en amour pour son Dieu , et de ne faire aucune action qui ne fût pour sa gloire ; de ne passer aucun instant sans avoir le désir de sonffrir. Tout ce beau jour fut pour Marie de Chantal un acte continual d'amour , de gratitude : on lui parloit , on la conduisoit ; elle ne voyoit , n'entendoit que son bien-aimé.

Cependant c'est aux ames que le Seigneur chérit davantage qu'il réserve quelquefois les épreuves les plus amères. Un jour , elle s'aperçut d'une faute que tout autre peut-être avec moins de délicatesse eût traitée de scrupule , et qui tenoit plutôt à une sorte de méprise qu'à la volonté. Malgré ce témoignage consolant de sa conscience , la vivacité de ses regrets ne pouvoit à ses yeux expier son péché ; plusieurs fois elle s'en accusa , n'épargnant aucune pénitence capable de calmer la colère du Ciel , qu'elle craignoit d'avoir mérité ; mais elle ne sentoit plus la même facilité à s'entretenir avec Dieu ; l'idée qu'il s'étoit retiré d'elle la jetoit dans l'accablement , se croyant la plus ingrate de toutes les créatures. Ne trouvant plus dans son

époux qu'un juge irrité, invoquoit-elle sa bonne Mère, hélas ! Marie ne la regardoit plus comme sa fille, puisqu'elle avoit offensé son cher Fils. Recouroit-elle à Jésus mourant, hélas ! encore, elle voyoit la plaie que son péché avoit formée dans son divin cœur, et cette image déchirante lui causoit mille angoisses ; mais Dieu, qui s'étoit caché pour éprouver sa bien-aimée, reparut avec un nouvel éclat, et la douce paix de l'innocence et la joie de l'amour reparurent en même temps. Cet amour si ardent et si délicat pour son Dieu la remplissoit de la plus tendre charité envers les hommes ; et quelles preuves n'en donna-t-elle pas toute sa vie ! Un trait en ce genre honore trop sa jeunesse pour le passer en silence.

— A la tête d'une grande fortune, douée d'un caractère aimable, le jeune marquis de Cornulier, lancé sans guide dans le tourbillon du grand monde, y but à longs traits à la coupe du plaisir, source ordinaire de tous ces désordres dont une troupe de lâches flatteurs se plaît à nous déguiser l'horreur et l'infamie. Il épousa mademoiselle des Nétumières, qui, plus touchante encore par les qualités de son ame que par sa beauté, eut d'abord bien des larmes à répandre sur les funestes égaremens de son époux, non qu'il cessât d'aimer, d'estimer une épouse digne de respect et d'amour ; mais, dans ces temps

de délire , il étoit emporté par ces goûts déréglés qui conduisent l'aveugle jeunesse d'abîme en abîme. Son cœur distrait de son heureux naturel , son esprit préoccupé des maximes du jour , son imagination pleine de rêves brillans et ruineux ; le contraste de cette conduite avec les sentimens , les vertus , la candeur de la jeune épouse ; tout remplit , pour celle-ci , d'angoisses et d'amertumes les premières années de son union. Marie de Chantal , dans le sein de laquelle sa sœur épanchoit ses peines , la consoloit , la soutenoit par les grandes vues de la foi , lui promettant que Dieu lui rendroit un époux digne d'elle , digne surtout du beau nom de chrétien.

Nous avons vu la jeune des Nétumières rassemblant , quand elle étoit au château de la Rivaudière , de jeunes paysannes dans une chapelle située au milieu d'un bois. Un jour le marquis de Cornulier se promenoit dans le bois , au moment d'une de ces assemblées qu'on lui cachoit avec le plus grand soin. Il passe auprès de la chapelle , entend la voix de Félicité , approche avec surprise , et dans le silence écoute l'orateur qui parloit avec force sur l'outrage que le péché fait à Dieu , sur les maux infinis qu'il cause à notre ame. Félicité termina son discours par les actes de contrition les plus expressifs , les plus tendres. Le marquis , ému

profondément de cette scène touchante et imprévue, s'éloigne promptement pour n'être pas aperçu. Depuis il assistoit presque toujours et en secret à ces pieux exercices : loin de se permettre la plus légère plaisanterie, une parole indiscrette, il a depuis avoué que jamais il n'entendit sa belle-sœur sans verser des larmes et sans prendre de généreuses résolutions. Jaloux de lire de plus en plus dans son cœur, pour en mieux connoître les admirables sentimens, il faisoit un journal de sa vie, comptant le publier s'il lui survivoit, et priant ses amies de l'instruire de tous ses pieux sacrifices : certes, ajoutoit-il, si je vis plus qu'elle, je veux la faire canoniser.

Vers ce temps, elle s'arracha des bras de sa famille pour se consacrer à Dieu, mais sans perdre de vue le salut de son beau-frère, sans cesser de le demander vivement au Seigneur. Depuis quelques mois, elle le sollicitoit plus ardemment ; il devint l'objet de toutes ses prières. Elle rappela à Marie qu'au sein même de ses erreurs, il n'avoit point perdu l'habitude de l'invoquer chaque jour ; elle la pressa d'ouvrir les yeux de l'aveugle amateur du monde.

Un jour qu'elle lui faisoit de nouvelles instances pour qu'il revint sincèrement à Dieu, il convint de bonne foi de ses erreurs, lui parla de son retour à la vertu,

et ayoua la nécessité d'une confession générale. Je la ferois volontiers , ajouta-t-il ensuite , quelqu'épineuse que me paroisse l'entreprise , elle ne m'effraie pas comme la réparation du passé , et la difficulté d'un changement parfait et durable. Voilà deux objets qui me semblent impossibles à remplir ; je prendrai du temps pour me déterminer. Ce langage , qui déceloit un cœur irrésolu , donna de l'espoir à l'épouse de Jésus-Christ : son zèle ne se ralentit pas ; enfin , ses conseils furent reçus avec joie et suivis avec fidélité. Les passions du jeune mondain furent vaincues , son penchant pour les plaisirs généreusement étouffé , ses affaires entièrement rétablies ; son cœur s'ouvrit à tous les regrets du pénitent : bon époux , bon père , bon maître ; seigneur édifiant , charitable , devenu absolument un nouvel être. Je dois tout , disoit-il à ma chère Félicité ; c'est dans ses avis que j'ai puisé la force de rompre mes habitudes et de me convertir. Souvent , pour s'animer à une contrition plus vive , il venoit de son château au monastère de sa belle-sœur , et remportoit le goût et la pratique de quelque vertu , avec une charité toujours plus sensible pour les malheureux.

Le reste de sa vie fut tout à Dieu. Chaque jour il passoit des heures entières en ières , consacrant les autres momens

régler ses affaires et à soulager les pauvres. Dans la suite, attaqué d'une maladie douloureuse, il devint encore plus fervent, ne se permettant point d'interrompre l'exercice de la prière ; et si sa famille l'engageoit à faire diversion à ses souffrances : Je suis pénitent, répondoit-il, il ne faut pas que je l'oublie. Quand il perdit l'usage de ses membres, il se faisoit porter à l'église pour assister, à genoux, aux divins mystères. En un mot, et c'est un hommage que nous devons rendre au zèle de la vertueuse des Nétumières, si, dans ses jeunes années, le marquis de Cornulier suivit aveuglément les lois et les maximes du monde, il est peu de pécheurs dont le retour ait été aussi prompt, aussi noble, aussi sincère. Sa soumission parfaite aux volontés du Seigneur; sa patience, sans altération, au milieu de longues souffrances; ses sentimens admirables de regret, de foi, de confiance et d'amour; ses derniers momens qui furent ceux du juste : tout, dans cette conversion touchante, étoit l'ouvrage de Marie de Chantal.

Elle avoit tout au plus vingt-trois ans lorsqu'on la chargea de l'éducation d'une nombreuse jeunesse, élevée dans son monastère. Cet emploi si intéressant, et qui rendoit les épouses de Jésus-Christ si précieuses aux familles chrétiennes; cet emploi pénible, et totalement opposé à ses inclinations, elle l'a

rempli pendant huit ans, sans paroître éprouver un seul moment de lassitude ou d'ennui, ou sans perdre la présence de Dieu au milieu d'occupations dissipantes. Bénissons la Providence de l'avoir contrariée, pour procurer aux institutrices de la jeunesse un modèle accompli, et que les traits suivans ne peindront point avec assez d'énergie.

Pénétrée des vertus qui conviennent à son sexe, elle voulut former dans chacune de ses élèves une femme chaste, modeste, amie du travail, douée d'une piété sans fard, et digne, par mille endroits, de l'estime et de la considération publique.

Tous les huit jours on apprécioit les progrès de chaque élève; la plus laborieuse recevoit un prix d'émulation. Chaque mois on répétoit ce concours avec une sorte d'éclat, et l'élève qui avoit mérité d'être couronnée portoit jusqu'au mois suivant, sur ses habits, la marque honorable de son triomphe. Marie de Chantal nourrissoit ainsi dans le cœur de la jeunesse une noble émulation, une sainte envie de bien faire; mais en prenant le plus grand soin de les préserver de toute envie de jalouzie et de tout orgueil.

Elle ne cherchoit d'abord qu'à gagner l'affection des jeunes personnes, étudiant leurs goûts, apprenant aux plus sérieuses le calcul ou la géographie; donnant aux plus gaies des occupations riantes; mettant entre les

mains de celles qui se piquoient du désir de savoir, des livres d'histoire bien choisis; procurant à celles que la passion des romans séduisoit, des lectures amusantes et instructives.

Des maximes pleines d'idées salutaires, exprimant le devoir en deux ou trois mots énergiques, étoient, entre leurs mains, comme un manuel de conduite: afin de les mieux graver dans leur mémoire, elle les exprimoit quelquefois en vers; et, malgré les défauts de versification, le sentiment rend [ces petites pièces intéressantes. Voici quelques-uns de ces adages en prose, ceux qu'elle proposoit de préférence, comme retraçant ses vertus favorites.

« Qu'on ne soupçonne qu'un objet vous fait peine que par votre empressement à l'embrasser. »

« Voyez toujours Dieu dans le prochain, en lui rendant service. »

« Craignez jusqu'à l'ombre de l'imperfection; c'est le plus sûr moyen de conserver la grâce. »

« Considérez tous les événemens comme prévus, ordonnés ou permis par la sagesse et par la bonté de Dieu. »

« Conservez toujours la paix, songeant que Dieu peut tirer sa gloire du plus grand mal. »

« Souffrir tout dans un silence de paix;

» d'obéissance et d'amour, c'est plaisir à Jé-
» sus-Christ, c'est l'imiter. »

« Un vrai disciple de Jésus n'a droit de se
» plaindre que lorsqu'il n'a rien à souffrir
» pour lui. »

« Ne vous plaignez de rien : prenez pour
» devise : On ne pourroit jamais me traiter
» assez mal. »

« Que la douceur soit le charme de votre
» vertu ; qu'un air de bonté, que des paroles
» honnêtes et obligeantes annoncent que
» l'ami de la vertu l'est aussi de l'humanité. »

« Aimer Dieu avec ardeur et le prochain
» avec tendresse, voilà l'abrégué de toute la
» perfection. »

« Ne vous mêlez point de corriger le genre
» humain ; plaignez les coupables sans les
» décrier. »

« Ne blâmez personne, excusez les autres ;
» accusez-vous franchement vous-même. »

« Que la candeur et la simplicité vous
» empêchent également d'afficher et de dis-
» simuler votre vertu. »

« Que votre ame soit un temple où vous
» offrirez sans cesse à Dieu l'encens des sen-
» timens les plus parfaits, et le parfum des
» bonnes œuvres. »

« Une ame intérieure adore Dieu en esprit
» et en vérité ; lui seul connoît toute la gloire
» qu'elle lui donne. »

« Que le sentiment du plaisir soit pour
» vous le signal du sacrifice. »

« Les grâces les plus précieuses sont desti-
nées à récompenser l'amour généreux d'une
» ame qui ne veut d'autre plaisir que celui
» d'être agréable à Dieu. »

« Mettez-vous toujours dans votre propre
» jugement, au-dessous de tout le monde,
» et souffrez volontiers qu'on vous traite
» de même. »

« Ne parlez jamais de vous, et soyez rem-
» plie de cette idée : ce qui ne regarde que
» moi n'est digne d'intéresser personne. »

« Choisissez ce qu'il y a de plus vil et de
» plus pénible, vous disant à vous-même :
» Au néant est due l'humiliation, au pécheur
» la peine. »

« Ne vous excusez jamais ; recevez en si-
» lence les reproches, les injures mêmes. »

« Ne répondez aux louanges que par un
» silence de confusion ; ne faites jamais rien
» pour vous les attirer. »

« On ne craint point de se montrer quand
» on est ce qu'on doit être. »

« Haïr est un tourment cruel : l'humanité,
» la charité, l'amour de nos semblables,
» conduisent au bonheur. »

« Notre cœur doit être à Dieu sans retour ;
» mais c'est en aimant tendrement nos sem-
» blables que nous lui manifesterons la viva-
» cité du sentiment qui nous attache à lui. »

« Que l'affabilité accompagne toujours vos
bienfaits : la manière de donner vaut mieux
que ce que l'on donne. »

Le moyen efficace d'inspirer à la jeunesse
des goûts purs et saints, est de lui montrer
dans Marie une mère tendre, une amie puis-
sante, l'objet le plus touchant de nos res-
pects. Peut-on avoir un cœur, et n'être pas
ému au récit de tout ce que faisoit la Mère de
Chantal pour lui procurer les hommages de
la jeunesse ? A l'instant qu'une nouvelle pen-
sionnaire entroit dans la maison, elle se con-
sacroit, par un acte solennel, à son service.
Dans le jour on récitoit les Litanies de la
sainte Vierge, pour obtenir à cette compagne
la grâce de conserver toute sa vie la dévotion
à la Mère de Dieu. Ensuite elle prononçoit à
haute voix les paroles suivantes : « Vierge
sainte, je me donne et me consacre à vous ;
je vous choisis pour ma mère ; je vous supplie
avec les plus vives instances de m'obtenir la
grâce de mourir plutôt que de pécher mor-
tellement.

Cette consécration conduisoit à des pra-
tiques salutaires ; aspirations fréquentes au
cœur de Marie, cantiques chantés en son
honneur, sacremens fréquentés sous ses aus-
pices, zèle à faire revivre en soi quelqu'une
de ses plus belles vertus, aumône faite à des
temps fixés, pour honorer, dans les membres
du Fils, sa bienveillante et tendre Mère.

Elle prononçoit, au terme de chaque mois, une exhortation sur le devoir si doux de soulager l'infortune : ensuite chaque élève donnoit secrètement son offrande. A la fin de décembre, elles faisoient de leurs mains l'habillement complet d'un enfant, pour honorer l'enfance de Jésus-Christ, et un berceau rempli de tous les objets utiles à cet enfant nouvellement né.

Si elle aimoit à prêcher la charité, son éloquence fut souvent couronnée et obtint de généreux sacrifices. Une pensionnaire entre autres âgée au plus de quatorze ans, faisoit des épargnes, afin d'acheter quarante-huit livres tournois, une coiffure dans le dernier goût : c'étoit pour paroître à un bal public. Le jour étoit fixé, et l'on s'entretenoit sans cesse de coiffure, de bal et de fleurs. Pour détromper son élève, elle lui parle, avec toute l'effusion du sentiment, du mérite inestimable de l'aumône, lui présentant une multitude de pauvres mourant de faim et de misère; ajoutant d'un air insinuant : « Réflé-
» chissez, ma fille, sur le choix que vous
» vous applaudirez, à la mort, d'avoir fait;
» celui d'avoir distribué vos deux louis à de
» pauvres familles accablées sous le poids de
» l'indigence. Vous feriez bien des heureux;
» c'est un si foible avantage de surpasser les
» autres en fastes, en pompes vaines et fri-
» voles ! J'ai à vous proposer un plaisir plus

» doux pour un bon cœur : plusieurs fois
» vous m'avez demandé d'accompagner une
» de mes amies dans les visites qu'elle fait cha-
» que jour aux membres souffrants de Jésus-
» Christ; elle vous mènera volontiers consoler
» et soulager ses pauvres chéris. » L'élève
consentit, et goûta le sentiment délicieux
que laisse le souvenir d'une bonne action.

Comme dans la conversation, sa parole fut toujours l'expression touchante de la vertu; dans ses écrits, sa plume consacra les mêmes traits, et développa, avec toute l'effusion du sentiment, le langage d'une sainte amitié : ce n'est pas le seul mérite que présentent les lettres suivantes. Celles-ci d'abord sont un extrait des maximes d'une ame pieuse sur les événemens de la vie.

» Dieu n'a pas besoin de nos services;
» aussi ne demande-t-il que notre volonté;
» mais, en l'immolant, nous faisons pour
» lui tous les sacrifices possibles, puisque
» nous sommes disposés à les lui offrir au
» premier signe de sa volonté : c'est sa gloire
» seule que nous avons pour objet. Quand
» on n'aime que Dieu, on est indifférent
» à tout, et l'on attend uniquement, pour
» aimer, pour haïr ou pour craindre, de
» connoître si ce qui arrive est opposé ou
» conforme à son bon plaisir. Soyons aussi
» contentes de ne rien faire, pour suivre
» l'ordre de la Providence, que d'opérer

» des prodiges par le même motif. Attendez
 » patiemment les momens du Seigneur, et
 » soyez persuadée que ses desseins s'accom-
 » pliront à l'instant précis qu'il a marqué
 » quand la terre et l'enfer seroient ligués
 » pour s'y opposer. Qui est fort contre
 » Dieu? mettez votre bonheur, votre gloire
 » à faire ce que Dieu veut, c'est la règle la
 » plus parfaite. »

Même onction, mêmes sentimens dans cette lettre à une amie affligée :

« Je ne veux pas manquer, ma chère amie,
 » de vous donner des marques de mon ten-
 » dre intérêt. Je ne doute point de votre
 » sensibilité à la perte que vous faites, mais
 » la religion vous fournit de solides motifs
 » de consolation : celle que vous avez perdue
 » a changé son sort pour un meilleur. C'est
 » une épouse fidèle de Jésus-Christ qui a été
 » recevoir sa récompense. Le moment de la
 » mort est celui du triomphe d'une bonne
 » religieuse : ne la pleurez donc point, son
 » sort est digne d'envie. Elle vous a précédée
 » dans la maison de notre Père; elle va de-
 » venir votre protectrice. Soumettez-vous au
 » bon plaisir du Seigneur; il veut que vous
 » soyez tout à lui : entrez dans ses desseins,
 » et conservez la paix au milieu des plus fâ-
 » cheux événemens.... Abandonnez-vous à
 » l'aimable providence de votre Dieu; c'est
 » la plus forte preuve de votre amour. »

Ames désolées, pénétrez-vous des motifs suivans de vous élever aux plus pures sentiments, aux plus nobles efforts du vrai chrétien.

« Vous êtes donc toujours sur la croix, » ma bonne amie, c'est-à-dire, dans la » meilleure disposition pour plaire à Dieu, » avancer dans son amour, et vous unir à » lui. Du courage ! c'est ainsi que tous les » Saints ont gagné leur couronne; combat- » tez généreusement; il n'y eut jamais de » victoires sans combats, ni de Saints sans » souffrances : celui qui refuse d'être tenté » refuse d'être couronné; la vertu se pu- » rifie dans l'affliction; je vous dois donc » un compliment de félicitation, au lieu de » vous plaindre. Oui, Dieu vous traite comme » il traite ses favoris... Qu'a-t-il plus aimé » que Jésus son fils ? et qui a plus souffert » après Jésus? c'est Marie, le plus digne objet » de ses complaisances, et la créature la plus » affligée. Depuis les Saints de l'ancien tes- » tament jusqu'à ceux du nouveau, tous ont » été tentés, éprouvés; la croix est le sceau » dont Dieu marque ses élus. Saint Bernard » dit : C'est une marque de réprobation de » ne rien souffrir. Que ces réflexions vous » soutiennent et vous consolent..., les peines » que vous ressentez entrent dans l'ordre des » desseins du Seigneur sur vous. Eternelle- » ment vous bénirez sa providence d'avoir » employé ces moyens pour détruire vos

» défauts et vous faire acquérir toutes les
» vertus... Tenez-vous devant Dieu comme
» une victime sur son bûcher, liée par votre
» entière résignation. Offrez-vous à ses coups
» avec un amour aussi tendre que généreux;
» dites-lui souvent : Contentez-vous, Sei-
» gneur, quoi qu'il m'en coûte; je ne veux
» que votre volonté..... Jamais nous ne
» travaillons plus pour Dieu que lorsque
» nous nous renonçons plus nous-mêmes.
» Gagnez donc de toutes manières, par les
» efforts que vous êtes obligée de faire con-
» tinuellement. Dieu voit vos combats; il
» vous défend, il vous soutient, il se dispose
» à vous couronner... Votre lettre, ma chère
» amie, m'a fait tout à la fois peine et plaisir.
» Je suis sensiblement touchée des contre-
» temps que vous éprouvez; mais ranimez
» votre confiance: le même Dieu qui éprouve
» console, et j'espère fermement qu'il com-
» blera vos vœux: gardez-vous bien de laisser
» échapper quelque signe d'impatience ou
» de murmure. L'idée de la bonté infinie de
» Dieu, les preuves sensibles qu'il vous a
» données de son amour, doivent vous per-
» suader que tout ce qu'il a fait est pour votre
» bien. Je pense qu'une des occupations des
» bienheureux dans le ciel est de louer Dieu
» de ce qu'il s'est servi des moyens qui leur
» paroissoient les plus éloignés de leurs fins
» pour les conduire à lui; et si la perfection

» de leur béatitude leur faisoit sentir quelques regrets, je crois qu'ils se repentiroient » surtout d'avoir murmuré contre Dieu , en » voyant que les sujets de leurs plaintes furent » souvent les marques les plus touchantes de » sa bonté et de son amour. Pour ne pas » nous exposer à l'affreuse injustice de nous » plaindre et de murmurer de ce qui devroit » exciter notre reconnoissance , abandon- » nons-nous avec confiance aux volontés de » Dieu. O ma bonne amie , qu'une ame qui » vient se jeter entre ses bras avec cette sou- » mission entière à tous ses desseins lui est » agréable ! avec quelle bonté il conduit et » règle tout pour son bonheur ! Cette ame » honore toutes les perfections de Dieu , par- » ticulièrement sa sagesse , en reconnoissant » qu'il pent se servir des moyens les plus » contraires en apparence pour conduire » tout à sa fin , sa justice , sa bonté, dont » l'ame soumise est si persuadée. Vous qui » connoissez toute la délicatesse du senti- » ment , employez une qualité si estimable à » honorer celui qui vous l'a donnée, et soyez » assez généreuse pour mettre votre bon- » heur à faire la volonté de Dieu , même lors- » qu'elle n'est pas conforme à vos désirs. »

Une de ses amies s'occupoit , à la campa-
gne , du soin d'apprendre à la jeunesse les
premiers élémens de la religion ; elle lui
offre des vues pleines de sagesse sur la ma-

nière d'instruire les enfans et les personnes simples.

« Je bénis Dieu de tout mon cœur , ma chère amie , de vous avoir placée dans un lieu où vous avez tant d'exemples de vertu , et de si belles occasions de la pratiquer : voilà de solides avantages , les seuls dignes de l'ambition d'une ame chrétienne. Que votre occupation me plait! c'est exercer tout à la fois les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle : c'est expier ses péchés d'une manière plus agréable à Dieu , plus utile au prochain , plus avantageuse à nous-mêmes , que toutes les austérités corporelles. J'aime à vous voir entourée de vos petits orphelins , les instruire avec douceur , patience et bonté ; à considérer votre bon Ange , comptant toutes les paroles que la charité vous inspire , et les offrant à Dieu , pour qu'il les récompense avec une magnificence digne de lui.

» Rien n'est plus important que d'inspirer à ces enfans une grande horreur pour le péché. Ah! si vous en empêchez un seul , vous aurez rendu plus de gloire à Dieu que tous les Saints réunis n'auroient pu lui en rendre par toutes leurs bonnes œuvres , si elles n'eussent été unies aux mérites de Jésus-Christ. J'ai toujours éprouvé que les comparaisons familières sont im-

» pression sur la jeunesse : Notre-Seigneur
» nous a laissé l'exemple d'instruire de cette
» manière les gens simples. Le saint Evan-
» gile est rempli de paraboles intéressantes
» et instructives , qui mettent cette morale
» si sublime à la portée de tout le monde.
» Servez-vous de ce moyen pour leur ren-
» dre plus sensible l'énormité du péché , et
» l'horreur des tourmens qui doivent le pu-
» nir : surtout , tâchez de leur donner de
» Dieu une idée qui le leur peigne aussi ai-
» mable qu'il est juste et sévère dans ses ju-
» gemens , quand on ne tient aucun compte
» de ses bienfaits et qu'on abuse de sa clé-
» mence. Dieu veut être aimé ; ceux qui le
» représentent toujours comme un juge , ne
» travaillent qu'à rendre son joug pénible et
» accablant. Dites-leur souvent que c'est un
» père si tendre , qu'il a sacrifié sa vie ,
» dans la personne adorable de Jésus-Christ ,
» pour le bonheur de ses enfans. En leur
» montrant la beauté de la nature , la puis-
» sance infinie qui l'a tiré du néant , ajou-
» tez : Et c'est ainsi que ce bon Père a tout
» fait pour rendre heureux ses enfans. Dites-
» leur qu'il veille à leur conservation , et
» que tous les jours il leur fait éviter des pé-
» rils , où ils perdroient la vie s'il ne pre-
» noit soin de leur existence. Dites-leur
» encore : Ce bon père a dans le juste un
» fils qui sent tout ce qu'il lui doit ; qui ,

» toujours occupé de lui témoigner sa re-
» connaissance, toujours jaloux de procurer
» sa gloire, lui obéit en tout. A ces mots :
» mon Père le veut, il se soumet à l'instant ;
» il l'aime au point qu'il est content de
» souffrir pour lui. Ce bon père a un autre
» fils qu'il traite avec la même bonté ; mais
» qui, ne respirant que les vains plaisirs,
» reçoit les bienfaits de son Père sans pen-
» ser à lui, lui désobéit toutes les fois que
» sa loi s'oppose à ses goûts criminels. Quand
» son Père le réprimande, il ne fait aucune
» attention ; enfin il pousse l'ingratitude jus-
» qu'à essayer d'enfoncer le poignard dans un
» cœur qui a toujours été plein de tendresse
» pour lui. Ajoutez ensuite : à qui des deux
» voulez-vous ressembler ? au premier, sans
» doute, vous diront-ils. Eh bien ! mes en-
» fans, leur répondrez-vous, ne péchez
» donc jamais ; ne murmurez point quand
» Dieu vous envoie des peines.

» O ma bonne amie ! vous et moi qu'a-
» vons-nous fait à Dieu pour être appelées
» à un si grand bonheur que celui de coopé-
» rer avec lui au salut des ames ? Faisons
» nos efforts pour en devenir dignes ; travail-
» lons à notre perfection : plus nous nous
» approcherons de Dieu par nos vertus, plus
» nous serons propres à les inspirer aux au-
» tres.... Je suis toujours persuadée que
» toute espèce de mollesse et de sensualité

» est dangereuse à la vertu , et que la mortification est le sel qui la conserve... Tâchons d'entretenir dans nos cœurs cette componction , ce désir de venger Dieu de nos propres offenses, et de nous en punir; sentimens qui conviennent si bien à des pécheurs , tant de fois infidèles à Dieu. » La lettre suivante décèle le caractère , la candeur , la franchise et l'utilité des amis chrétiens.

» Je partage, ma chère amie , vos inquiétudes pour vos parens....; priez sans cesse le Seigneur pour eux ; leur position est critique , et vos prières , faites avec ferveur , peuvent leur obtenir la grâce de la sanctification ; et quelle joie pour vous de leur avoir procuré les biens de l'éternité ! Animez vos vœux d'une vive confiance. » L'Eglise n'auroit point eu pour fils et pour défenseur un Augustin , sans les prières pleines de confiance de Monique. Ayant de faire à Dieu quelque demande , pensez qu'il vous adresse ces paroles , rapportées dans l'Évangile : Je vous dis en vérité que tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom , vous sera accordé. Nous nous fions à la simple parole d'un honnête homme; comment pourroit-on se défier des sermens d'un Dieu ?.... Je crains que vous n'ayez abandonné l'exercice de l'opération; j'en aurois une vraie douleur : c'est

» l'aliment de notre ame, il est rare qu'on
» persévère dans la vertu sans ce secours. La
» pensée que vous y perdez votre temps est
» un piège du démon pour vous enlever ce
» moyen de salut. La douceur de la dévo-
» tion n'en fait pas la solidité, et l'oraison
» où l'on persévère, malgré la sécheresse et
» l'ennui, est l'hommage d'un amour pur et
» désintéressé ; ne voulant pour salaire que
» la gloire qui revient à Dieu, des croix que
» l'on porte avec résignation. La lecture des
» livres pieux est encore un moyen efficace
» de sanctification. Ne négligez pas la pré-
» cieuse habitude d'élever souvent votre
» cœur à Dieu, pour lui demander la grâce
» de l'aimer. Quel bonheur pour nous si
» nos cœurs ne respiroient qu'un sentiment
» aussi juste, aussi doux ! faisons tout pour
» l'entretenir, ou pour le ranimer.... L'es-
» prit de pénitence est essentiel au salut :
» dans vos entretiens avec Dieu, gémisssez
» souvent du malheur de l'avoir offensé ;
» pensez qu'il est assez généreux pour ne
» point se venger, si vous l'aimez, et que
» ce souvenir vous engage à ne passer aucun
» jour sans chercher à expier vos péchés.

» Il m'est venu sur l'amitié une réflexion ;
» c'est avec justice qu'on la nomme l'union
» de deux cœurs. Il est certain que, lors-
» que nous nous aimons réciproquement,
» ce n'est pas sans partager bien vivement

» les sentimens l'une de l'autre. Si mon amie
» a du chagrin , j'en éprouve quelquefois un
» plus sensible qu'elle-même ; si elle a des
» plaisirs , je les partage également. Il n'est
» pas jusqu'aux remords de son amie qu'on
» ne ressente ; et , lorsqu'elle a commis une
» faute , on en a une sorte de confusion qui
» ressemble à celle de l'amie qui s'est ren-
» due coupable. Combien de fois, ma chère
» amie , m'avez-vous fait éprouver ces di-
» vers sentimens de l'amitié , etc. ! »

Oui , la sainte amitié forme entre les cœurs une réunion de sentimens , de peines et de plaisirs , qui nous font vivre dans un autre nous-mêmes , et qui nous portent à lui reprocher des fautes qui nous deviennent comme personnelles , parce que nous en souffrons ; c'est ce que nous offre la lettre suivante :

» Je me suis rappelée , ma chère amie , que
» dans notre dernière entrevue , vous me
» fites une question pressante , et que j'y
» répondis de manière à vous causer peut-
» être de la peine ; expliquons-nous. Non ,
» les défauts que j'ai remarqués en vous
» n'ont point altéré ma tendre amitié ; ils
» m'ont causé le même effet que produit sur
» le cœur d'une mère la douleur de son enfant.
» Elle est vivement affligée ; mais sa peine
» semble redoubler sa tendresse : pardonnez
» cette comparaison. Je n'ai point ce qu'il

» faut pour vous servir de mère ; mais je n'ai
» rien trouvé qui rendit mieux les sentimens
» de mon cœur : ainsi , vous avouant que vos
» fautes contre la charité avoient un peu
» diminué mon estime, je voulois dire qu'elles
» me faisoient moins apprécier votre mérite
» que lorsque je vous jugeois bonne et in-
» dulgent. Au reste , le jugement de mon
» esprit n'a point influé sur mon cœur ; il est
» toujours pour vous le même. Que ce cœur
» vous plaint sincèrement ! répandez vos
» peines avec confiance dans le sein d'une
» amie véritable..... Ne craignez point de
» faire couler mes larmes ; elles ne coule-
» ront jamais avec plus d'amertume que
» lorsque je me croirai inutile à votre con-
» solation. Vos lettres seroient pour vous un
» nouveau tourment, si vous ne me disiez
» votre véritable pensée.

« Ah ! ma chère amie , rappelez-vous sou-
» vent ce qui est pour nous le gage de la
» résurrection glorieuse , pour réveiller en
» vous l'espoir de votre éternelle félicité.
» Que la religion soit votre appui : c'est dans
» les sentimens d'un amour soumis que vous
» trouverez la force et le courage dont vous
» avez besoin. Ne vous appesantissez pas sur
» l'idée de vos malheurs : ces réflexions ne
» sont ordinairement bonnes à rien. Souve-
» nez-vous de l'avis que vous m'avez donné
» vous-même : bien des actes de résignation

» valent mieux que les larmes , ils ne nuisent
» point au corps , et sont d'un grand mérite
» aux yeux de Dieu ; soyez intimement per-
» suadée de sa bonté , et mettez toute votre
» confiance en sa miséricorde ; croyez qu'il
» vous prépare des consolations proportion-
» nées à vos épreuves. Si vous saviez combien
» vous lui êtes agréable dans le moment où
» vous souffrez patiemment ! avec quelle
» complaisance il voit en vous son image ! un
» jour vous connoîtrez que toutes vos souf-
» frances entroient dans la chaîne de votre
» prédestination ; un jour , réunies pour ne
» plus nous séparer , nous verrons Dieu ,
» nous jouirons du bonheur de le posséder
» en l'aimant. Comment douter qu'il veuille
» notre salut , lui qui ne soupire qu'après la
» conversion du pécheur ? Laisseroit-il périr
» à jamais une ame qui désire depuis si long-
» temps de l'aimer , qui le prie , qui le solli-
» cite si souvent de lui pardonner ? Quand il
» trouve la moindre vertu digne de prix , il
» se livre au plaisir de récompenser avec
» autant et plus d'impétuosité que la pierre
» qu'on jette ne retourne à son centre , que
» le bassin trop plein ne se répand ; au lieu
» que , s'il faut punir , il prie pour ainsi dire
» ses créatures de lui demander grâce
» Prenez donc pour devise cette maxime
» d'une ame généreuse : *Plus vous m'éprou-
» verez , Seigneur , plus je vous aimerai ; plus*

» vous m'affigerez, plus je m'efforcerai de vous
» plaire. »

Le zèle de Marie de Chantal étant universel, les jeunes vierges ne recurent point d'elle de plus sages conseils que les épouses et les mères; elle écrivoit à une jeune veuve :

» Puisque vous daignez me demander mes
» foibles avis, voici ceux que j'oserai vous
» donner : ayez toujours, ma chère amie,
» votre fille à vos côtés; efforeez-vous de lui
» inspirer l'horreur du péché, la dévotion à
» la sainte Vierge et l'amour des pauvres. Ne
» la laissez point seule avec d'autres enfans(1);
» ayez pour elle autant de douceur que de
» fermeté; ne la réprimandez jamais dans le

(1) Cet avis est ou ne peut pas plus important. Les institutrices et les mères soit que quelques-unes n'aient pas été dans le cas de l'éprouver, soit qu'elles l'aient trop aisément oublié, ne pensent pas assez que les premières impressions dangereuses que reçoivent les enfans leur viennent le plus communément de celles qu'ils se communiquent les uns aux autres par leurs entretiens et par leurs jeux, où se trouve presque toujours, lorsqu'ils sont en liberté, toute la corruption originelle d'une nature que le premier péché a dépravée. C'est là pour eux un de ces secrets que trop souvent ils ne révèlent que lorsqu'ils se disposent prochainement à faire leur première Communion.

» moment de l'impatience ; conservez l'habitude de vous refuser mille commodités par esprit de mortification ; et que le fruit de l'économie soit de vous procurer les moyens de secourir plus abondamment les malheureux. Ne soyez pas facile à les refuser ; mais donnez peu aux pauvres mendians, et beaucoup aux pauvres honteux. Tous les dimanches, soit à la ville, soit à la campagne, ne manquez jamais de visiter les infirmes ; servez-les vous-même : quand la prudence le permettra, que votre fille vous accompagne ; proposez-lui toujours cette visite comme une récompense, comme une fête.

» Ne vous permettez, ma tendre amie, aucune dépense inutile pour votre toilette ; que votre coiffure soit simple et modeste ; point de robes de grand prix : si le goût naturel pour les choses agréables et belles se réveille, sacrifiez-le toujours au désir d'imiter le Dieu fait homme, que vous prenez désormais pour époux.

» Veillez continuellement sur vous-même pour ne point offenser Dieu ; conservez la douceur, la patience, souffrant de tout le monde, ne faisant souffrir personne ; quelque chose qui vous arrive, ne perdez point la confiance en Dieu, et la soumission à sa volonté ; il vous a déjà souvent éprouvée, il vous éprouvera peut-être

» encore ; adorez ses desseins ; aimez-le
» également lorsqu'il vous afflige et lorsqu'il
» vous console : tâchez, dans vos peines, de
» vous comporter comme la plus parfaite
» vertu le demande ; veillez sur vos domes-
» tiques ; traitez-les avec douceur et bonté ;
» faites-leur la prière en commun le matin
» et le soir, ajoutez-y la lecture de plusieurs
» chapitres du Catéchisme du diocèse ; dans
» leurs maladies, ayez-en le plus grand soin.
» Fuyez les plaisirs, les grands repas, les
» grandes assemblées ; souvenez-vous de ce
» que dit saint Paul, qu'une veuve qui vit
» dans les délices est déjà morte aux yeux
» de Dieu.... »

— Jamais le zèle de Marie de Chantal ne fut amer : quelquefois, pour subjuguer ou pour raffermir une ame chancelante, il parut sévère, mais sans cesser d'être indulgent.
» Que vous vous faites grand tort, mar-
» quoit-elle à une jeune personne victime
» de ses irrésolutions, que vous vous faites
» grand tort, ma bonne amie, de perdre la
» plus belle partie de vos jours en projets et
» en résolutions toujours inefficaces ! cela
» ne sert qu'à vous endormir et qu'à vous
» empêcher de sentir le danger d'une ame
» qui n'obéit point à ce que Dieu demande
» d'elle ; vous vous rassurez peut-être sur ce
» que vous vivez plus régulièrement que
» beaucoup de jeunes personnes ; mais Dieu

» demande des unes plus que des autres ; et
» telle se sauveroit en ne faisant que ce que
» vous faites , tandis qu'un autre se perdra
» en n'allant pas plus loin : dès l'enfance ,
» Dieu vous a distinguée dans la distribution
» de ses dons ; n'a-t-il pas droit d'attendre
» que vous répondiez à sa prédilection par
» votre amour et votre fidélité ; et si vous
» vous obstinez à lui préférer votre plaisir ,
» n'avez-vous pas lieu de craindre que , indi-
» gné de cet outrage , il ne se retire et vous
» livre toute entière au monde , aux plaisirs ,
» et aux tyrans que vous lui préférez ? Auriez-
» vous droit de vous en plaindre ? Sa miséri-
» corde vous presse encore par ma bouche de
» revenir entièrement à lui . Le plaisir est le
» grand ennemi de la vertu ; il l'affoiblit , il
» la corrompt ; elle ne se conserve que dans
» les exercices pénibles à la nature : *le royaume*
» *du ciel souffre violence* . Jésus , devez-vous
» dire , a répandu son sang pour mériter le
» temps et les moyens d'en faire un saint
» usage . Quel abus , au contraire , fais-je de
» ce don précieux , lorsqu'au lieu de travailler
» à imiter mon Libérateur et mon Modèle ,
» j'emploie à l'offenser un temps qu'il m'a
» acheté à si grand prix ! Il n'y a plus à réflé-
» chir ; il faut absolument le suivre dans la
» voie étroite du renoncement et de la pé-
» nitence , si je veux parvenir à la gloire et
» au bonheur qu'il nous a mérités . Du

» courage, ma chère enfant; tandis que
» vous balancez, vos passions se fortifient et
» acquièrent la force de vous entraîner; dé-
» clarez-leur aujourd'hui la guerre; prépa-
» rez-vous à souffrir; un chrétien ne doit
» point craindre la croix depuis que Jésus
» l'a sanctifiée et en a fait l'instrument de
» notre salut.... Elevez fréquemment votre
» cœur vers Dieu par des aspirations ferven-
» tes; soyez gaie, mais sans dissipation et
» sans légèreté.....; ne dites jamais rien qui
» puisse mortifier personne; ne parlez pas à
» dessein de briller; et, de quelque manière
» que ce soit, ne vous attribuez pas par vanité
» l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu....; faites
» du bien aux pauvres autant qu'il vous sera
» possible. Votre bonheur est attaché à l'ac-
» complissement des desseins de Dieu sur
» vous; il faut se sauver, quoiqu'il en coûte...
» Vous parlez de l'état religieux; c'est un sa-
» crifice: on ne doit s'attendre à y trouver
» qu'un autel, un glaive et du feu. Tout cela
» n'est pas doux; le glaive nous sépare de
» tout ce qui nous est cher, et ensuite de
» nous-mêmes. L'ame goûte, il est vrai, dans
» ce sacrifice des joies innocentes et pures;
» mais ces plaisirs tels qu'en offre le monde,
» ils sont interdits à l'ame religieuse, plus
» d'amitiés humaines, plus de dissipations,
» plus de lectures amusantes; se taire quand on
» voudroit parler, parler quand on voudroit

» se taire; agir quand on voudroit se reposer,
» et se reposer souvent quand on voudroit
» agir. Ce n'est pas tout; quand on a im-
» molé la victime, il faut la brûler; il faut
» consumer tout ce qui est opposé à Dieu
» et à la perfection de son amour: juge-
» ment, volonté, désirs, tout doit être
» anéanti dans une ame religieuse: si cette
» peinture vous effraie, reculez; vous flé-
» tririez votre nouvel état.»

Ce n'est point assez de découvrir à ses amis leurs défauts, on doit encore leur fournir les moyens de s'en corriger.

» Votre vivacité, écrivoit-elle à l'une de
» ses élèves, est pénible aux autres; et pour
» un bon cœur, c'est un motif puissant de
» la combattre: elle prive du mérite que l'on
» auroit à souffrir. La patience et la modé-
» ration dans les peines peuvent seules nous
» les rendre méritoires. Le trop de vivacité
» donne encore une conduite inégale et bi-
» zarre qui ne nous rend point aimables:
» voilà les effets de ce défaut; voici le moyen
» de le détruire. Demandez avec ferveur la
» grâce de n'y plus succomber; quand une
» chose vous contrarie, faites tous vos efforts
» pour ne le manifester par aucun signe,
» imposez-vous un exact silence; faites le
» signe de la croix sur votre cœur pour en
» calmer l'agitation. Lorsque vous ayez as-
» sez de liberté pour réfléchir, songez qu'il

» est nécessaire qu'on soit contrarié dans
» la vie; que votre impatience, loin de
» diminuer vos peines, les rendent plus amè-
» res; que le bonheur n'est pas de faire tout
» ce qu'on veut, mais de faire tout ce qu'on
» doit; que vous gagnez beaucoup en cédant
» aux autres: d'abord vous leur faites plai-
» sir, vous vous acquérez des droits à leur
» amitié, à leur reconnaissance; au lieu
» qu'en l'emportant de force, vous contris-
» tez plusieurs personnes pour vous satis-
» faire, et peut-être vous les indisposez con-
» tre vous..... Soyez toujours occupée utile-
» ment; veillez continuellement sur vous-
» même.... Faites-vous violence pour mettre
» de l'ordre dans les choses dont vous êtes
» chargée; c'est une excellente habitude:
» vous savez que la vertu est l'amour de
» l'ordre; et c'est toujours en cédant à ses
» passions qu'on manque à le garder. »

Le récit fidèle des actions de la Mère de Chantal prouve que la profession religieuse, loin de nous rendre inutiles au prochain, consacre à son bonheur toutes nos œuvres. Etudions maintenant la vie privée de la jeune héroïne chrétienne, ses discours, sa conduite, sa maladie, sa mort.

Elle vivoit en quelque sorte de privations, et y sembloit accoutumée. Sa devise ordinaire étoit une de ces maximes que nous avons citées parmi celles qu'elle s'efforçoit

d'inculquer à ses élèves : pour une ame religieuse , le moment du plaisir doit être le signal du sacrifice. Elle se refusoit dans bien des instans jusqu'à des délassemens innocens ; quelquefois même le sentiment d'une humilité profonde lui interdisoit de regarder le ciel , sa chère patrie , comme elle se plaisoit à le nommer , disant avec douleur : « Une ame infidèle peut-elle se permettre aucune satisfaction ? Ah ! laissons aux ames pures la douceur de contempler la demeure qui leur est préparée ; pour nous , pleurons sans cesse , et que notre affliction prouve notre repentir ; c'est le moyen d'obtenir grâce : ne trouvons de joie et de douleur que dans nos larmes. »

Ne craignons pas de l'avoir ici ; dans la sainte carrière de la pénitence et de la mortification chrétienne , cette ame si élevée se livra trop aisément aux transports d'un zèle indiscret. Toujours affligée des ménagemens ordonnés pour sa santé : Mon Dieu , disoit-elle , il seroit heureux pour moi que , contrainte comme je le suis à suivre le régime des malades , j'en eusse le même besoin pour partager du moins leurs mérites ; faites , si c'est votre volonté , que je ne sois pas un seul jour sans souffrir.

Son désir fut rempli ; elle devint languissante , d'une maigreur extrême , et sa situation , que rien n'adoucissoit , parut aux gens

de l'art un problème. Aujourd'hui on croyoit voir les symptômes d'une maladie , demain ceux d'une autre , et ce mal empiroit tous les jours. Alarmée de ce déperissement , la supérieure dit à Marie de Chantal : « L'état où » vous êtes , ma fille , n'est pas naturel ; pra- » tiquez-vous des austérités qui détruisent » ainsi votre santé ? — Non , ma Mère , ré- » pondit-elle ; vous m'avez tout désendu. — » Il faut donc , repliqua la supérieure , que » vous ayez demandé à Dieu de souffrir , et » je veux que vous m'en fassiez l'aveu. » Si cet aveu coûta au cœur de la malade , l'obéissance le lui fit faire. « Mais quoi ! disoit-elle , » faut-il donc me ménager parce que mes » parens sont morts jeunes ? ah ! je ne me » suis point faite religieuse pour vivre long- » temps , mais pour bien vivre. »

Le trait que nous venons de rapporter fait voir que l'esprit de mortification ne la rendoit pas opiniâtre. Jamais , parmi les épouses de Jésus-Christ , il ne fut de caractère plus souple , plus docile , elle envisageoit Dieu dans les personnes qui lui commandoient : rien de son intérieur ne leur étoit inconnu.

Humble de l'humilité qui fait les Saints , accoutumée dès sa jeunesse à compter pour rien le mérite de la naissance , allant jusqu'à cacher son nom de famille , fuyant les louanges avec une sorte d'horreur , préférant

tout le monde à elle-même, ne s'offensant de rien, excusant tout dans le prochain, ne se pardonnant rien à son égard ; elle s'efforçoit, par ces moyens salutaires, d'atteindre à la vertu qui fait le fondement et la sûreté de toutes les autres.

De l'esprit d'abnégation, d'humilité, naissoit en elle celui de la pauvreté évangélique ; elle la portoit aussi loin qu'il est possible ; ne désirant que de se voir privée des choses nécessaires, ne demandant jamais rien, trouvant tout pour elle trop commode, n'ayant pour vase à boire qu'une écuelle de terre, pour bibliothèque qu'un Psautier, l'Ancien, le Nouveau Testament, et la règle de son ordre.

Si une amie lui faisoit à cet égard des représentations : « Laissez-moi, répondait-elle, pratiquer la pauvreté ; il est si rare que je ressente des privations, malgré le vœu que j'ai eu le bonheur d'en faire, qu'il m'est bien doux d'en éprouver, et je remercie mille fois mon Dieu d'un si léger sacrifice. » Elle choisissait des mets communs ; malade, elle ne désiroit que le remède le moins coûteux, imaginant mille ressources ingénieuses pour ne prendre qu'en petite quantité les choses qu'elle jugeoit trop dispendieuses, lorsqu'elles n'étoient pas absolument nécessaires. Ses résolutions sur cet objet étoient d'une perfection admirable ; la pratique le fut encore plus.

Les vertus ne se soutiennent jamais dans une ame qui néglige l'exercice de la présence de Dieu, devoir que le cœur tendre et vertueux remplit avec un sentiment si affectueux et si doux : toujours comme sous les yeux de son bien-aimé, dans son repos même, Marie de Chantal ne le perdoit pas un seul moment de vue. Une de ses compagnes occupoit une cellule à côté de la sienne, une simple cloison séparoit les deux lits. Toutes les fois que l'une ou l'autre s'éveilloit dans la nuit, elle frappoit doucement à la cloison pour prononcer avec son amie une tendre prière à Dieu. Souvent son amie lui disoit : « Mais il n'est pas possible que vous dormiez un instant ; n'importe à quelle heure je vous parle, vous répondez ou prévenez le signal. » L'héroïne assuroit avoir constamment dormi, et son sommeil étoit ainsi un hommage d'amour et de reconnaissance envers son Dieu.

Au mois de janvier 1785, elle fut mise à la tête des filles pénitentes ; et cette place, si fastidieuse pour une ame peu fervente, eut mille agréments à ses yeux. Comment n'eût-elle pas bien rempli ces devoirs auxquels elle s'étoit comme formée pendant son noviciat ? « La volonté de Dieu, disoit-elle, doit faire mon bonheur ; elle m'est expressément marquée dans ma règle : en m'y conformant, je suis parfaitement heureuse ; rien ne peut altérer ma paix. Félicitez-moi, chère amie ;

ajoutoit-elle ; on m'a transplantée heureusement du sein de la dissipation dans une retraite continuelle ; je n'ai rien qui puisse me distraire de la présence de Dieu ; tout le jour je puis sans obstacle m'entretenir avec lui. Ces bonnes filles m'aident à me recueillir par la serveur de leurs prières, et par le chant de leurs cantiques. Si je suis obligée de leur parler, c'est de Dieu ou de la vertu qui conduit à lui..... Je ne songe plus à ces histoires profanes, à tous ces objets dissipans ; je ne puis que m'écrier sans cesse : Seigneur, vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges. »

Le zèle et la charité inouie qu'elle manifesta pour ces filles, les remords durables qu'elle sut leur inspirer, les pleurs dont elles ont honoré sa mémoire, prouvent que leur conversion, opérée par les soins de Marie de Chantal, fut l'ouvrage de Dieu et la récompense de son zèle.

Pleine de tendresse pour ses compagnes, il en fut plusieurs auxquelles elle procura une dot, plusieurs que ses conseils arrachèrent aux dangers du siècle ; plusieurs enfin qui, depuis leur première jeunesse, étoient unies avec elle par les liens de l'amitié. Oh ! qu'elle sut la leur rendre aimable et salutaire, par les défis qu'elles se donnoient de l'emporter en amour pour Jésus-Christ, par les reproches affectueux qu'elles s'adres-

soient sur leurs fautes, par des engagemens qu'elles prenoient ensemble de tout faire pour se consacrer sans réserve à la vertu.

Toute sa vie fut une disposition continue à bien mourir. Depuis long-temps elle avoit renoncé au monde et à tous ses charmes, et s'étoit imposé toutes les privations; souffrir tant qu'il plairoit à Dieu étoit sa devise. Des parens tendrement aimés, et qu'elle vit descendre dans la tombe; une sœur surtout, qui par mille endroits lui étoit chère, furent les premiers sacrifices que la nature fit à la grâce. Néanmoins elle fut aussi touchée de ses pertes que son cœur étoit tendre; ses larmes coulèrent, mais des larmes de paix, de confiance; en un mot des larmes d'Augustin sur sa vertueuse mère.

Dans leurs derniers momens, elle s'efforçoit d'élever leurs coups aux plus nobles comme aux plus touchans transports de la vertu. Marquant à sa sœur de Cornulier mourante les prières, les sacrifices qu'elle offroit, qu'elle faisoit offrir pour elle: « Voilà, ajoute-t-elle, ma chère petite sœur, les gages de ma tendresse qui peuvent vous être utiles; nous ne nous quittons point pour toujours: vous me devancez dans la maison de votre Père: nous nous y réunirons pour ne plus nous séparer: que vous êtes heureuse d'y aller la première! je vous promets de prier Dieu pour vous toute ma vie, »

Son courage à la mort de cette sœur bien aimée, qui lui laissoit des filles presque au berceau à éléver, à instruire ; ce courage qui lui donnoit alors une présence d'esprit si parfaite, provenoit de son amour pour la croix. « Les croix, disoit-elle, sont les trésors du Christianisme, ce sont elles qui nous purifient, qui nous rendent conformes à Jésus-Christ, et qui nous préparent pour l'éternité des trésors de paix et de joie, si, par notre soumission, nous en faisons l'usage que Dieu demande de nous. La vie n'est qu'un moment : que nous importe quel soit le chemin, pourvu qu'il nous conduise à ce terme heureux où nous devons être fixés pour toujours ? Soyons devant Dieu, comme l'agneau devant celui qui le tond, dans un silence d'amour et de respect. Ah ! s'il nous dépouille dans le temps, c'est pour nous revêtir dans l'éternité de cette gloire immortelle qu'il réserve à ses amis. Il ne seroit pas juste de vouloir partager la gloire de Jésus dans le ciel, sans avoir partagé sa croix sur la terre. »

Sa maladie et sa mort vont prouver que cette morale sainte n'étoit pas moins dans son cœur que sur ses lèvres.

Une extrême maigreur, et la perte successive de ses forces, furent, au commencement de 1787, les premières annonces de sa fin. Elle observa néanmoins l'abstinence et

le jeûne du carême avec ses compagnes, et remplit les exercices ordinaires de piété, assurant qu'elle n'éprouvoit aucune incommodité. Elle fit avec trois autres la retraite annuelle, et ne diminua rien de la longueur ni de la ferveur de ses prières. A la récréation du soir, elle leur racontoit un trait édifiant. « Marie de Chantal, lui dit un jour une de ses compagnes, je vous trouve plus sérieuse depuis quelque temps; vous nous parlez toujours de préparation à la mort; je n'aime pas cette pensée en retraite: croyez-moi, parlons de vivre saintement. — Ah! que dites-vous, ma sœur? la retraite est le moment de s'occuper de sa dernière heure; si vous étiez moins enfant, plus résignée, je vous dirois mon secret: vous devriez vous en réjouir avec moi. Je ne donne pas dans les pressentimens; néanmoins je ne puis m'en distraire entièrement: peut-être n'est-ce qu'une pensée dont Dieu me favorise pour m'engager à être plus unie à lui. Vous verrez toutefois que je ne ferai point d'autre retraite. » Pressée de déclarer si elle se trouvoit malade: « Non, répliqua-t-elle, je perds seulement peu à peu mes forces. » Et sur ce qu'on lui demandoit ensuite avec tristesse ce qui lui persuadoit que sa fin fut prochaine, elle ajouta: « A l'enterrement de la dernière de nos compagnes, il me sembla, lorsque j'entrai dans le caveau, qu'il s'ouvrroit dans

peu pour moi, et que l'endroit où je me trouvois alors placée étoit le lieu destiné à mes cendres. » Son pressentiment se vérifia fidèlement: c'est pour elle que le tombeau se rouvrit la première fois, et son corps y fut déposé à l'endroit même qu'elle avoit désigné dans cet entretien.

Cependant les signes d'une maladie mortelle se développoient: des accès de toux chaque jour plus violens, une expectoration continue, un affoiblissement toujours plus marqué, annonçoient sa fin prochaine; mais l'insensibilité à laquelle Marie de Chantal étoit parvenue sur les maux du corps, l'abusoit au point d'assurer qu'elle n'étoit pas malade; elle disoit souvent: « Je ne suis point foible, mais lâche et paresseuse. » Et dans ce préjugé, choisissant tout ce qu'elle trouvoit de gênant, de pénible; ne se plaignant jamais, ne laissant apercevoir l'altération de sa santé que par un air plus serein, plus enjoué, ses supérieures la forcèrent d'entrer, vers la fin de décembre 1787, à l'infirmerie, qu'elle ne quitta plus. Après plusieurs assemblées de médecins, le 20 janvier 1788, on lui appliqua un vésicatoire qu'elle conserva quatre mois, sans retirer de ce remède d'autre effet que de très-vives douleurs.

Une jeune religieuse, attaquée d'une maladie de poitrine, et l'élève, l'amie intime de la mère de Chantal, étoit soignée à ses

côtés ; malgré son accablement , ses oppressions , elle lui donnoit de pieux conseils , l'exhortant sans cesse à bénir Dieu dans ses peines , et à se conformer au bon plaisir de son Créateur.

« Que vous êtes heureuse , disoit à notre jeune Sainte , une de ses compagnes , d'avoir l'espoir d'une longue maladie ! si j'osois , je demanderois au Seigneur une pareille grâce. Il me semble qu'il n'y a pas de bonheur comparable à celui de souffrir. — Je ne désire , répondit la malade , que d'accomplir la volonté de Dieu ; je ne demanderois pas un jour de maladie , de vie , ni de santé ; tout m'est égal. Cependant , si j'avois un désir à former , ce seroit que mon Dieu redoublât mes souffrances et qu'il m'appelât bien-tôt à lui. J'aimerois mieux une maladie de six semaines que de six mois : mes sœurs serroient moins fatiguées , moins inquiètes , je coûterois moins à la communauté ; la charité , la pauvreté , les souffrances serroient également pratiquées , puisque Dieu peut en moins d'un jour , me faire autant souffrir que dans une année ; mais je ne veux rien , si ce n'est l'accomplissement de sa sainte volonté : mon bonheur est de m'y conformer en toutes choses..... Ma bonne amie , Dieu sait ce qui nous convient ; je suis parfaitement heureuse ; je n'ai pas un instant d'inquiétude ; je suis entre les mains de mon

Dieu ; que pourroit-il m'arriver de fâcheux, quand je ne m'écarterai point de mon souverain bien. »

Les six premiers mois de l'année 1788, elle fut toujours sur la croix, et, malgré l'accroissement sensible de ses maux, elle s'occupoit constamment à quelques travaux manuels dans les momens qui n'étoient point consacrés à la prière, ou plutôt elle accomplissoit ces deux devoirs à la fois.

Elle se trainoit encore chaque jour près de l'autel de son bien-aimé pour y voir renouveler le mystère de sa passion. Le Dimanche avant la Fête-Dieu, elle perdit tout-à-coup le peu qui lui restoit de forces. Je voulus la conduire à la Messe, écrit une de ses compagnes; mais ses jambes plioient sous elle; elle étoit beaucoup plus courbée qu'à l'ordinaire. Cet état m'affligea vivement; et comme elle s'en aperçut, pendant tout le chemin, qui devoit être long pour elle, elle me récitoit des vers qu'elle avoit faits sur le bonheur du ciel.

Quand on la pressoit de s'unir aux prières que l'on adressoit à Dieu pour sa guérison : « Si notre mère me l'ordonne, disoit-elle, je prierai; mais je ne le fais pas très-volontiers à cette intention : demandez pour moi l'amour de Dieu; vous augmenterez ma reconnoissance, et je m'unirai de tout mon cœur à vous. » Mais, lui répliquoit-on, c'est pour

nous que nous prions quand nous vous demandons à Dieu; vous n'ignorez pas combien votre état nous afflige. Touchée de ces discours, un jour elle dit à une de ses compagnes : « Depuis deux mois tout le monde m'approche en pleurant.. Mais soumettons-nous à la volonté de Dieu, et bientôt nous serons réunies pour ne plus nous séparer. »

Elle n'oubliait point le salut de ses amies tandis qu'elle travailloit au sien. Tout ce qu'elle disoit, soit de vive voix, soit par écrit, retracoit un zèle plein d'ardeur.

« La circonstance où je me trouve, ma chère amie, est une de celles de la vie où l'on connoit le mieux l'importance d'avoir rempli ses devoirs.... L'amour des plaisirs est le poison de la vertu : bornez donc tous les vôtres à bien faire, et pensez souvent, pour vous y animer, que des délices ineffables et éternnelles paieront chacun des petits sacrifices que vous multiplierez tous les jours. » Après les avis les plus sages, les plus tendres, elle termine ainsi : « Que je serois heureuse, ma chère amie, si je contribuois à vous procurer l'avantage inestimable de paroître devant Dieu sans avoir terni l'innocence de votre ame par aucun péché ! Demandez-lui pour moi que je meure en prononçant un acte d'amour le plus pur et le plus parfait. »

Elle passa l'octave de la Fête-Dieu à adorer, de sa chambre, le très-saint Sacrement,

Voyant de son fauteuil l'autel où il reposoit. Dans les doux sentimens d'une prière continue, elle étoit presque toujours à genoux, sans appui; et, quand on l'en avertissoit, elle assuroit n'avoir dans cette posture aucune fatigue: elle eût voulu être seule pour jouir sans cesse des entretiens de son bien-aimé. Le dernier jour de l'octave, son état parut alarmant, on la pressa d'aller prendre du repos; elle répondit: « Ah! de grâce, laissez-moi; je ne serois pas moins malade ailleurs, permettez que je jouisse du bonheur d'adorer mon Dieu dans son temple: je crois que c'est la dernière fois que je jouirai de cette faveur. »

Vers les six heures du soir, une de ses compagnes venant pour la conduire à son lit: « Permettez-moi, ma bonne amie, lui dit-elle, que je fasse mes adieux au très-saint Sacrement; j'ai peine à m'arracher d'ici; mais il faut faire des sacrifices; incessamment je sortirai. »

Depuis ce jour, elle perdit l'usage de ses jambes; deux fois chaque semaine, elle communioit avec des sentimens si marqués de joie, d'amour et de reconnaissance, qu'on en étoit rempli d'admiration.

Le 16 juin, elle se crut à son dernier moment, et demanda l'onction des malades. A l'instant de la recevoir, elle se mit à genoux, et pria ses compagnes de lui

pardonner ses fautes et les mauvais exemples qu'elle avoit pu leur donner.

Nous n'essayerons pas, nous écrivoit-on de son monastère, de vous dépeindre sa piété, son recueillement, la paix et la sérénité qui brilloient sur son front, dans cette pieuse cérémonie. Il seroit aussi difficile de vous exprimer notre admiration, notre douleur, au moment d'être privées de l'objet de notre vénération et de notre plus tendre amitié.

Pleurer ses foiblesses, renouveler les protestations de son amour pour Dieu, se recueillir en lui, parler à lui seul, étoit l'occupation de cette Sainte mourante : des sueurs abondantes lui permettant peu de rester au lit, elle se faisoit porter dans un endroit écarté, où elle avoit devant elle une image de Jésus crucifié, et ces mots écrits en gros caractère : *j'ai péché*. Presque toujours elle tenoit un crucifix en main ; souvent elle le colloit respectueusement sur ses lèvres : sur une petite table on voyoit les ouvrages manuels auxquels elle se livroit. C'étoit dans cette solitude que ces compagnes venoient tour-à-tour s'édifier, s'exhorter par ses discours et par son exemple, à vivre et à mourir en épouse de Jésus-Christ : on ne pouvoit trop admirer la confiance que ses vertus leur avoient inspirée ; plusieurs se conduisoient par ses avis : dès l'âge même de

dix-huit à vingt ans, elle dirigeoit en quelque sorte des religieuses âgées de plus de quarante : elle étoit encore visitée par les jeunes pensionnaires : et avec quel intérêt, quelle affection elle leur donna de vive voix, ou leur dicta par écrit les moyens de se sanctifier dans le monde ! Toutes les personnes de la maison étoient reçues de la malade avec des égards et des grâces infinies ; aucune ne sembloit jamais lui être à charge.

La dévotion, en nous élevant au-dessus des objets créés, interdiroit-elle les douces émotions de la nature ? non, sans doute : toute sa vie elle chérît sa famille, elle prit soin elle-même de l'éducation de ses nièces, elle donna à tous ses parens les avis les plus salutaires, et leur rendit aussi d'importans services. Il lui en coûta, vers la fin de ses jours, de ne plus les voir, d'éviter même à cet égard de trop affectueux souvenirs ; mais elle disoit : « Je dois mourir dans peu, et d'avance briser tous les liens qui m'attachent à la terre ; plus ils sont doux, plus la rupture est nécessaire. »

Ce détachement généreux, ne le confondons point avec l'indifférence ; ses derniers momens la trouvèrent toujours sensible au bonheur éternel de ses proches. Le 19 juillet 1788, elle écrivoit en ces termes à la jeune comtesse de Saint-Pern, sa nièce et son élève, bien digne des regrets de sa

famille, que la mort enleva peu de temps après sa tante.

« Que je meure contente, ma chère amie! je voudrois pouvoir faire éprouver à tout le monde ce que je ressens maintenant. Il n'est point d'homme qui ne voulût se donner à Dieu, s'il savoit combien il est doux de l'aimer, avantageux de le servir, et délicieux de mourir avec le juste espoir de se réunir à lui: au moins je puis te le dire à toi; oui, je le répète à ton cœur; je le dis à tout ce qui t'entoure, que je serois heureuse, si je réussissois à vous gagner tous à mon Dieu!

» Je te demande en mourant quatre choses; ne me les refuse pas, c'est la plus tendre amitié qui les réclame. La première, c'est de vaincre ton excessive timidité pour la fréquentation des Sacremens; la seconde de ne jamais t'attacher aux biens de la terre qui sont incompatibles avec les biens célestes; mais d'aimer toujours les pauvres et de les soulagier. Il n'est point d'autre route qui conduise les riches au ciel que l'aumône: Dieu ne leur a pas donné plus de bien qu'aux autres pour satisfaire leur goût, mais pour les distribuer de sa part: ne crains donc jamais de t'apauvrir en prenant soin des malheureux: pour le faire plus abondamment, ne te satisfais pas en tout. Le mauvais riche n'a été damné que pour sa dureté envers les pauvres, et pour s'être accordé tout ce qui

pouvoit satisfaire ses goûts et ses plaisirs. Les deux autres objets regardent ta santé... Adieu, ma bonne amie ; fais prier pour moi après ma mort, afin que plus tôt unie à mon Dieu, je puisse solliciter auprès de lui ton bonheur. »

Quelque admirable que parût à tout le monde sa préparation à la mort, elle étoit vivement pénétrée de la crainte des jugemens de Dieu ; mais les Saints se connoissent-ils ? Faut-il s'étonner qu'elle appréhendât autant le purgatoire ? La plus courte séparation d'avec son bien-aimé étoit à ses yeux un supplice. Néanmoins elle vit, avec la paix du juste, l'impatience de l'épouse, l'ardeur de la colombe, arriver le beau jour de sa fin. Trop oppressée le matin pour communier, elle le fit à deux heures de l'après-midi. Sentant l'épuisement total de ses forces, elle demanda les prières de l'Eglise pour les agonisans. Quand ses compagnes entrèrent dans sa cellule pour cette pieuse cérémonie, elle leur fit à toutes un accueil plein de douceur : sa voix n'étoit plus qu'un souffle ; mais on l'entendoit encore à chaque instant exprimer les noms de Jésus et de Marie : elle colloit en même temps le Crucifix sur ses lèvres et sur son cœur avec une dévotion inexprimable. Ayant demandé si on croyoit qu'elle dût mourir le soir, on lui répondit que son pouls se soutenoit encore ; ce qui lui fit pousser

un soupir. « Ma sœur, lui dirent alors ses compagnes, vous désirez solenniser demain avec les Anges la fête de leur Reine? — Je le voudrois, répondit-elle avec empressement, mais j'en suis bien indigne. » Depuis cette réponse, elle ne parla plus : la sérénité répan- due sur ses traits, ses yeux toujours attachés avec une expressive tendresse à son Crucifix, l'air de recueillement, de confiance qu'elle manifestoit en répétant les noms de Jésus et de Marie, tout parloit en elle, jusqu'à environ huit heures du soir, que sans aucune convulsion, elle s'endormit dans le Seigneur, le premier août mil sept cent quatre-vingt-huit, à la trente-cinquième année de son âge, et la quatorzième de sa consécration au Seigneur.

On essaya en vain de lui fermer les yeux ; ils étoient aussi doux que durant sa vie : ils demeurèrent fixés sur le Crucifix qu'elle tenoit entre ses mains.

Sa mémoire resta en vénération dans son monastère, où ses traits, peints sur la toile, rappeloient Marie de Chantal mourante et pleine de l'amour de Dieu, où elle revivoit encore dans l'imitation fidèle qu'on y offroit de ses vertus ; le souvenir de ses vertus reçut ailleurs le même hommage. Les familles qui avoient eu le bonheur de voir leurs enfans élevés par elle recueillirent les fruits de ses précieuses leçons. Et vous, qui reçûtes par

ses soins une excellente éducation, et qui nous en montrâtes les avantages dans le cloître ou dans le mariage; vous, les tendres amies de Marie de Chantal, que souvent vous la pleurâtes, que souvent vous regrettâtes sa perte pour d'autres vous-mêmes, vous éternisâtes ses mérites en répétant ses avis et en les faisant goûter. O mon Dieu! il est donc vrai, comme le dit votre Apôtre, que la piété est utile à tout: ce n'est rien de compter nos années, puisqu'une vie de cent ans est comme une goutte d'eau dans l'étendue des mers; mais tout dépend de son emploi: et la jeunesse consommée en vertus a tout le prix, à vos yeux, d'une longue vieillesse.

ANNE-JEANNE-VICTOIRE
DE LA FOSSE-MOISSON,

Décédée l'an de Jésus-Christ 1787.

ANNE-JEANNE-VICTOIRE, fille de M. Joseph de La Fosse-Moisson, marchand, et de dame Massienne, son épouse, naquit à Caen le 14 mai 1755, et fut baptisée à la paroisse de Saint-Pierre.

Si nous jetons un coup-d'œil sur son berceau, nous y recueillons des sujets d'édition et le présage de ses vertus : tout fut pour Dieu dans cette belle vie; le monde et le péché ne lui en dérobèrent aucun instant. Elle avoit au plus trois ans, que déjà son bon naturel, l'empressement à apprendre les premiers éléments de la religion, le désir d'entendre les instructions du Catéchisme, sa modestie, son silence à l'église, l'attention de s'y placer auprès des pauvres, annoncèrent ce qu'elle deviendroit avec une éducation chrétienne.

A cinq ans, elle voulut choisir la sainte Vierge pour sa mère, et s'engager dans la société qui lui est consacrée. Ses paroles et

ses réflexions prouvèrent qu'elle sentoit le prix de sa démarche ; elle ne tarda pas à en recueillir les fruits de la protection signalée de Marie. Un jour qu'elle jouoit avec une de ses sœurs sur le bord de la rivière d'Orne, elle tomba dans l'eau, et fut sauvée à l'instant où elle alloit être ensevelie dans un monceau de vase.

Un an après, le vicaire de la paroisse de Saint-Pierre découvrant en elle, avec la maturité de la raison, une piété sensible, voulut qu'elle se préparât à sa première communion. Alors elle imagina mille privations, mille sacrifices, pour se rendre plus digne de cette grande action ; elle méprisa la parure et tout ce qui lui paroisoit tenir aux vanités du monde. Enfin elle reçut pour la première fois Jésus-Christ ; quoiqu'elle n'eût pas encore dix ans, sa vertu parut alors une vertu à toute épreuve.

Depuis ce mémorable instant, qui ne sortit jamais de sa mémoire, elle fit de rapides progrès dans les voies du salut ; ne louons point trop les dons de la nature : figure intéressante, vivacité de l'esprit, beauté de l'imagination, aménité du caractère ; qu'eussent été ces avantages, si un maintien modeste, une parfaite discrétion dans ses paroles, une belle simplicité dans ses mœurs, n'en avoient rehaussé le mérite ? Cette jeune Vierge prouve dans sa personne que la vraie

dévotion n'est point incompatible avec l'esprit; malgré son horreur pour le monde et son extrême austérité pour elle-même, sa vertu se montra infiniment aimable. Se présentoit-il quelque ouvrage manuel, fastidieux ou pénible, pour lequel ses sœurs eussent de la répugnance: « Qu'on le donne, disoient-elles, à notre petite Sainte; elle ne sait se refuser à rien. » Point de volonté propre; elle ne s'attachoit qu'à pratiquer celle des autres, et sans le plus léger murmure.

Cette conduite avoit pour principe un esprit de charité, qu'à l'exemple de plusieurs Saints, elle manifesta dès sa plus tendre enfance, ne laissant échapper aucune occasion de l'exercer. Instruire et nourrir des orphelins, porter dans les faubourgs des pains dont le poids l'accabloit, les distribuer avec une joie inexprimable aux plus indigens, spécialement à des mères dont elle saisissait par là le moyen d'instruire la famille naissante; arracher publiquement dans la rue de Notre-Dame de Caen une jeune fille des mains de plusieurs libertins, lui procurer un asile avec les secours nécessaires à l'ame et au corps; tels furent les premiers essais de son ardente charité.

Pour appartenir tout à Dieu, elle employa des moyens toujours sûrs, la prière, la fréquentation des Sacremens, la vigilance sur elle-même, le sentiment continual de la

présence du divin Maître, une vive affection pour le Saint-Sacrement.

Elle ne conserva point sans combat son innocence. C'est par la violence que le ciel s'acquiert; les plus rudes assauts de la part d'un monde qui trouvoit de quoi s'honorer d'une pareille conquête; les attaques cruelles de l'ennemi du salut ne surmontèrent pas, mais alarmèrent sa constance. Quelquefois il lui sembloit être ébranlée; alors elle accourroit aux pieds de Jésus-Christ, le conjuroit d'avoir pitié de sa foiblesse et de soutenir sa fidélité. Le Dieu bon n'est point sourd à des vœux dictés par un cœur pur. Aussi, comme le disoit Victoire, les filles chrétiennes qui rejettent le crime d'une chute sur le danger ou sur l'occasion ne sont point sincères; leur honte est leur ouvrage.

Envisageant le monde comme un séjour pernicieux, et n'écoutant que son courage, elle commença son noviciat chez les Dames de la Charité, à Caen, à la quatorzième année de son âge. On vit en elle, comme le déposèrent les vierges de ce monastère, un modèle parfait des vertus religieuses: humilité héroïque, zèle ardent à se mortifier, obéissance aussi prompte que parfaite. Dieu l'en récompensa par cette habitude de la présence de Dieu où elle vécut depuis. C'étoit pour elle un martyre de s'en distraire.

Dans un moment de ferveur où l'âme ne

consulte que son amour, Victoire demandoit à Dieu de l'éprouver pour la rendre plus digne de lui. Vous serez exaucée, lui répondit son confesseur, et peut-être plus que vous ne le désirez; prenez-y garde. La prédiction se réalisa: dans sa retraite elle fut conduite par la voie la plus dure: poursuivie de peines intérieures, en proie aux plus vives amer-tumes, déterminée par un attrait sensible à la vie religieuse, elle se voit attaquée d'un mal qui lui interdit la lecture et la récitation de son office; le Ciel ainsi se déclare, et l'arrache, après une épreuve de plus de deux ans, à un état qui faisoit ses délices.

Rendue à la société, elle n'eut plus que des jours de langueur et de souffrances, elle s'interdit le plus léger murmure, et ne se permit d'épancher sa douleur que dans le sein de Dieu. L'écrit où elle exprime à cet égard ses regrets et ses sentimens, mérite-roit bien d'être transcrit en entier; citons-en du moins les traits les plus touchans. On y voit d'abord les motifs qui lui rendent le siècle, avec toute sa dépravation, si justement odieux; sa soumission aux volontés divines, son amour pour le Seigneur, et le désir de lui gagner les cœurs de tous les hommes.

« Vous avez donc voulu, ô mon Dieu! que je vécusse au milieu de l'iniquité du siècle; que votre saint nom soit bénii! et encore plus des croix dont vous semblez m'accabler pour

me détacher de plus en plus de ce monde, que je croyois avoir quitté pour toujours. Ah ! mon aimable Sauveur, si je ne vous y voyois pas tant offendré, et que ma foiblesse ne me fit pas craindre d'augmenter le nombre de ceux qui vous outragent, parmi les dangers dont je vais être environnée, je me consolerois plus volontiers, ne désirant rien tant que de devenir une victime perpétuelle de votre amour et de vos divines volontés : pour arriver à ce degré, je suis prête, avec le secours de la grâce et l'assistance de votre sainte Mère, à tout souffrir..... S'il faut ma vie, je la donnerai, plutôt que de perdre votre amour. Ah ! je l'avoue; profondément anéantie à vos pieds et me confondant à la vue de mon extrême misère, vous avez fait des miracles pour obtenir l'entièbre possession de mon cœur. Existeroit-il un monstre d'ingratitude tel que moi, si je vous le refussois ? Non, mon adorable Sauveur, je ne peux me soustraire à l'enchainement de vos miséricordes infinies; il est à vous seul et pour toujours. Je n'ai que trop différé à vous donner ce qui est l'ouvrage de votre amour : aussi plus de réserve ni de partage : vous y exercerez un empire absolu, j'en bannis à jamais toutes les créatures ; je n'y prétends plus rien moi-même, m'abandonnant et m'immolant totalement à vous..... voulant vous rapporter tout, n'ambitionnant d'autre

bien que vous dans l'univers, auquel je désirerois vous faire connoître, afin que vous fussiez aimé et glorifié en tous lieux. »

Elle continue de s'immoler sans réserve, mais avec une candeur, une générosité, un courage dignes des premiers fidèles.

« Disposez de moi et ne m'épargnez pas, ô mon céleste époux! S'il faut me mettre avec vous contre moi, je le ferai, m'estimant trop heureuse de voir expirer mon amour-propre sous les coups de votre justice..... Que ne doit pas souhaiter de souffrir une misérable créature qui a mérité plus d'une fois d'être précipitée dans l'enfer, où jamais elle ne vous eût aimé !.... Cette idée me fait frémir d'horreur, et ne me permet pas de redouter tout ce qu'on peut dans cet exil éprouver de plus douloureux. O Seigneur ! qui voyez ma foiblesse, mes désirs et mon impuissance, et qui daignez me faire connoître vos desseins sur moi, permettez que, m'appuyant entièrement sur vous, j'ose me promettre que s'il faut un courage et une générosité aussi vastes et aussi étendus que le ciel et la terre pour soutenir les peines que vous me destinez, et que j'entrevois et accepte d'avance, vous me les ac corderez. »

Quelle tendresse la jeune héroïne fait éclater pour les pécheurs !

« Que ne puis-je apaiser votre juste colère,

attirer votre miséricorde sur des âmes dont la perte me touche au point que, pour vous les gagner, je donnerois volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Ah ! elles sont le prix du vôtre, et je les vois s'exposer à vous haïr et à vous maudire éternellement ! Oh ! que cette idée me cause de peine ! qu'elle me saisit d'effroi ! je dirois presque qu'elle me rend la vie à charge, car, mon divin rédempteur, je sais que vous nous faites violence pour punir, et cependant vous ne trouvez pour ainsi dire personne qui s'efforce de nous flétrir en faveur de ces âmes infortunées, qui, égarées dans les voies de l'iniquité, vous procureroient tant de gloire et de joie par leur sincère retour. Quel reproche amer je m'adresse à moi-même dans ce moment où vous me faites sentir ce que vous attendiez de moi, après m'avoir accordé plus de grâces qu'il n'en auroit fallu pour sauver des millions de coupables ! Oh ! le bien-aimé de mon ame ! comment ai-je payé tant de bienfaits ? par la plus noire ingratitudo !... Jusqu'ici je n'ai rien fait pour vous, mais je veux désormais me donner toute entière à votre service; j'ose défier le monde et l'enser, tout acharnés qu'ils paroissent être à me perdre, de m'empêcher de vous aimer et de vous servir autant que je le pourrai; je satisfierai pour ces infortunés pécheurs.

Eh ! comment vous vengerai-je de l'in-

sensibilité avec laquelle je vous ai tant offensé? Ah! faites-le vous-même, disposez de mon ame, de mon corps et de tout mon être. Vous m'avez déjà exaucée, en affligeant l'un et l'autre; mais augmentez mes souffrances; oui, je désirerois souffrir, s'il est possible, tout ce que ces ames auroient souffert, si elles ne se fussent jamais éloignées de vous, afin que par-là je puisse en quelque sorte vous dédommager du refus qu'elles vous font de leurs cœurs. »

C'est au flambeau de la foi qu'elle apprécie la valeur d'une ame couverte du sang d'un Dieu fait homme.

« Non, je ne suis point surprise qu'on abandonne ses biens et ses proches, qu'on quitte sa patrie, qu'on traverse les mers, et qu'on expose sa vie pour procurer le salut des ames. Ah! que j'estimerois tous ces sacrifices, bien payés par le gain d'une seule ame!... Je suis incapable de faire des actes de vertu aussi héroïques; mais, ô mon Rédempteur! est-ce que vous n'écouterez pas mes vœux et mes soupirs en faveur de celles en particulier pour lesquelles je vous implore? Vous-même les formez en moi; je ne cesserai de vous faire entendre mes gémissemens et de répandre mes larmes en votre divine présence; les verrez-vous couler sans les tarir? Je mérite sans doute, et par mille endroits, cette punition; mais le motif qui me presse

ne vous engagera-t-il pas à vous rendre à l'importunité de mes sollicitations ? Je l'espère, parce que j'ai des ressources inépuisables; me dépouillant de moi-même, je vous conjurerai de me revêtir de vos inappréciables mérites et de ceux de votre très-sainte Mère, qui elle seule a possédé plus de dons de la nature, de la grâce et de la gloire, que tout le ciel et la terre ensemble. Dans cet état, je me présenterai à votre adorable Père, et j'ose présumer que j'en obtiendrai tout ce que je peux désirer pour les ames qui vous sont chères, parce que, ne voyant que vous en moi, il ne pourra vous rien refuser : il me tarde bien d'être exaucée; mais je sais que vous vous plaisez à exercer notre foi et notre persévérance. Eh ! qui suis-je, pour vouloir fixer les momens de votre grâce, moi, dont l'unique devoir est d'en désirer les douces et salutaires impressions dans nos ames, et d'attendre en paix les effets qu'elle y produit ? »

Sa vie, dans ses dernières années, fut mêlée des épreuves les plus amères, des croix les plus pénibles, soit à l'esprit, soit au corps; s'en plaignit-elle jamais, si ce n'est en implorant la miséricorde de son Dieu bien-aimé, et encore avec l'expression du plus grand courage ? Qu'on l'écoute dans un de ses écrits, monumens précieux de sa piété .

« Dans quel excès de peines me réduisez-

vous, ô mon Dieu ! et quels maux sont venus fondre sur moi ! Est-il un instant dans ma vie qui ne soit marqué du sceau des tribulations les plus sensibles et les plus cruelles ? Hélas ! quoique vous sembliez m'abandonner, loin de me laisser abattre, je ne cesserai de pleurer les infidélités que j'ai commises, et qui vous y ont sûrement forcé. Quoi qu'il en soit, je me garderai bien de chercher quelque adoucissement à mes afflictions ; je les chéris trop pour cela, surtout en pensant qu'elles ont été ici-bas votre partage, et qu'en mourant vous me les laissez pour héritage. Je l'accepterai volontiers, et je n'en veux pas d'autre ; aussi vous me voyez prosternée au pied de votre croix, où il me semble qu'il ne manque plus rien à mon bonheur que d'y expirer avec vous et comme vous, ayant éprouvé, ce me semble, tout ce qu'on peut subir de plus pénible dans cet exil..... Vous seul, ô Jésus crucifié ! serez le dépositaire des chagrins qui me consument, ne voulant d'autre témoin de mes souffrances que vous.... Que l'univers m'ignore autant que je prendrai soin de me soustraire à ses regards.... Recevez de nouveau l'offrande de tout ce que je suis, et la disposition d'endurer tout ce qu'il vous plaira dans cette vie, puisque souffrir pour vous est l'unique satisfaction que je désire y goûter. »

Ajouter à ce parfait renoncement une

obéissance entière et sans retour, c'est le caractère de la sainteté; ce fut celui de Victoire. Elle ne voulut connoître d'autre volonté que celle de ses parens, puisque Dieu la rappeloit dans son sein.

« Près de ma mère, répondoit-elle à ceux qui la décidèrent à sortir du couvent, comment pratiquerai-je le renoncement à moi-même et la vertu d'obéissance, si l'on favorise mes désirs? le moyen donc que je me réserve, est de les laisser ignorer, et de suivre en tout la volonté et les désirs de l'auteur de mes jours. »

Elle remplit cet engagement avec la plus exacte fidélité, se prêtant aux goûts, aux entretiens, aux actions mêmes les plus contraires à ses inclinations, et disant à la vue d'une nouvelle contrariété: « Je suis trop heureuse qu'on me fournisse l'occasion de faire à Dieu des sacrifices. Je n'en ai pas fait aujourd'hui, ajoutoit-elle quelquefois: je rends grâce à telle personne de m'avoir procuré le moyen de faire celui-ci. »

C'étoit surtout au guide de sa conscience qu'elle manifestoit une soumission angélique; qu'on en juge par ce qu'elle écrivoit sur la douce obligation que son confesseur lui avoit imposée de communier tous les jours.

« Comment, ô mon Dieu et mon tout, ai-je pu quitter aujourd'hui le pied de vos autels? que n'avez-vous plutôt permis que

J'y expirasse de douleur , d'amour et de reconnaissance , comme je le désirois , à la vue des prodiges de miséricorde que vous daignez opérer en moi , la plus infidèle et la plus indigne de toutes les créatures ? Quoi ! mon adorable Sauveur , oserois-je bien exécuter ce que m'a commandé celui qui tient ici-bas votre place ?.... Je l'espère cependant , et , malgré mon extrême indignité , vous ne m'en trouvez pas plus coupable , je lui obéirai comme à vous - même , et , puisqu'il me l'ordonne , je me disposerai à vous recevoir tous les jours. Mais qui m'y préparera dignement , sinon vous , ô mon Dieu ! et votre très-sainte Mère , à qui je ne cesserai d'avoir recours , pour qu'elle daigne orner de ses vertus une ame qui doit être si souvent votre sanctuaire et votre temple ? Quelle auguste union que celle à laquelle vous daignez m'appeler ! ah ! je vous en conjure , faites que j'y parvienne..... N'épargnez pas une victime dont vous êtes le seul Maitre ; vous savez que je ne suis plus à moi ; brisez donc les liens qui pourroient captiver un cœur qui ne doit plus respirer que pour vous , détruisez-en moi tout ce qui n'est pas vous , rien d'humain n'y pouvant plus subsister.... O mon Dieu ! quoi ?.... vous voulez être ma force , mon appui , mon soutien ; dénuée de toute espèce de consolation , vous me mettez à portée de n'en désirer aucune.

Eh ! me seroit - il permis à l'avenir d'en chercher hors de vous sans crime ? Oh ! non, sans doute ; car , tout puissant et tout miséricordieux que vous êtes , vous ne pouviez me favoriser davantage. Que vous ai-je donc fait, mon divin Rédempteur , qui ait pu vous engager à épuiser ainsi envers moi votre bonté infinie ? moi qui , après tant de grâces auxquelles j'ai si mal répondu , dois me placer au-dessous des plus grands pécheurs. Ah ! je le reconnois.... rien autre chose , non , rien n'a pu vous y déterminer que votre amour et votre miséricorde. »

Elle n'envioit d'autre bonheur que celui d'être à Dieu ; et ce sentiment , la détachant de tout objet créé , ne lui laissoit que du mépris pour les richesses de la terre ; aussi pratiqua-t-elle une pauvreté héroïque , en retranchant tout ce qu'elle pouvoit légitimement se refuser.

Victoire cherchoit , par tous ces moyens , la perfection : peut-on douter qu'elle ne l'ait obtenue , lorsque plusieurs traits de sa vie , des réconciliations frappantes et inattendues , des œuvres aussi rares que difficiles , des lumières extraordinaires , le don de convertir les cœurs endurcis , celui de parler de Dieu avec un sentiment que rien ne peut rendre,tout annonçoit dans cette jeune vierge une ame prévenue des plus rares faveurs.

Ces grâces n'édifièrent pas seulement les

simples fidèles ; elles étonnèrent les ministres du Seigneur , qui se disoient , en la contemplant à l'église , qu'ils croyoient voir un Ange: Un d'entre eux eut quelques occasions de l'entretenir , et , lorsqu'il abandonna le séjour de Caen , il reçut d'elle plusieurs lettres qui étoient la vive expression de toutes les vertus. Offrons-en quelques traits les plus propres à la caractériser.

« Je prie sans cesse Notre-Seigneur de vous tenir sous sa sainte garde , de vous animer de son divin esprit , et de vous donner pour lui et pour sa sainte croix un amour insatiable. Ah ! Monsieur , ne désirons rien tant que d'être des images vivantes de Jésus crucifié. Hé ! que nous serions heureux , si , au prix de toutes les souffrances de cette vie , nous pouvions acquérir quelques traits de ressemblance avec lui !

« Le souvenir du jeune Américain converti à sa mort me fait souvent lever les yeux au ciel et frapper ma poitrine. Hélas ! il y a long-temps que Dieu m'appelle à son aimable service , et je reconnais n'avoir rien fait jusqu'ici pour lui. Je vous supplie humblement que le reste de mes jours soit employé à pleurer mon ingratitude.... Je vous dirai confidemment que je brûle du désir d'être unie à mon Dieu , et que souvent , dans l'ardeur de mes vœux , je dis à ce corps fragile et périssable : « Que ne m'est-il permis

de briser tes liens ! je t'endure parce que mon Dieu le veut, et je n'ai soin de toi que parce que tu lui appartiens. »

Depuis environ huit ans sa vie n'étoit que souffrance continue, et depuis six mois sa croix étoit devenue mille fois plus dure et plus pesante. Une grosseur considérable au côté lui causoit de cuisantes douleurs ; elles étoient endurées avec une parfaite résignation.

« Il est vrai que je souffre, disoit-elle à ceux qui la plaignoient ; mais qu'un moment de l'éternité me dédommagera bien ! eh ! que penser donc de l'éternité toute entière ? » Saisies d'admiration, en voyant le courage, la sérénité, la joie que montrroit cette vierge généreuse, les personnes qui l'approchoient retroient d'un tel spectacle les fruits les plus précieux. Nous citerons entre autres une femme du grand monde, éprise de ses vanités, qui contempla Victoire mourante, écouta ses discours pleins de Dieu, les goûta d'abord, y trouva bientôt l'agrément le plus vrai, et finit par en être si touchée, qu'elle forma le dessein de changer de conduite. L'édification qu'elle donna depuis prouva la solidité de sa résolution. Dans un autre genre, un supérieur ecclésiastique, ayant eu avec la vertueuse malade un entretien, en emporta un sentiment si vif d'admiration et de respect pour ses vertus, que depuis il n'a cessé de la citer pour modèle.

Ne nous étonnons point de ces effets de son zèle; tout dans Victoire préchoit éloquemment la religion. Elle aimoit à revenir souvent sur le mérite des souffrances. « Non, non, je ne comprends pas comment un chrétien peut s'affliger, ou plutôt ne pas se réjouir dans les souffrances. »

Chacun de ses jours étoit marqué par l'accroissement de ses maux, qui parurent nécessiter une opération extrêmement douloureuse et pleine de dangers. Elle consentit à tout; fit mille fois à Dieu le sacrifice de sa vie, et se traîna, le 25 mars 1787, à l'église, pour l'y renouveler dans le Sacrement de l'Eucharistie; mais là, subitement frappée comme d'un coup mortel pendant le saint sacrifice de la Messe, elle crut être au moment d'entrer dans son éternelle patrie. Cette crise étoit occasionnée par le dépôt formé au côté, et que les seuls efforts de la nature firent crever. Depuis ce moment, son état, plus dangereux que jamais, la montra toujours la même. Une mère tendre, désespérant de conserver une fille si chère, contraria moins son courage qui la portoit à communier tous les jours, et à se livrer avec autant de zèle que dans sa santé, aux divers embarras de la maison.

Poussa-t-elle l'amour des souffrances jusqu'à dissimuler les siennes? Victoire étoit trop franche: « Je souffre beaucoup, répon-

doit-elle ingénument quand on l'interro-
geoit; mais ce que je souffre ne vaut pas
l'enfer que j'ai tant de fois mérité. » Une
autre fois elle disoit avec la joie la plus sen-
sible: « Dieu me fait la grâce que mes dou-
leurs soient aiguës; elles vont en augmentant;
non, je ne donnerois pas mon état pour celui
des plus heureux du siècle. »

Revenant d'un évanouissement causé par
la vivacité de ses maux: « Ah! Seigneur,
s'écria-t-elle, ne vous lassez point de me faire
souffrir pour me purifier; si ce n'est pas assez,
encore plus! »

Qu'on la plaignit d'une continue et
cruelle insomnie: « Je me trouve fort heu-
reuse, répondoit-elle, que Dieu me prive du
sommeil, parce que, donnant le jour au pro-
chain, n'est-il pas juste que je consacre la
nuit au Seigneur? »

En effet, tous ses jours, quelque doulou-
reux qu'aient été surtout les derniers, furent
consacrés aux exercices de la charité, à des
élangs d'amour pour Jésus-Christ, à des
traits édifiants, rapportés avec art et faits pour
émouvoir, pour toucher les plus grands pé-
cheurs; à des lettres à ses anciens amis pour
plaider la cause d'un malheureux, pour
mettre de jeunes filles à l'abri du danger de
perdre leur honneur, pour en arracher d'aut-
res au crime.

Cette belle fin, à la suite d'une vie si pure,

accompagnée de circonstances si extraordinaires, de grâces si rares qu'il est permis de les considérer comme surnaturelles, ne peut qu'intéresser les fidèles. Un saint religieux de Caen en fut si pénétré, qu'il la sollicita de laisser après elle des mémoires sur sa vie. Alarmée de cette proposition, vivement affligée de ses instances: « J'ignore, répondit-elle à l'homme de Dieu, ce que vous désirez de moi; je ne connois que mes péchés, je ne pourrois qu'en faire le récit, et je n'ai pas envie de mal édifier le public. »

Expirante, elle tenoit encore à la terre par un devoir que son cœur lui dictoit; une personne lui devoit tout après Dieu. L'ayant élevée depuis son enfance, elle trembloit que cette jeune plante, échappée de ses mains, privée des soins maternels, ne dépérît et ne vint à produire des fruits de mort. Elle youlut donc lui laisser un gage toujours vivant de sa tendresse, dans un recueil d'avis salutaires, qu'elle intitula son Testament, et qui l'occupoit encore quatre jours avant sa mort; il est si plein d'onction et décèle si parfaitement ses sentimens les plus secrets, que nous ne pouvons nous refuser à en citer quelques morceaux.

« Ma très-chère enfant en Notre-Seigneur, écoutez celle qui vous parle, prête à descendre dans le tombeau; qui vous écrit, anéantie aux pieds de notre divin Sauveur

et de sa très-sainte Mère , pour l'amour des-
quels j'ai pris soin de votre enfance , pressée
du désir de vous voir heureuse..... Vous le
savez , tout ce qui vous touchoit m'intéressoit
vivement. Dieu seul sait les sacrifices qu'il a
exigés de moi , et qu'il m'a donné la force
de lui faire pour vous ; souvent même je lui
ai offert celui de ma propre vie pour obtenir
le salut de votre ame. Ah ! ne la perdez donc
pas , je vous en conjure avec larmes , en vous
laissant séduire par les faux attraits d'un
monde corrompu , au sein duquel je suis
obligée de vous abandonner dans un âge bien
susceptible de ses funestes impressions ; ab-
horrez ses maximes et ses pernicieux usages ;
il vous promettra une félicité que jamais nul
de ses partisans n'a goûtée. Cherchez-la en
Dieu , qui vous l'accordera infailliblement si
vous lui êtes fidèle ; mais quoi ! ne le devez-
vous pas à tant d'égards ? Oubliez-moi , oubliez
ce que j'ai fait pour vous ; je le mérite , j'y
consens volontiers ; mais que le souvenir de
ce que j'ai à vous dire , et votre reconnois-
sance subsistent éternellement ; perdez plutôt
la vie que la mémoire des biensfaits du Sei-
gneur. L'idée seule de vous voir ingrate
envers lui auroit été capable de me faire
mourir de douleur.... J'avois prié sa sainte
Mère de vous regarder comme son enfant ,
vous offrant et vous consacrant à elle , lorsque
je vous tenois dans mes bras ; avouant que

j'étois incapable de me charger de votre éducation, qui devoit être sainte, puisque j'allois vous former pour le ciel.... Ah ! mon enfant.... vous devez tout à son intercession ; si vous ne remplissez pas les desseins du Dieu de miséricorde en vous sanctifiant , vous devez craindre de sa part les châtimens les plus terribles.... Comment vous rappeler ses bontés sans reconnoître qu'il vous aime , et que vous devez l'aimer de tout votre cœur ? Observez sa loi sainte , mettez en pratique son saint Evangile ; imitez Jésus-Christ, le modèle des Elus. »

Elle l'éclaire ensuite sur les vices qu'elle doit éviter , sur les vertus qu'elle doit chérir et pratiquer , sur l'obligation de fréquenter les Sacremens , sur ses sociétés , ses goûts , ses penchans , les plaisirs qu'elle peut se permettre , ou qu'elle doit s'interdire.

« Fuyez , fuyez les mauvaises compagnies ; jamais de bals ni de spectacles ; vous me l'avez promis , ensevelie dans les ombres de la mort , je vous somme du fond de mon tombeau de me tenir parole ; je quitte avec plaisir cette terre étrangère , dans l'espoir que vous suivrez mes avis ; je vous prie de me regarder en esprit à vos pieds , vous demandant cette grâce avant mon dernier soupir....

» Elevez , ma très-chère enfant , vos pensées vers le ciel , c'est là notre patrie ; ici-bas rien n'est permanent ; attachez-vous

à Dieu , qui est éternel , et , dès-lors qu'il vous reste , ne devez-vous pas être contente ? Une douleur excessive , des regrets sans bornes , lui déplairoient beaucoup et ne serviroient de rien.... Vous perdez peu de choses , il saura vous en dédommager..... Mettez en lui votre confiance , et ne vous laissez point abattre ; priez-le qu'il me fasse miséricorde , qu'il daigne me réunir à lui , comme à l'unique bien après lequel mon ame soupire ardemment. Ah ! si j'ai le bonheur de le posséder , il me semble que rien ne manquera à votre félicité , tant je le prierai pour vous. Adieu , ma très-chère enfant , adieu jusqu'à notre réunion dans l'éternité bienheureuse , où j'espère que nous chanterons ensemble les grandeurs infinies , les miséricordes ineffables de notre Dieu , et les louanges de la plus aimable des mères , l'auguste et admirable Marie , Reine des Anges et des hommes . »

Plus Victoire approchoit de sa fin , plus elle s'attachoit à prendre pour modèle saint Jean-de-la-Croix. Elle avoit puisé dans ses œuvres le plan de sa vie intérieure , et goûtoit toujours à les lire un nouveau charme : elle fairoit encore cette lecture trois jours avant sa mort. Il semble que Jésus - Christ , après l'avoir rendue sa fidèle imitatrice , voulut aussi qu'elle partageât son abandon sur la croix. Dans ses derniers momens , elle fut

privée des conseils du guide éclairé qui avoit sa confiance , et , le 22 Novembre 1787 , elle fit à un autre ministre du Seigneur une confession générale ; jusque-là on avoit été assez tranquille sur son état. Le jour suivant, elle fut beaucoup plus foible; dans la nuit, vers deux heures, elle poussa deux fois un cri qui parut être celui de la surprise , et ses yeux demeurèrent fixés comme sur un objet qui la ravissoit ; elle joignit les mains , pria avec une ferveur sensible , et sa garde , sans oser lui parler , crut que la malade voyoit quelque chose d'extraordinaire. Comme elle perdit peu de temps après la parole , sa garde lui dit qu'elle pensoit sans doute à son Dieu ; Victoire lui répondit par un sourire , l'expression de son admiration ; et , après trois quarts d'heure d'agonie , les yeux élevés au ciel , et qui conservèrent après sa mort la même situation , elle s'endormit dans le Seigneur , à trois heures du matin , le 24 Novembre 1787 , fête de Saint Jean-de-la-Croix , âgée de trente-deux ans.

Le suffrage de tout un peuple sur la vertu d'une vierge chrétienne , sans prétention , sans éclat , n'ayant que son humble piété pour ornement , semble le suffrage de Dieu même ; tel fut le tribut que la ville de Caen paya à la mémoire de Mademoiselle de La Fosse. A peine sa mort fut-elle annoncée , que plusieurs milliers de personnes accou-

rurent rendre hommage à sa piété. On ne se lassoit point de la voir , on l'invoquoit hautement, on faisoit toucher à son corps des chapelets , des images ; on lui baisoit les pieds , on vouloit emporter de ses habits , on lui prodiguoit toutes les marques de la vénération publique. On fut constraint de placer près du cercueil quatre sentinelles , qui ne la quittèrent point jusqu'à l'endroit de la sépulture : elle fut faite le 26 Novembre. Son corps , porté d'abord à la paroisse de Saint-Pierre , et déposé ensuite au monastère de la Visitation , où elle avoit demandé d'être inhumée , fut accompagné et suivi dans la marche d'un cortége immense de personnes de tout rang , et le peuple , se pressant en foule dans les rues par lesquelles elle alloit passer , s'écrioit d'une voix unanime : *Voici la sainte* . Attendu par cette multitude dans l'église du monastère , à peine y put-il entrer , malgré les efforts de la police. Les religieuses reçurent avec une joie pleine de respect ces restes précieux. Ses obsèques furent célébrées comme celles d'une épouse de Jésus-Christ ; mais les regrets solennels et universellement partagés se retracèrent de nouveau bien vivement , dans le désir de revoir encore la pieuse vierge avant qu'elle descendit dans la tombe , et pour la quatrième fois on rouvrit le cercueil.

LES DERNIERS MOMENS DE LA JEUNE**ALEXANDRINE DU TOUR**

Décédée l'an de Jésus-Christ 1798.

LA sainteté, digne de la complaisance et des récompenses magnifiques du Tout-Puissant, ne doit pas se compter, ne doit pas se mesurer par les années; devant l'Eternel, tous les siècles sont comme un point; et devant son incommensurable sagesse, devant son infaillible lumière, la plus courte, la plus rapide aurore, peut l'emporter sur une étonnante longévité. Enfants des hommes, qu'est-ce donc avoir vécu cent ans sur la terre? qu'est-ce avoir, durant un si long espace de temps, chargé le sol des vivans du poids de votre dépouille mortelle? Hélas! si pendant cent ans vous avez vécu pour le monde, pour le démon, pour la chair et pour vos passions, vous n'avez pas en réalité vécu un seul instant pour vous-mêmes; malheureux donc, et trop malheureux le vieillard qui ne sut pas

éclairer ses pas du flambeau sacré de l'Évangile ! il seroit mille fois moins à plaindre si, en ouvrant les yeux sur la scène passagère des choses d'ici-bas, il eût refermé pour jamais ses paupières ; si, prenant en main la coupe de son existence parmi nous, il l'eût au même instant laissé tomber et se briser ; mais au contraire, heureux du seul bonheur véritable, le jeune cœur qui n'a lutté, qui n'a soupiré qu'un matin, mais dont les instans qui s'envolèrent ont été marqués par de beaux traits de vertu ! Fortunée créature ! que son sort est digne d'envie ! elle n'a pas respiré pour le temps qui n'est qu'une ombre, qu'une vapeur légère, elle n'a goûté le sentiment, elle n'a bu au calice de la vie, que pour en rendre utiles toutes les minutes, que pour les consacrer sans réserve au service du souverain Maître : telle vécut et mourut une Française émigrée, qui ne vit pas son troisième lustre, et recueillit cependant le mérite de beaucoup d'années. Fille du Vicomte et de la Vicomtesse du Tour, Alexandrine avoit montré dès son berceau le goût et l'aniour de la piété ; sa jeune ame, pure comme une des intelligences célestes, avoit fui constamment l'ombre du mal ; ses regards, ses pensées, ses sentimens, tout en elle avoit été pour Dieu seul et pour sa gloire. En 1797, elle assista à des instructions communes, établies à Londres pour préparer les enfans

des émigrés français à leur première communion. En ornant son esprit des plus importantes vérités chrétiennes, elle s'étoit enrichie des dons sublimes de la grâce : attention, docilité, ouverture du cœur, ardeur pour la prière, empressement à tout genre de bien conforme à sa capacité, ferventes et continuelles aspirations vers le trône de l'agneau, dévotion filiale à Marie, zèle à remplir tous ses devoirs, rien en elle qui ne promit à sa respectable mère le plus heureux avenir : pour elle, Alexandrine devoit être un modèle de piété, comme à ses frères et à ses sœurs, un touchant exemple de régularité et de vertus.

Son application et sa ferveur la firent admettre parmi les enfans qui devoient pour la première fois de leur vie participer au pain des Anges. Mais, mon Dieu, quelle admirable préparation votre petite et innocente créature apporta à l'examen de sa conscience ! Aux yeux de sa foi, l'ombre d'une faute fut un crime ; du moins son cœur en jugea de même, et sa confession générale se termina par des torrens de larmes qu'elle répandit au souvenir des foiblesses qui échappent à la fragilité de la nature ; déjà parmi ses compagnes elle fut reconnue, citée comme la fidèle imitatrice des David et des Manassès, des Pierre et des Madeleine. De vieux pécheurs, d'anciens ennemis de la vertu,

revenus aux principes et à la morale du Christianisme, ambitionnoient la rare componction de la jeune pénitente; mais que ne se montra-t-elle point au plus beau de ses jours? Elle y parut encore bien au-dessus d'elle-même; elle avoit soupiré après sa première communion comme après le paradis de la terre; elle avoit salué avec transport cette chère aurore qui commençoit pour elle le cours de sa félicité; elle vole à la maison du Seigneur, et appelle avec une innocente importunité le moment du triomphe de son amour: là, au milieu de tous les communians, elle fixoit les regards par son attitude, par son anéantissement, par sa physionomie toute angélique, et par les larmes délicieuses qui inondoint son visage. Mais, à l'instant où le Saint des Saints descendit en son ame, elle ne put contenir plus long-temps les transports de sa joie. Ses soupirs s'échappèrent, ses longs et si expressifs sanglots retentirent dans l'enceinte sacrée; tous les cœurs furent pénétrés, tous les yeux furent mouillés en se fixant sur l'enfant béni qu'ils voyoient au milieu d'eux. On eût voulu recueillir ses gémissemens comme autant de perles précieuses; son ame étoit alors et si belle et si pure!

Une année s'écoula depuis ce moment jusqu'à celui où la jeune Alexandrine entendit sonner le premier avertissement de

la mort ; elle avoit été placée dans un établissement formé, par la générosité anglaise, en faveur des jeunes Françaises, à Hainmer-smith, près de Londres. Là, estimée de ses institutrices pour son travail, chérie pour sa piété, admirée et goûlée de toutes ses compagnes, elle y fut trop peu de temps pour leur édification et pour la jouissance de leurs cœurs ; on s'aperçut qu'elle commençoit une maladie de langueur qui pourroit dégénérer en consomption. Le 7 mai 1798, elle fut transférée à l'hospice des Françaises malades, sur le polygone à Sommerstown ; avant d'y paroître, elle avoit laissé dans son premier séjour la bonne odeur de ses vertus ; la paix, la sérénité, la douceur, y avoient constamment reposé sur ses lèvres. Mais que ne fut-elle point dans le second domicile ! Comme son cœur s'y épura des taches les plus légères ! comme sa résignation y parut parfaite ! Sur le lit de la douleur, où elle languit plusieurs mois, elle ne se démentit pas un moment : à quelque partie du jour ou de la nuit que vous la visitiez, toujours vous lui trouviez une figure céleste ; dans tous ses traits un doux contentement étoit marqué ; jamais un mot de plainte, ni un léger murmure. Si elle montroit une sorte d'impatience, elle n'étoit occasionnée que par le désir ardent de participer au banquet eucharistique ; elle en parloit dans des ter-

mes qui ravissoient et attendrissoient tous les assistans. Pendant sa longue maladie , elle eut le bonheur de communier cinq fois la veille de ces jours d'allégresse , toute hors d'elle-même , elle disoit et répétoit avec un accent qu'on ne peut rendre , mais qui peignoit éloquemment sa piété : « Que mon bonheur est grand ! oh ! que je suis heureuse ! » En appelant , par tous ses vœux , le moment où le Dieu trois fois saint l'honoreroit de sa visite , elle tenoit en main son image sacrée , ne cessoit de coller sur ses lèvres le crucifix , et , regardant de l'œil le plus tendre l'image de Marie , conjuroit cette bonne Mère d'intercéder pour elle auprès de son adorable Fils. Le spectacle de cette jeune personne , souffrant avec de si beaux sentiments , attendrissoit tous ceux qui l'approchoient ; long-temps elle avoit redouté les tourmens du purgatoire ; mais , à mesure qu'elle arrivoit à sa bienheureuse fin , ses frayeurs diminuoient pour ouvrir son cœur à la confiance. Dans ses jours défaillans , on peut dire qu'elle ne craignoit plus ; un seul et délicieux sentiment l'absorboit tout entière , elle aimoit son Dieu. Le matin de sa mort , elle répétoit du ton le plus vrai et le plus simple : « Mon cœur nage dans les délices : oh ! que je suis heureuse de mourir ! » Elle demandoit au ministre du Seigneur qu'il lui parlât sans cesse de son

dernier moment, pour remplir son ame d'allégresse ; cet ecclésiastique étant connu de sa famille, elle lui disoit avec une douceur, une paix charmante : « Oh ! Monsieur, après ma mort, consolez maman et ma sœur Euphrosine. » Cependant, l'heureuse agonisante revenoit bientôt à ses colloques attendrissans avec son Dieu : elle prononçoit le nom de Jésus avec un accent si plein d'onction, que tous en étoient le plus vivement émus. Ce petit ange ne vit point la mort avec ces angoisses, ces étouffemens, ces crises, ces convulsions, qui rendent si effrayante à la nature la séparation des deux substances qui composent la créature humaine. Celle-ci ne tenoit plus à la terre ; son esprit et son cœur étoient dans les cieux, son dernier moment sembloit le soir du plus beau jour. Prosternée et se blottissant au pied de sa couche funèbre, sa vénérable mère étouffoit ses sanglots, comprimoit en elle-même sa désolation et recueilloit avec une pieuse avidité les paroles de vie qui s'échappoient de la bouche de sa bien-aimée mourante : dans cette attitude déchirante à la nature, la vicomtesse du Tour ne fut pas aperçue de sa fille ; et là, bien long-temps comptant tous les soupirs de la mort, mais les comptant dans un profond silence ; elle disoit ensuite : « Ce que j'ai souffert est incompréhensible ; mais aussi que n'ai-je

point appris de celle qui me devoit le jour! Pour contempler l'holocauste jusqu'à ce que l'amour de Dieu l'eût consumé, je n'ai rien dit, je n'ai rien fait qu'unir mon propre sacrifice, et Dieu seul connoît tout le bien que ce courage m'a procuré; j'ai été comme élevée au-dessus de la nature, et le Seigneur m'a comblée de grâces inattendues. » Sa chère Alexandrine, s'endormant avec calme dans le Seigneur, s'envola vers son aimable patrie, à trois heures de l'après-midi, le 13 juillet 1798. Quoique le spectacle de sa dernière heure, comme celui des vertus qui l'avoient précédée, fût malheureusement borné aux deux habitations qu'elle avoit occupées, on peut dire qu'il fit sur des ames déjà vertueuses une impression vive et salutaire. On vint prier au tour du lit funèbre; on y prioit avec confiance, le dirai-je, même avec une sorte de joie causée par le souvenir d'une vie si courte, mais si belle: en appelant les miséricordes sur l'ame qui comparoissoit au tribunal de Dieu, on se flattoit de deviner son sort dans la sérénité, dans la joie que sembloit répéter chacun des traits de son visage; ce corps inanimé, ce front décoloré; ces lèvres couvertes de couleurs livides, ne causaient point d'effroi; on revenoit à côté du cercueil, il sembloit répandre le parfum des vertus, et annoncer qu'Alexandrine ne

demandoit pas de pleurs , sinon des pleurs de congratulation sur ses éternelles destinées.

L'aimable enfant dont j'ai retracé les derniers jours n'étoit point assez connue sans doute , son extrême modestie avoit dérobé beaucoup de ses excellentes qualités ; mais quand elle ne fut plus , l'hommage que sa mère éplorée rendoit à sa mémoire , les éloges que les compagnes de son âge et de ses études répétoient de son inaltérable douceur , de ses tendres prévenances , de son aménité , de sa piété , tout fut un triomphe pour le juste qui n'avoit fait que passer parmi nous ; le plus marqué cependant est le témoignage solennel du supérieur du monastère de la Trappe , au comté de Dorset en Angleterre ; ce vertueux solitaire , connoissant particulièrement la vicomtesse du Tour , avoit vu de près sa fille : il ne s'étoit point mépris sur son caractère et sur son cœur ; il lui avoit secrètement rendu toute justice , et l'homme de Dieu ne fut pas plutôt instruit de sa mort qu'il voulut , de son désert , consoler la mère et lui présenter le baume tout-puissant que la religion verse sur les plaies de notre ame. Cette lettre , écrite au courant de la plume , n'en est pas moins un dépôt à placer à la suite de l'esquisse que nous avons présentée : le disciple de saint Bernard est digne de jeter des fleurs sur la tombe de la jeune vierge. C'est un nouveau laurier à

mettre à sa couronne , que la louange d'un autre Pacôme , d'un second Macaire. Ainsi l'illustre Jérôme célébroit les vertus de sainte Eustoquie , et saint Grégoire de Nazianze , celle de sainte Macrine , sa sœur.

Lulworth , 12 Juillet 1798.

« Louée soit la très-adorable Trinité !

« J'écris à une mère affligée , à une mère désolée par la perte d'une fille chérie ; ne vaudroit-il pas mieux garder le silence ? car dans un moment si douloureux les consolations ne sont-elles pas importunes , et les paroles quel'on essaieroit de dire ne seroient-elles pas plus capables de rouvrir la plaie que d'apporter le moindre soulagement ? Il est des événemens où l'on aime sa douleur ; on s'y concentre , on aime à répandre des larmes , car , encore qu'elles soient amères , elles sont cependant une espèce de consolation. Pleurez donc , mère tendre , pleurez la perte de cette chère Alexandrine ; elle fai- soit votre bonheur , ses vertus vous la rendoient chère , et elle n'est plus de ce monde ! vous ne la verrez plus sur cette terre de douleur et de misère ! Mais est-elle donc si à plaindre , son sort est-il donc si triste , qu'il mérite qu'on pleure sa perte ? Pour moi , si je pleurois , et vraiment il me faudroit faire peu d'efforts pour en venir là , ces

larmes je les verserois , ce me semble , plus volontiers sur la mère qui reste , que sur l'enfant qui n'existe plus dans cette malheureuse vallée de larmes. Elle n'est plus , non , c'est-à-dire elle n'est plus dans ce misérable monde. Jamais plus elle ne sera témoin des scandales affreux qui s'y passent ; jamais plus elle ne sera exposée aux calamités , aux peines , aux croix , aux tribulations de toute espèce , que Dieu semble nous réserver dans ces siècles infortunés d'impiété et d'irréligion , et dont nous n'avons encore jusqu'ici aperçu qu'un foible commencement : votre Alexandrine n'est plus , la terre possède ses tristes restes , et bientôt eux-mêmes seront anéantis. Mais son ame belle et innocente , est peut-être déjà réunie à ce chœur charmant de vierges , qui , comme le dit saint Jean , suivent leur divin Epoux , et unissent leurs voix à celles des Esprits bienheureux , pour en célébrer éternellement les beautés et les amabilités infinies.

« Oh ! je vous le demande actuellement , a-t-elle besoin de vos larmes ? ne seroient-elles pas une injure à la tendresse que vous lui devez ? Ah ! mère de douleur ; cessez donc de vous affliger , ou plutôt affligez-vous avec bien de la raison de vous voir obligée de demeurer plus long-temps dans cette terre d'exil , et de ne pouvoir partager avec votre chère Alexandrine le bonheur dont elle

jouit. Non, ceux qui meurent dans la paix du Seigneur ne sont pas dignes de notre compassion ; mais nous, nous seuls, que Dieu condamne à un exil si douloureux. Ah ! quand verrons-nous tomber en ruine cette prison de boue qui tient notre ame captive, et l'empêche de prendre son essor et de s'élever vers celui qui seul peut nous rendre éternellement heureux, si toutefois nous avons fait notre unique occupation sur la terre de le connoître, de l'aimer, de le servir, de le glorifier et faire glorifier, et de réparer, par votre conduite vraiment évangélique, les outrages sanglans qu'on fait incessamment à celui dont nous nous flattions, peut-être si injustement, d'être les fidèles serviteurs et disciples ?

« Pardonnez mes réflexions, peut-être importunes ; je ne sais pourquoi, ni par quel esprit je les fais, moi surtout qui ai tant de répugnance pour écrire les lettres, et même pour répondre à celles que je reçois, ne pouvant jamais en cela surmonter ma paresse naturelle : je crois que je le fais autant pour votre consolation que pour la mienne particulière ; car, encore que je connusse peu cette douce et bonne Alexandrine, le récit de ses charmantes qualités me la rendoit chère. Je m'attendois ce jour à la nouvelle de sa mort ; je craignois, je désirois tout à la fois, de l'apprendre. Je

Je craignois pour vous , je le désirois pour elle. Combien j'envie son sort ! heureuse , mille fois heureuse de n'avoir peut - être jamais offendé Dieu , qu'elle aimera désormais éternellement , qu'elle possédera sans fin ; ah ! chère enfant , je ne vous pleure donc pas ; mais , parce que je vous aime , je me réjouirai de votre bonheur ; je remercierai Dieu des bontés qu'il vient d'avoir à votre égard. Je n'ai pas encore appris cette nouvelle à mon cher Agathange (1) ; je le ferai assez tôt ; cependant je le connois assez pour croire qu'il recevra cette nouvelle avec toute la force que la religion seule sait donner ; il partagera mes sentimens , et loin de se laisser aller à ces foiblesses que l'Evangile condamne , il adorera les desseins de Dieu , baisera humblement sa main paternelle : encore qu'il aimât tendrement sa sœur , j'ai tout lieu d'espérer qu'il sera assez raisonnable

(1) Frère d'Alexandrine , un peu plus âgé qu'elle , et alors jouissant au monastère de la Trappe du spectacle de la vie céleste des disciples de saint Bernard.

Aussi , je pourrois dire : mon cher Agathange ; il fut mon élève , et je l'aimois si tendrement ! moissonné dès le matin de sa vie , il a eul la mort des élus , comme sa chère Alexandrine.

et assez chrétien pour ne point s'attrister trop du bonheur de celle qu'il vient de perdre pour quelques momens, mais qu'il espère de rejoindre dans toute l'éternité.

» *Le pauvre Frère Jean-Baptiste,
pecheur.* »

Mémoires de la Tom.

de deux chuchotées pour me faire assister

trop qu'un peu de celle qu'il ait de

berçage pour devenir moins mais du II

POULAIN DE CORBION,

Décédée l'an de Jésus - Christ 1812.

PRÉCIS de sa vie , extrait des Mémoires fournis par des témoins respectables , dignes de la plus parfaite confiance.

JEANNE-ANNE-MARIE POULAIN DE CORBION, naquit à Saint-Brieuc , le 17 août 1777 , d'une famille riche et vertueuse. Dès sa plus tendre enfance , elle fit paroître un caractère qui joignoit à des sentimens pleins de noblesse et de grandeur le sentiment si doux de la bonté. A peine sortie du berceau , déjà elle n'avoit plus de mère , mais ce beau titre auprès de la petite orpheline fut mérité par une tante , modèle des femmes pieuses , et qui , donnant tous ses soins à cultiver l'esprit et le cœur de sa nièce , lui parlant plus souvent encore par ses actions que par ses leçons , répara la perte de celle à qui Jeanne-Anne-Marie devoit le jour. La vie entière de l'élève prouva l'excellence de l'éducation qu'elle avoit reçue. Jamais elle n'oublia dans

la suite ni les beaux exemples, ni les sages avis de sa seconde mère; mais d'abord elle profita peu des moyens d'instruction qui lui étoient prodigués, comptant trop sur les ressources d'un esprit naturel et des dispositions rares. On peut avancer qu'elle se forma pour ainsi dire elle-même: peut-être l'auteur de ses jours et la respectable tante mirent-ils de la foiblesse et n'eurent-ils pas le courage de la contraindre. Il est vrai qu'on lui connut bientôt de si aimables et de si pures inclinations, qu'on n'eut besoin que de seconder la nature. « Aussi, disoit-elle dans la suite, j'ai occasionné bien des dépenses inutiles; mais aujourd'hui je ne regrette que celles dont j'avois le mieux profité. » Elle entendoit, par cet aveu, tout ce qui avoit contribué à la former au goût du monde.

Aussitôt qu'elle eut acquis l'usage de la raison, elle donna des marques frappantes de sensibilité: elle la pousoit au point de fondre en larmes lorsqu'on exposoit devant elle l'état d'un indigent, l'histoire en fut-elle fabuleuse, comme le sont tant de récits qu'on fait au premier âge de la vie.

Elle étoit à peine parvenue à sa douzième année, lorsqu'un soir elle rencontra près de sa maison un enfant qui ne savoit où se réfugier, et qui périssait de besoin: quelle rencontre pour un cœur ouvert déjà tout entier

à la charité ! Elle se hâta de concerter avec ses frères et sœurs, rivaux de son penchant chéri, sur les moyens de loger et de nourrir le petit étranger : tout se passa dans le plus grand secret ; il fut couché, sa faim fut apaisée, sans que les chefs même de la famille fussent instruits de l'introduction du jeune hôte. Le même acte se répeta pour d'autres, et chaque fois avec la même discrétion. Cette conduite innocente ayant été enfin découverte, on fit une vive réprimande aux indiscrets hospitaliers ; on leur représenta les suites de cette imprudence, le danger d'exposer à commettre un vol de nuit des êtres inconnus et peut-être méchants : malgré cette sage observation, Jeanne-Anne-Marie se laissoit quelquefois entraîner à procurer un asile et du pain au pauvre abandonné sur la grande route. Dans la suite elle adopta, jusqu'à sa mort, une famille indigente, qu'elle logeoit, et même qu'elle nourrissoit souvent. Un jour qu'accompagnée d'autres enfans, elle prenoit le plaisir de la promenade sous les yeux de sa gouvernante, elle aperçut une jeune fille qui, gardant les troupeaux, n'avoit pas de fichu ; elle retarde sa marche, tire à l'écart la villageoise et lui donne son propre mouchoir. Un autre jour, la pieuse enfant avoit réservé une paire de souliers qu'elle ne portoit plus, pour un petit pauvre ; en les lui

présentant, elle s'aperçut que la première semelle étoit usée; à l'instant elle se déchausse et donne un de ses souliers neufs. Le jeune apôtre de l'humanité parloit sans cesse du plaisir que l'on goûte à donner; aussi alloit-elle jusqu'à se priver du nécessaire, et, depuis son berceau, telle a toujours été sa courageuse habitude. Combien elle s'estimoit heureuse lorsqu'on lui permettoit de préparer la part des pauvres et de la leur porter! elle y mettoit des grâces, faisoit son présent d'une manière attentive et compatissante. Dans la suite, cette jouissance fut encore mieux sentie; elle y joignoit la mortification et l'humilité: dans les repas communs, on lui servoit toujours les meilleurs mets; elle s'en privoit pour les indigens: lorsqu'elle partagea l'autorité avec ses frères et sœurs, et qu'alors elle disposoit d'une chose qui lui appartenloit, elle continua de demander, comme un serviteur feroit à son maître, la permission de porter ce qu'on lui servoit à un malade, ajoutant agréablement qu'elle trouveroit dans le don une grande satisfaction. J'ai parlé de serviteur; eh! avec quels égards, quelle bonté, quelle bienveillance, quel amour, elle traita toujours ceux qui étoient attachés à sa famille! Pour elle, ils étoient des amis malheureux.

Pendant plusieurs années, cette jeune demoiselle distribua son temps entre le soin des

pauvres et les bienséances que la société lui imposoit. A cette époque , elle avoit ses moments pour le plaisir : elle y apportoit aussi des manières séduisantes , beaucoup d'ennouement et des talens rares , s'il faut donner ce titre aux dispositions pour les jeux et pour la danse , une voix juste et harmonieuse, un esprit fin et rempli de sagacité , un air toujours gracieux , la répartie vive , une figure riante et ouverte. Répandant la joie dans toutes les parties où elle étoit recherchée , elle ressentoit une inclination secrète à faire valoir les avantages que la nature lui avoit prodigués ; mais plus elle plaisoit au monde , et plus aussi le monde auroit pu lui plaire , si elle eût eu besoin d'être désenchantée de ses faux plaisirs; bénissons la Providence , qui daigna ménager un événement propre à rompre la chaîne douce et aimable qui la tenoit attachée au char d'un siècle trompeur et dangereux. Un jour qu'elle étoit à un bal de société , la jeune mondaine fut effrayée d'un violent coup de tonnerre ; dans son effroi , elle se prosterne et promet à Dieu de ne jamais danser : ce sacrifice lui coûta beaucoup; mais elle tint sa promesse , et depuis , elle ne se livra jamais à ce plaisir , malgré les sollicitations les plus vives , et les propositions qu'on lui fit de sommes considérables pour les pauvres , si elle consentoit à retourner au bal; mais tout fut inutile , et son

amour pour les malheureux ne put la décider à violer ses résolutions. Entre mille traits qu'on pourroit citer pour prouver son penchant à la bienfaisance , je rapporterai celui-ci : Un ami de la famille lui proposa pour les indigens une somme fort modique , mais à la condition de faire en dehors le tour de la ville vers huit heures du soir, et par une nuit très-obscuré : extrêmement timide , elle balance un moment , puis elle dit : *Pour les pauvres* ; et aussitôt elle part , accompagnée de l'ami qui savoit parfaitement ne lui faire courir aucun risque. Elle fit la route , non sans frayeur , et se consolant en disant ces mots : *Vous me donnerez ce que vous m'avez promis.* Elle entra , pâle et défigurée ; mais sa première parole fut : *Tout pour les pauvres* , elle la prononça avec un épanchement de cœur qui montroit tout l'intérêt qu'elle prenoit à leur soulagement. Le plaisir que l'on goûtoit à voir les élans de sa charité la soumit à mille épreuves , qui ne purent jamais , relativement à sa promesse à Dieu , lui donner l'apparence de consentir à la violer.

Il est vrai que cette jeune demoiselle étoit d'une extrême délicatesse de conscience , et cependant elle ne paroissoit se scandaliser presque jamais. Innocemment habile à excuser les autres , comme à la manière convenable de les réprimander , elle s'insinuoit

dans les esprits et dans les cœurs avec tant de succès, que le plus libertin, loin de s'offenser de ses observations, l'écoutoit avec une satisfaction sensible : ses avis étoient présentés avec trop de finesse et d'affection pour qu'on s'en rebutât. Elle contribua à la conversion de bien des personnes qui auroient résisté à l'onction d'un zélé missionnaire. Souvent elle fut appelée près des mourans pour les aider à sanctifier le terme de leur vie. La nuit comme le jour, jamais elle ne refusoit l'occasion d'édifier et de consoler ainsi : mille fois elle quitta ses repas pour voler au lit de ses frères expirans.

Une vie aussi sainte devoit être réglée sur un plan propre à ménager les heures : celle de son lever étoit toujours la même ; promptement habillée, elle s'appliquoit aussitôt à l'oraison et de là, quelle que fût la rigueur de la saison, bravant les pluies, la neige ou la glace, elle se rendoit à la première messe, passoit à l'église l'espace de deux heures dans un profond recueillement, et approchoit fréquemment des sacremens de pénitence et d'eucharistie : au sortir du saint temple, elle alloit à jeun visiter ses pauvres familles, panser les malades, leur faire de pieuses lectures, balayer leurs tristes réduits, et rendre à tous les offices les plus répugnans à la nature ; elle n'interrompoit ses courses qu'à midi, accordoit tout au plus une demi-

heure à un dîner frugal, et, quelque société qui se trouvât réunie, elle retournoit à l'église, et y passoit une heure, ensuite elle se rendoit auprès de ses meilleurs amis, et jusqu'à six à sept heures s'occupoit à les soigner, à les consoler de leurs infirmités et de leur misère : alors ces fatigues faisoient place à une autre ; elle rassembloit sans distinction tous les enfans, riches ou pauvres, du voisinage, et leur disoit la prière dans son appartement. Elle employoit le temps jusqu'à neuf heures, soit à écrire, à faire des lettres ou des réponses pour obliger des personnes qui ne pouvoient le faire elles-mêmes, soit à dresser des requêtes pour obtenir l'admission d'un malheureux à l'hôpital, soit enfin à pourvoir aux besoins des filles coupables ou exposées, et auxquelles elle vouloit procurer un asile dans un couvent, dit les *Dames du refuge*. Elle ne manquoit pas, dans ce loisir précieux, de marquer sur un registre ce qu'elle avoit reçu, ce qu'elle avoit donné dans la journée ; c'étoit alors aussi qu'en déchirant son linge, elle préparoit des bandes ou de la charpie pour soigner les malades. Quelquefois, lorsque la société s'assembloit dans sa famille, elle acceptoit par complaisance une place à une partie, pour compléter le nombre de joueurs ; mais, dès que l'heure de ses charitables exercices arrivoit, il étoit impossible de

l'arrêter; elle se dégagéoit par des saillies pleines de sel et d'enjouement. Il n'y avoit parmi les conviés personne qui s'offensât de sa brusque mais plaisante retraite, qui l'accusât d'impolitesse; et ceux-là même qui ne l'avoient pas encore vue admiroient l'innocent artifice avec lequel elle ménageoit à la fois et le monde et ses devoirs.

Outre les pauvres répandus dans la ville, *M.^elle Poulain de Corbion* se chargea, avec une intime amie, de soigner les prisonniers, qui étoient toujours réunis en grand nombre. Son ame pure fut dans cette nouvelle mission abreuvée de mille amertumes, par les paroles ou licencieuses ou impies qu'elle y entendoit, et par les grossières injures dont on l'accabloit : sa timidité même ne put être effrayée par les querelles, les juremens, les emportemens des détenus. On ne sauroit imaginer tout ce qu'elle eut à souffrir dans ces réduits de l'infortune et du désespoir. Heureusement sa charité triomphoit de tant de répugnances. Elle visitoit les prisonniers régulièrement trois fois chaque semaine, de neuf heures à midi; faisoit le Catéchisme aux femmes, leur apprenoit leurs prières, s'informoit des besoins de tous, écrivoit sur des tablettes les commissions dont chacun la chargeoit, et qu'elle exécutoit avec la plus grande exactitude. Elle établit pour eux

spécialement une quête qu'elle répétoit tous les mois ; elle se présentoit partout , et partout on lui donnoit.

Il seroit bien difficile d'énumérer au juste la quantité d'argent qui dans le cours d'une année passoit par ses mains , ainsi que la valeur des objets qu'on y déposoit pour le soulagement des pauvres de la prison , de la ville et de l'hôpital. Il n'étoit point de partie de charité dont elle ne fût membre , et toujours elle se montroit la première à entreprendre et à exécuter. Lorsqu'on fit refluer les prisonniers de guerre dans le département des Côtes-du-Nord , elle s'associa des personnes pieuses et zélées , surtout les filles de la Charité , étant intimement liée avec ces respectables vierges : au passage de ces infortunés si nombreux , et dans la saison la plus rude , son excellent cœur fit des prodiges qui jetèrent tout le monde dans l'étonnement. La servante de Jésus-Christ alloit panser les captifs , leur donner du linge , leur porter du charbon , leur faire de la soupe , distribuer des viandes , du pain , de la boisson et du vin aux malades. Tous les secours dont ces malheureux avoient besoin , leur furent ainsi procurés abondamment , et la source où elle puisoit avec tant d'empressement et avec tant de constance est restée pour tous un mystère. En fort peu de temps elle soulagea plus de quatre mille

malheureux étrangers, et ses autres bonnes œuvres ne furent ni interrompues, ni négligées. Quelquefois elle essuya des rebuts de la part des officiers et des soldats de la garde; mais alors même l'aimable enjouement de son caractère, venant à son secours, la faisait réussir dans ses vues bienfaisantes : elle ménageoit si parfaitement le temps, que jamais elle n'omit ni ses exercices ordinaires de piété, ni ses visites habituelles chez les malades.

Outre ses dons continuels à ses chers prisonniers, la guerre opiniâtre et longue autant que désastreuse pour notre patrie et pour l'Europe entière la détermina à pourvoir chaque année la prison de chemises et de vêtemens pour les deux sexes. Elle fournissoit habituellement de l'ouvrage à tous les détenus qui montroient de la bonne volonté : elle conçut aussi l'idée d'une fête annuelle qu'elle fixa dans la semaine qui précédloit le carême. Huit ou quinze jours avant cet innocent festin, elle en faisoit les préparatifs : il n'étoit personne qu'elle ne mit à contribution ; elle intéressoit les plus charitables, en leur proposant de les établir les cuisinières et les servantes de son immense famille adoptive. Parcourant les campagnes à pied avec quelques amies courageuses comme elle, bravant les pluies, la glace, elle rapportoit de pesantes provisions

de ces courses si fatigantes : on étoit dans un si grand étonnement de voir en elle une santé délicate, jointe à un zèle magnanime, que les dons surpassoient quelquefois les demandes. Il est vrai qu'elle rentroit, après ces pénibles excursions, dans un état désolant pour ses parens, et affligeant pour toute ame sensible. Si on plaignoit ses souffrances, elle se hâtoit de répondre de l'air le plus serein et le plus satisfait : « C'est pour les pauvres » ; et ce mot la consoloit de toutes ses peines.

Si les aumônes de cette vierge chrétienne ont droit de surprendre, et par leur prodigieuse multiplicité et par leur constance, elle eut l'art, aussi précieux que peu commun, d'intéresser tous ses concitoyens à sa cause. On peut dire qu'elle avoit acquis, par ses manières, par son ton, par ses paroles, par toute sa conduite, les cœurs des riches comme ceux des indigens, et qu'elle les avoit à sa disposition. Tout le monde partageoit donc ses grandes dépenses et se faisoit fête de seconder ses généreux désirs, parce qu'elle rendoit mille bons offices à chaque condition, ne distinguant point le petit du grand, ni la famille en détresse de la famille aisée, dans son extrême et continuelle obligeance. Il est inouï qu'elle ait refusé à qui que ce soit le service demandé ; à peine ouvroit-on la bouche, qu'elle promettoit, ou la

démarche, ou la médiation que l'on désiroit d'elle, et toujours elle acquittoit religieusement sa parole, quelque difficile qu'en fût l'exécution : elle a pu quelquefois ne pas réussir, mais au moins n'avoit-on aucun reproche à lui faire.

L'humilité est la sauve-garde et l'ornement de la charité. Mademoiselle Poulain de Corbion, jalouse de se rapprocher toujours davantage des pauvres, ces bien-aimés du Très-Haut, vouloit qu'on la désignât par son nom de baptême, elle mit à contribution, chacun selon son rang et sa fortune, ceux qui l'appeloient *Mademoiselle*; on ne se refusoit point à cette sorte d'amende, imposée au profit de l'indigent.

On avoit adopté dans sa paroisse l'usage d'habiller les enfans pauvres avant leur première communion, et elle étoit chargée de pourvoir à cette bonne œuvre. Toujours entourée de malheureux qui se succédoient en grand nombre chez elle, toujours occupée pour eux, ou appelée par eux, elle n'avoit pas un instant de repos, et, quelle que fût son occupation, à la première invitation elle quittoit tout. Prenoit-elle, ce qui étoit bien rare encore, l'innocent plaisir de la promenade avec une amie, toutes les deux la faisoient en récitant leur prière. Partout où la gloire de Dieu et l'avantage du prochain l'appeloient, elle se déroboit aux regards

du monde avec des soins extrêmes, et sa délicatesse sur cet article fut poussée si loin, qu'on ignore un très-grand nombre de ses bonnes œuvres. Néanmoins que de fois elle fut décélée par son incomparable charité ! De tous côtés l'on disoit : C'est la bonne fille qui a encore fait cette œuvre ; c'est un Ange que le Seigneur a envoyé sur la terre pour la consolation des pauvres et l'édification des riches.

Généreuse imitatrice du charitable Tobie, comme le saint homme, elle fut en récompense de ses bonnes œuvres, éprouvée par les croix les plus rudes qui pesèrent sur toute sa famille qu'elle aimoit si tendrement. Mais, ces assauts terribles, surtout pour une ame douce et affectueuse, elle les soutint avec une patience et une résignation héroïques. Les peines intérieures ne lui furent point encore épargnées. Elle eut des momens de tristesse, et ce sentiment prenoit sa source dans ses craintes, dans son amour inquiet envers Dieu, et dans la délicatesse de sa vertu. Cette vertu étoit si pure, si désintéressée, si vraie ! Faisoit-on en sa présence l'éloge de quelques avantages temporels, il lui échappoit de dire : « Oh ! c'est bien peu de chose. » La piété étoit le seul trésor estimable à ses yeux : toutes ses vues se portoient vers le ciel, et ses conversations ne rouloient que sur les moyens d'y atteindre

par l'accomplissement des devoirs ; jamais on ne l'entendit s'applaudir d'une bonne œuvre , ni parler à sa louange ; jamais on ne la vit se prévaloir ou de son esprit ou des agréments naturels dont le Seigneur l'avoit richement pourvue. On ne doit pas oublier qu'elle réunissoit tous les avantages propres à lui concilier l'amour et l'estime d'un monde auquel elle avoit si généreusement renoncé. Depuis long-temps elle s'étoit refusée aux visites de pure cérémonie. Aussitôt qu'on la voyoit paroître quelque part que ce fût : Délions nos bourses , disoit-on aussitôt, voici la mère des indigens ; il manque en- core quelque chose à sa pauvre famille ; nous n'échapperons d'ici qu'aux dépens de notre argent. Il étoit bien rare qu'on la refusât , tant elle étoit pressante dans son aimable onction. Quelquefois cependant elle fut re- butée , parce que l'immensité des besoins de ses meilleurs amis la rendoit nécessairement importune ; mais alors l'amour de l'humilia- tion cédoit en elle à sa profonde sensibilité , et l'apôtre de l'humanité, se voyant repoussé, fendoit en larmes. Qui le croiroit , si les amis de Dieu ne devoient pas être calom- niés pour ressembler en tout à leur divin Maitre ? Mademoiselle Poulain de Corbion sut qu'on l'accusoit d'employer à sa toilette le produit des quêtes qu'elle faisoit pour les malheureux. N'étoit - ce pas un crime de

charger d'un larcin celle qui , pour donner davantage , ne portoit que les vêtemens les plus simples ; qui distribuoit tout ce qu'elle possédoit ; qui souvent se retira à l'écart pour se dépouiller et revêtir les pauvres ; qui vers la fin de sa vie se vit réduite à emprunter le linge de ses sœurs , après avoir sacrifié le sien ; celle dont l'unique jouissance étoit d'assister son semblable ; que l'on trouvoit sans cesse entourée de malheureux qui , se voyant traités comme ses enfans , la bénissoient comme la mère la plus tendre ; celle enfin qui finit sa sainte et charitable carrière dans le plus grand dénuement.

Au nombre de ses épreuves , il faut compter les violences qu'elle se faisoit , afin de contrarier et de dompter le penchant secret qu'elle avoit pour le monde et ses plaisirs. Sa vie fut ainsi une lutte continue avec ses goûts , sa vivacité , l'indignation naturelle qu'elle étoit prête à sentir ; mais qu'elle repoussoit avec force contre plusieurs personnes qui abusоient de sa bonne foi , malgré tous les soins qu'elle avoit pris pour les connoître , et qui , par leur inconduite et leur ingratitudo , lui attiroient mille reproches de la part de quelques-uns de ceux dont elle sollicitoit les secours ; mais elle triomphoit de toutes les contradictions et de tous les obstacles.

Quelle calamité pour les nombreux infor-

tunés qui couvroient notre globe , quand un ami de l'humanité souffrante vient à périr ! On pourroit dire de Mademoiselle Poulain de Corbion ce qu'on a dit avec tant de justice de saint Vincent de Paule , qu'il n'auroit jamais dû mourir ; mais le Ciel veut récompenser ses Elus. La mère adoptive de tant de malheureux s'étoit épuisée à leur service ; elle demandoit et elle obtint de son divin Maitre de terminer sa vie par une maladie de langueur qui lui donneroit le temps de se mieux disposer à sa dernière heure. Elle souffrit pendant plusieurs mois sans se plaindre , et continua avec la même ardeur ses exercices ordinaires. Cependant , le dépérissement de ses forces étoit sensible , ses parens et ses amis la pressoient de prendre du repos. Son cœur et sa piété n'y consentirent jamais ; enfin , forcé de s'aliter , elle persévéra jusqu'à l'instant où la force du mal l'abattit entièrement. Ses méditations et ses autres exercices de piété furent aussi fréquens qu'ils l'avoient été dans sa santé. Des amies dignes d'elle , et d'ailleurs désolées de l'idée de la perdre , assiégeoient son appartement : toujours aimable , enjouée , caressante , elle souhaitoit de ne pas prolonger des entretiens qui interrompoient ses ferventes prières ; elle feignoit de s'assoupir ; afin de rester seule. Elle ne trouvoit point de distraction plus douce que celle d'envoyer

une aumône à quelque infortuné. Presque mourante , elle se ressouvint qu'on alloit juger un prisonnier , elle lui fit porter du pain et du vin au tribunal, et recommanda qu'on répétât la même offrande , si , comme elle le prévoyoit , il étoit condamné au poteau et à la flétrissure. Qu'on la plaignît ou qu'on voulût lui procurer une position plus commode : « Laissez tomber le corps, disoit-elle, pourvu que l'ame se soutienne. » Tantôt elle demandoit quel temps s'étoit écoulé depuis qu'elle avoit reçu les Sacremens , tantôt si elle ne s'étoit point impatientée dans ses souffrances , tantôt encore si par quelque autre faute elle n'avoit point perdu la grâce. Souvent le guide éclairé de cette ame si pure et si belle se voyoit obligé de la rappeler à la confiance , tant elle étoit humble et crainitive. « Hélas ! disoit-elle , c'est bien parce qu'on ne me connoit pas qu'on a l'imprudence de m'appeler une Sainte ; sous ce malheureux prétexte on m'oubliera peut-être pendant des siècles dans les flammes du purgatoire , si encore j'ai le bonheur de n'être plus sévèrement punie. » Elle reçut plusieurs fois les secours de l'Eglise avec les plus vifs sentimens de piété ; tous les témoins furent profondément édifiés de la manière dont elle se disposa à sa dernière heure ; elle régla tout , jusqu'à ses funérailles. Mais qui ne tremblera pas ici sur le compte

personnel qu'il doit rendre au jour des révélations éternelles, lorsque la vertueuse servante du Seigneur ne cesse point d'être poursuivie par la frayeur des jugemens de Dieu ? Elle les redoutoit plus que n'auroit fait le plus insigne pécheur. La nuit qui précédâ sa mort fut comme une dernière torche du feu qui purifie les ames vertueuses, toujourssi chères à l'Epoux céleste; qui n'est alors un Epoux sévère que pour devenir à jamais Rémunérateur magnifique des triomphes de ses Elus : elle passa cette nuit dans des terreurs qu'on ne sauroit exprimer. Dans le cours du matin 15 novembre 1812, elle perdit connoissance, et vers deux heures de l'après-midi elle s'endormit dans le sein du Seigneur.

Six mois avant cette perte, tout St.-Brieuc avoit pleuré un grand homme de Dieu, un pasteur selon son cœur, un ecclésiastique consommé en science et en vertu. M. *Courcoux*, ancien principal du collège, curé de la cathédrale, et vicaire général du diocèse. Sa mort avoit jeté la ville dans le deuil et la consternation. La fin de mademoiselle Poulain de Corbion mit le comble aux regrets, et fit une nouvelle plaie qui saignoit et devoit saigner long-temps. Le plus bel éloge que l'on put faire de l'un et de l'autre, et qui leur fut unanimement décerné, c'est que le vide qu'ils laissoient tous les deux ne seroit rempli de long-temps, et peut-être ne le seroit jamais.

MARIE-ANNE FITCH,

Angloise, protestante convertie à la Foi catholique, et décédée l'an de Jésus-Christ 1815, âgée de vingt-six ans.

LE 26 septembre 1789, Mademoiselle Marie-Anne Fitch naquit à Londres, de parents protestans recommandables par leurs vertus morales, et fut baptisée à l'église de leur communion, sur la paroisse de St.-Jacques. Sa mère voyageant lorsqu'elle étoit enceinte de sa fille, fut au moment de se voir renversée de sa voiture ; dans ce danger, monsieur Fitch adressa ses vœux au Tout-Puissant, promettant que, s'il lui accordoit un fils, il le consacreroit à son service, en le faisant éléver pour devenir ministre de son culte. Peu de temps après, son épouse donna le jour à Marie-Anne ; elle l'élève sous ses yeux, parce que Dieu ne lui ayant accordé que cette enfant, elle n'eut pas le courage de la placer dans une maison d'éducation.

Le père jouissant alors d'une fortune considérable, ne négligea rien pour son instruction et lui procura les meilleurs maîtres

en tous genres. Elle parut, dès ses premières années, douée des qualités les plus aimables : n'ayant d'autre société que celle de ses parens, elle les aimoit avec une sorte de passion. Elle montra de bonne heure un esprit vif et pénétrant, une grande facilité pour ses études, une mémoire excellente, un caractère porté naturellement à la plus tendre piété. Elle étoit âgée de neuf ans et demi, lorsqu'une dame française placée près d'elle pour former son esprit et son cœur par les leçons de la morale, trouva dans son élève ces heureuses dispositions : douce, modeste, soumise et respectueuse aux auteurs de ses jours : dès son berceau Marie-Anne avoit été l'objet d'une vigilance extrême; celle qui lui donna la vie ne la quittoit pas d'un moment, et ne vouloit pas même que les domestiques l'habillassent, dans la crainte qu'ils ne lui prodiguassent ou des caresses excessives, ou de ces louanges flatteuses si propres à nuire au premier âge. Née un peu indolente, d'un abord froid et même indifférent, elle eût sans doute une sorte de hauteur empreinte sur sa physionomie ; mais comme elle se montrroit sensible, que d'ailleurs elle aimoit Dieu sincèrement, sa pieuse institutrice réussit aisément à la corriger de ces légers défauts ; elle fut même assez heureuse pour gagner sa confiance, parvint bientôt à s'en faire écouter

avec tant de plaisir ; que l'aimable enfant tiroit toujours une morale de chacune des conversations qu'elle avoit eues avec sa bonne maîtresse. Nous ne saurions mieux faire connoître la petite Marie-Anne , que par ces aveux, ces réflexions naïves qui lui échappoient et déceloient si bien les sentimens doux et honnêtes qui l'animoient.

— Déjà rapprochant sa conduite de celle de Notre-Seigneur , elle se trouvoit méchante. Nous nous ferons un devoir de citer ses propres paroles : « Ah ! disoit-elle , mais avec une raison bien au-dessus de ses années , si nous ne comptions pas sur la bonté de Dieu , que deviendrions-nous , ayant si peu de ressemblance avec notre modèle ? » La respectable étrangère n'ayant pas la liberté de l'entretenir de matières religieuses , et se bornant à lui parler des vertus , ne lui présentoit jamais le mérite et les avantages de l'humilité , que Marie-Anne ne pleurât d'être , à son avis , si orgueilleuse. « Si j'étois humble , ajoutoit-elle , j'aurois plus d'attentions pour mes bons parens , surtout je me conduirois mieux avec ma tante qui me témoigne une si grande tendresse. » Il est vrai que sa nièce manquoit d'égards pour elle en choses peu graves ; mais quand elle étoit coupable , elle supplioit qu'on lui aidât à réparer sa faute. « Je ne sais , disoit-elle alors avec un dépit innocent , je ne sais que faire le mal ,

pas même le réparer. » Et c'étoit avec empressement qu'elle recueilloit aussitôt les moyens propres à se corriger. Persuadée que nous ne sommes sur la terre que pour y opérer notre salut, lorsqu'elle rencontrroit des pauvres ou des manouvriers travaillant à des ouvrages pénibles, elle disoit à son institrice : « Ah ! ma bonne amie, que ces gens-là ont du mérite dans leur état, et qu'ils auront une belle couronne ! car ils souffrent bien des choses pour Dieu : n'est-ce pas qu'ils ne sont occupés que de leur salut, et qu'ils n'ont pas d'autres idées ? » En ses promenades, tout dans la vue de la campagne rappeloit le Seigneur à sa jeune ame ; son bonheur étoit de parler du divin Maître, et d'exprimer son admiration pour sa bonté ; « mais écoutez donc, disoit-elle, du ton le plus aimable, écoutez les oiseaux qui chantent ; voyez comme ces pauvres petites créatures obéissent ; et moi je suis si indocile, que je ne remplis pas mes devoirs comme eux. » Se montrant extrêmement sensible à la misère des indigens, dès que sa bourse contenoit quelques pièces de monnoie, elle leur achetoit du thé, du sucre, du tabac. Elle avoit obtenu de sa mère la permission de conserver le beurre de son déjeuner, et de prendre son thé sans sucre, afin de procurer ces objets à une indigente octogénaire : elle disoit avec l'accent de la plus douce sen-

sibilité : « Quel bonheur pour moi de me priver de ces bagatelles , puisque mon léger sacrifice procure à cette femme deux bons repas ! Maman lui donnant son dîner , je veux contribuer avec elle à nourrir les membres de Jésus-Christ. Ma bonne amie , ajoutoit-elle à la dame placée près d'elle , avec une naïveté pleine de charmes , je vous assure que je n'ai jamais trouvé un si bon goût au pain sec. » Déjà le jeune apôtre de l'humanité souffrante mettoit tant de candeur et de manières ingénieuses et caressantes à plaider la cause des malheureux , qu'autour de sa personne se répandoit le désir de les assister comme elle.

Cette ame si pure sembloit ne respirer que pour Dieu : son désir de le voir et de le posséder étoit inexprimable. A la vue d'une inhumation , elle envoioit le bonheur du mort. « Ah ! que je voudrois , disoit-elle , être dans ce cercueil ! celui dont le corps y repose s'en-vole au ciel. » Croyant , d'après sa religion , qu'en quittant cette vie mortelle , où cependant il nous reste tant à réparer , tant à épurer à la fin de nos jours , on ne les termiue que pour se rendre à l'instant dans le paradis. L'amour qu'elle ressentoit pour le divin auteur de son être étoit déjà si vif , que , vivant à l'époque désastreuse où le sol françois étoit baigné du sang de ses victimes , elle désiroit d'aller comme elles au supplice de la guillotine. En écoutant le récit de

leurs derniers momens : « Mais qu'ils sont heureux, disoit-elle, ils sont près de leur Père céleste, et leurs maux sont finis. »

Un jour elle demandoit à sa mère si elle aimoit la sainte Vierge (nos frères séparés ont le malheur de ne considérer que comme une sainte femme la tendre et toute-puissante Mère des hommes) (1); cette Dame lui répondit qu'elle étoit bien respectable : « Pour moi, reprit l'enfant ingénue, et d'un ton plein de grâces, je la prie et je l'aime, parce que je crois qu'on peut tout obtenir d'elle; son fils ne sauroit rien refuser à ses prières: moi je vous aime de tout mon cœur, maman, et si quelqu'un m'avoit offensée, je ne pourrois le punir si vous me demandiez sa grâce. Dieu est bien meilleur envers sa mère que je ne le suis pour vous; ainsi laissez-moi avoir une petite image de la sainte Vierge. » Elle lui fut accordée et placée par elle avec honneur dans sa chambre. Tous les jours Marie-Anne prioit avec ferveur au pied de cette image.

Elle remercioit le Seigneur de lui avoir donné un ange gardien. Glorieuse de l'avantage de demeurer sous sa protection, elle disoit avec un sourire d'enjouement à

(1) Il est si doux de nommer Marie une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex* !

sa maîtresse : « Il vaut mieux que toutes les institutrices , car il est près de moi jour et nuit. » Elle lui parloit comme à son meilleur ami , et lui confioit ses petites peines en le suppliant de ne pas l'abandonner. Sa mère , fort attachée à des erreurs qu'elle avoit reçues avec le lait de la première enfance , ne s'en montrroit pas moins fidèle aux premiers principes de la vie morale et religieuse. Elle voulut que sa fille mit un ordre parfait entre les différentes occupations du jour ; elle le commençoit par une prière faite avec attention dans l'esprit , et avec onction dans le cœur ; elle se livroit ensuite , non par goût , mais par obéissance , à des jeux d'exercice qui lui étoient commandés : la foiblesse de sa constitution lui rendoit ces amusemens pénibles. Les vœux de sa famille étoient qu'elle apprit parfaitement la langue de son pays , la géographie , la musique et l'histoire. Avec peu d'inclination pour ces sortes d'études , elle en montrroit beaucoup pour la lecture , l'écriture et le dessin ; mais elle ne négligeoit aucune des branches de son éducation : obligée de consacrer deux heures tous les jours au forté-piano : « Il faut , disoit - elle avec courage , que j'aime la musique : car il y en aura dans le ciel ; ainsi , comme Dieu daigne m'entendre , je dois faire de bonne musique ; de plus , mon bon Ange est à mes

côtés , il compte toutes les minutes de mon temps , et m'empêche d'écouter les insinuations du démon . » Afin de s'animer à ses études , elle cherchoit en tout ce qu'elle faisoit un motif religieux. On lui dit que son talent pourroit la rendre utile à de jeunes Françaises émigrées , et cet espoir la décidant à une application continue , elle acquit une grande force dans la musique , et l'enseigna à de jeunes demoiselles que l'infortune de leur famille auroit empêchées de la cultiver. En se livrant à la géographie , Marie-Anne disoit avec une innocente gaieté . « Il n'est pas si difficile d'apprendre le chemin du royaume du ciel ; il ne faut qu'être bonne , et aimer Dieu pour le trouver : ah ! que j'aurai de joie , quand je verrai notre bon Maître ! » La délicatesse de sa constitution contrarioit son goût naturel pour le dessin. Lorsqu'elle avoit la permission de peindre , elle embellissoit et couronoit de fleurs des sentences qu'elle adressoit aux plus jeunes enfans pour les encourager à la vertu ; toutes étoient tirées de la sainte Ecriture ; elle se plaisoit à peindre des croix et disoit : « Au moins cette figure rappellera-t-elle aux petits enfans que Notre-Seigneur est mort pour eux . » Elle s'appliqua beaucoup à l'étude de la langue françoise et la parloit très-correc-temen t. En étudiant la mythologie , l'édi- fiante élève étoit toujours surprise qu'il eût

existé des peuples assez insensés pour abandonner ou méconnoître le culte du vrai Dieu, et lui substituer dans leurs sacriléges hommages toutes les fausses divinités du paganisme. « Hélas ! ajoutoit-elle en soupirant , combien y en a-t-il qui ne le connoissent point encore ! combien qui le servent si mal ! Je voudrois être homme pour aller chez les idolâtres leur raconter tout ce que notre Sauveur a souffert pour eux.

De ses lectures anglaises et françaises elle tiroit toujours une morale fort juste : il n'étoit pas jusqu'au conte , jusqu'à la fable la plus courte , qui ne fût pour elle une occasion de se rappeler à un principe ou à un acte de vertu. Elle retenoit beaucoup de choses des instructions publiques qu'elle recevoit dans sa communion ; mais souvent il lui échappoit de dire à des Français , alors exilés sur le sol hospitalier de la Grande-Bretagne : « J'aimerois mieux la morale de vos bons prêtres , la nôtre n'est pas bien sévère. » On lui avoit parlé de l'usage salutaire de la méditation ; elle en voulut apprendre la méthode , et puis elle écrivoit toutes celles qu'elle avoit faites. Des catholiques très-instruits étoient étonnés de la manière lumineuse et pleine d'onction avec laquelle elles étoient rédigées. Marie-Anne montrroit de son côté de la surprise , mais qui avoit pour objet les difficultés qu'on se fait de ce saint

exercice. » Il est étonnant, disoit-elle, que nous trouvions tant de peine à méditer sur nos affaires spirituelles, car nous méditons chaque jour sur les temporelles, et cet assujettissement ne nous paroît pas si difficile : ah ! que nous sommes donc lâches sur notre salut ! » Elle avoit reçu peu de leçons de danse, et disoit que pour aller au ciel, cette science futile n'étoit pas nécessaire. Sa bonne mère, (chose étrange et bien propre à couvrir de confusion tant de catholiques infidèles à la sévère et sainte morale de la seule épouse de Jésus - Christ ic i- bas), sa bonne mère l'avoit prémunie de bonne heure contre les frivoles et dangereux plaisirs : condamnant les bals et la comédie, cette dame ajoutoit que dans ces sociétés folâtres on ne puisoit que des goûts dangereux, qu'elle vouloit que sa fille conservât son innocence. Extrêmement vigilante sur le choix du très - petit nombre d'amies qu'elle lui permettoit, elle observoit que les jeunes personnes n'ont le plus souvent entre elles que des entretiens puériles, et souvent même nuisibles, soit au développement de l'esprit, soit à la culture du cœur.

Tout étoit prématuré dans les goûts, dans les affections, dans les intentions droites et pures de cette jeune Anglaise, à peine alors parvenue à l'âge de dix ans. Elle mettoit peu d'importance à se former un maintien

agréable; on lui représentoit que cette négligence donnoit moins de lustre à la vertu; qu'une femme avoit un moyen sûr d'inspirer des égards et du respect aux hommes, en leur montrant constamment une tenue noble et modeste: l'avis ne fut pas perdu; Marie-Anne depuis, et sans nulle prétention, prêta beaucoup de grâce à sa piété. Dans le cours de sa dixième année, elle dit un jour à son père qu'elle avoit une antipathie contre Henri VIII, parce qu'il n'aimoit pas les crucifix. Choqué de cette déclaration, Monsieur Fitch, quoique rempli d'amour pour sa fille, lui dit d'un ton sévère: — Vous êtes donc *papiste* (nom bizarre sous lequel on accoutume dès leur jeunesse nos frères séparés à désigner par mépris les catholiques) ? Seroit-ce quelque Français ou votre institutrice qui vous auroit inculqué ces sentimens? — Mademoiselle Fitch répondit que non, et ajouta avec toute la candeur de son âge. — « Ecoutez, papa; je m'ennuyois beaucoup hier, pendant votre absence; maman n'étoit pas bien, et je me disois. Si mon bon père étoit ici, je m'amuserois.... En levant les yeux et marchant dans la salle, j'aperçus votre portrait, je le pris, le plaçai sur mon cœur et l'embrassai en pensant avec reconnaissance à toute la fatigue que vous preniez pour me donner une existence heureuse. Il me vint tout-
—
—

à-coup dans la pensée que telles étoient sûrement les idées des catholiques, quand ils embrassent avec amour le Crucifix ; qu'il étoit sûr que ce n'étoit ni la peinture, ni la dorure qu'ils baisoient, mais le portrait de Notre-Seigneur, parce qu'il leur rappeloit tout ce que Jésus-Christ avoit souffert pour eux. Mon cher papa, ajouta-t-elle, Dieu est mort pour les protestans comme pour les catholiques, je veux aussi avoir un crucifix. » — Le père ne répondit pas un mot au raisonnement; mais sa Marie-Anne qui savoit si bien trouver le chemin de son cœur, obtint la permission de recevoir une résurrection de Notre-Seigneur, et que Monsieur Fitch fit encadrer très-richement.

À la même époque de sa vie, c'est-à-dire à dix ans et demi, secrètement jalouse d'embrasser la religion catholique, elle mit par écrit, et confia à une personne respectable, les résolutions suivantes, et que nous mettons ici fidèlement telles qu'elle les a conçues et exprimées.

Résolutions que j'ai faites à l'âge de dix ans et demi, et que je désire observer à l'avenir, avec la grâce de Dieu; mais ne pouvant les suivre actuellement selon mon goût, n'étant pas catholique, je me borne à ambitionner le bén-

heur de l'être, et à dire ce que je voudrois faire chaque jour de ma vie.

« 1.º A mon réveil, ma première pensée, ma première parole, et ma première action seront offertes au Dieu bensaisant qui m'a créée. Ma première pensée sera pour le remercier de m'avoir préservée, pendant la nuit, d'accidens, et surtout d'en avoir garanti mon ame. Ma première action sera de faire le signe de la Croix, pour bannir le démon, pour dissiper les tentations et attirer les grâces de Dieu sur moi. Ma première parole sera pour prononcer cette prière :

O mon Dieu ! que je suis heureuse que vous m'ayez conservé jusqu'à ce moment ? Puissé-je employer tous les instans du jour à votre gloire et à mon salut !

« 2.º En m'habillant, je prierai mon Sauveur de me revêtir de la robe de l'innocence et de la vertu.

« 3.º En me lavant les mains, je prierai Dieu de laver mon ame, et d'effacer toutes les taches qui l'auroient défigurée par le péché ; j'irai à l'Eglise, y resterai pendant une heure, y entendrai la messe, et ferai un quart-d'heure de méditation ; je retournerai près de mes parens, je m'efforcerai de leur montrer, par ma conduite, la tendresse que j'ai pour eux, et de leur faire voir que l'on peut être une fille tendre et docile dans la

religion catholique aussi bien que dans la protestante.

« Je m'appliquerai à toutes les sciences que mes bons parens désirent que j'apprenne, et que je tâcherai de rapporter à Dieu ; à l'heure des repas, je penserai à ceux que Notre-Seigneur fit avec ses apôtres ; je mortifierai mes goûts dans les choses qui me seront présentées.

« J'irai à cinq heures à l'Eglise, où je ferai un quart-d'heure de méditation, j'assisterai à l'office, et, autant qu'il me sera possible, à la bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

« Après avoir appris toutes mes leçons, je m'amuserai de bien bon cœur, sans jamais offenser Dieu ; dans mes jeux, je songerai souvent à lui, pour ne pas commettre de péché.

« Avant de me coucher, au pied de mon crucifix, je dirai mes prières, examinerai ma conscience, considérerai en quoi je suis coupable, en demanderai pardon au Seigneur, et formerai des résolutions pour le jour suivant.

« J'invoquerai ma bonne Mère, me placerai sous sa protection, et songerai qu'elle est ma patronne, ayant le bonheur de porter son nom. Je n'oublierai pas mon bon Ange : il est si bienfaisant pour moi ? je le prierai de rester avec sa petite fille, et promettrai de lui obéir en tout ce qu'il me conseillera.

« En me déshabillant, je songerai à la mort, et je penserai qu'un jour il me faudra quitter toutes les vanités du monde.

« Lorsque je serai couchée, je me rappellerai mon bon Sauveur, je lui répéterai souvent que je l'aime de tout mon cœur, et que je voudrois mourir pour lui prouver mon amour, et je m'endormirai dans cette pensée.

« Je porterai toujours la croix de Jésus-Christ sur moi, y trouvant un bonheur inexprimable; je chercherai partout des figures de croix ou de cœurs, aimant à voir des choses qui me rappellent l'amour que notre divin Maître a eu pour nous: enfin tout ce qui me donnera l'idée de Dieu, sera pour moi l'occasion d'un grand bonheur.

« J'irai tous les huit jours à confesse, et j'espère que mon directeur me donnera l'absolution, désirant de communier souvent pour posséder Dieu dans mon cœur; j'obéirai dans tout à son représentant, et je ferai tout mes efforts pour être bonne, afin de communier bien souvent, bien souvent. Ah ! mon Dieu, faites-moi donc goûter bientôt ces délices ! ayez pitié de moi. »

Chaque jour cette aimable enfant sembloit croître en grâces et en mérites. Séparée pendant deux jours de son institutrice, elle lui dit en la revoyant : Ah ! ma bonne amie, j'ai trouvé dans la maison quelque chose qui doit vous rendre heureuse : levez les yeux

sur toutes les portes en Angleterre, il y a des formes de croix; lorsque vous les verrez, cette vue vous donnera plus de courage à supporter vos peines. « Tout ce qu'elle rencontroit contribuoit à la rappeler au Seigneur, et il lui échappoit de dire avec l'accent d'une sensibilité céleste : — « Ah ! que je voudrois que Dieu m'embrasât de son amour, et qu'il me plaçât dans son divin cœur ! C'est-là qu'on est heureux ! » Elle supplia sa mère de lui laisser porter une croix, et cette respectable femme, quoique ses yeux ne fussent point encore ouverts à la vérité, lui répondit que lorsque l'on porte des croix, il faut que l'on suive une vie crucifiée, que l'on renonce à ses passions et à son humeur. Marie-Anne, promettant de tout faire pour se corriger, obtint ce qu'elle demandoit avec tant d'instances, fit elle-même une petite croix, et la renferma dans son corset, pour que son père ne l'aperçût pas. Elle la porta pendant deux mois; mais ayant eu un léger accès d'humeur, elle reçut ordre de se séparer de ce qu'elle nommoit son petit trésor, ce qui lui fit verser bien des larmes: elle disoit avec tant de franchise, qu'elle méritoit cette privation, qu'elle étoit si orgueilleuse, elle ajouta : — « J'espère que si je deviens bonne pendant quelque temps, on me rendra mon trésor. » Marie-Anne un mois après, fit une belle action, recouvra ce qu'on

lui avoit enlevé, mais ne le perdit plus. Elle avoit une amie (alors elle n'étoit encore qu'en sa dixième année) dont le nom de baptême commençoit par un *J*, et celui de famille par un *C*. Elle lui dit : « Mais que vous êtes heureuse, quels beaux noms vous avez ! je donnerois toute ma fortune pour les porter. » — Qu'y trouvez-vous donc de si beau, répondit l'autre ? — « Je sais bien, reprit elle ; oui, je sais combien ils vous sont précieux. J'ai deviné votre secret. Vous avez l'abréviation des noms de Jésus-Christ dans les lettres initiales de vos noms. Le mien n'est pas si beau que le vôtre, cependant je porte celui de la bonne Vierge, et, quoique protestante, j'espère qu'elle me regarde comme sa petite fille, car j'ai le cœur catholique. »

Elle avoit entendu une dame se plaindre de n'avoir pas été à la cour, parce que son mari avoit refusé de pourvoir aux frais de sa toilette. — « Ah ! je suis plus heureuse qu'elle, dit-elle à cette occasion, car je suis une princesse, et j'ai pour père le Roi du Ciel ; je lui parle aussi souvent que je le veux ; il n'exige ni naissance, ni toilette ; qu'on parle bien ou mal sa langue, cela est égal. De plus il me conserve une place en son royaume ; je suis donc bien loin de souhaiter d'aller à la cour d'Angleterre. » Quelquefois on lui faisoit des reproches sur l'indifférence qu'elle montrroit à la lecture et au récit des fables

sentimentales ; on lui disoit en riant qu'elle avoit le cœur dur. « Comment voulez-vous , répondoit-elle , que je pleure ? ce ne sont que des fictions. » Un jour , pendant la semaine sainte , sa mère ne pouvant la conduire au temple , chargea son institutrice de lui lire la passion dans un des livres formulaires de la communion romaine. Je n'étois pas , nous a raconté cette dame , parvenue au couronnement d'épines , que Marie-Anne étoit baignée de larmes et que les sanglots l'étouffoient. « Quoi , mon amie , me dit-elle , vous ne pleurez pas , vous qui êtes si sensible en lisant des histoires touchantes ! Mais songez que c'est pour nous que Dieu a souffert tous ces maux ? Quel cœur , sans être percé de douleur , peut en soutenir les détails ? Vous m'étonnez , surtout étant catholique. » La Dame nous ajouta : Je fus obligée de terminer là cette lecture , ne sachant pas jusqu'à quel point mon élève pousseroit son inexprimable attendrissement.

Dans ces temps si désolans pour la France , l'émigration et la déportation d'une multitude de victimes en offroient un grand nombres à Londres et sur toute l'étendue de l'empire britannique. Un jour qu'elle passoit près d'un ecclésiastique français très-pauvrement vêtu , Marie-Anne dit à son institutrice : « Que nous sommes méchans et injustes ! nous jugeons ces bons prêtres par leur

extérieur ; nous ne pensons pas qu'ils sont pauvres pour une bien belle cause. Ils n'ont pas l'habitude de se préparer eux-mêmes leur frugal repas, et on les trouve d'une saleté repoussante. Eh bien ! moi je me mettrois à genoux devant eux, en pensant qu'ils ont reçu Dieu dans leurs cœurs, à la sainte Messe. Ah ! que je serois heureuse de pouvoir faire pour eux quelque chose ! » Elle parloit encore, qu'elle aperçut un vieux prêtre portant des légumes dans un pannier. Un de ces légumes tomba dans la boue, et la pieuse enfant courut le recueillir et le remettre à l'homme de Dieu, qui lui fit de grands remercimens. « Ah ! Monsieur, lui répondit-elle, que je suis contente ! c'est le bonheur que j'ai rencontré ! » Elle étoit ravie d'avoir servi en quelque chose un ministre du Seigneur. Une autre fois elle reçut des confitures et demanda a sa mère la permission de les porter chez un vieillard qui, banni, comme ministre sacré, du territoire français, bénissoit, ainsi que mille autres, le Dieu bon qui donnoit pour nous un si grand intérêt à de nobles étrangers. L'infirme remercia la jeune Anglaise, et lui dit qu'il prieroit Dieu pour elle. Marie-Anne étoit accompagnée cette fois de son institutrice. « Ah ! quel marché précieux je viens de faire, lui disoit-elle en s'en retournant ! il m'obtiendra des grâces spirituelles pour le léger adoucissement

corporel que je lui ai procuré ; mais s'il pouvoit me faire devenir catholique , combien je serois heureuse ? car je crois qu'on a l'ame en paix lorsqu'on a été à confesse. N'est-ce pas, ma bonne amie ? Je ne sais pas pourquoi je ne le deviendrois pas ; le père de maman l'étoit. Vous voyez que j'ai eu un parent catholique, j'aimerois beaucoup mieux que toute ma famille le fût. Je connois peu votre religion , mais je crois que c'est la seule bonne. Savez-vous , disoit-elle encore aux amis de sa famille , qui , ayant le bonheur d'être catholiques , n'avoient pas la liberté d'instruire la jeune Fitch de leur principes religieux , et ainsi de la détromper par rapport aux pratiques superstitieuses que nos frères séparés nous imputent avec si peu de justice , savez-vous ce que je compte faire pour devenir catholique ? Quand je suis malade, mon bon père est tout occupé de savoir ce qui peut me faire plaisir ; alors je lui dirai : papa, je veux être catholique ; il sera bien trompé. Comme il m'aime beaucoup , il n'osera pas me refuser de peur de me faire mourir. » Elle n'eut pas de maladie assez grave , pour user de ce moyen , ce qui lui causoit une peine extrême , croyant avoir perdu l'occasion de voir ses vœux couronnés. Elle se consola dans la pensée que Dieu étoit tout-puissant et qu'il ne l'abandonneroit jamais. Cette assu-

rance relevoit son courage, elle prioit avec plus de ferveur. Pour charmer sa peine et hâter, au moins dans son cœur, le succès de son entreprise, elle disoit à une de ses meilleures amies : « Cette chambre de la maison formera la chapelle, distribuons-en les parties d'une manière convenable : là se placera le crucifix ; ici s'elevera l'autel pour la célébration de la sainte Messe. » Elle ne parla plus sur ce sujet : et cinq ans après, ses parents qui n'avoient pas eu la plus légère connoissance de sa conversation, placèrent l'oratoire dans l'endroit qu'elle avoit désigné, et disposèrent tout précisément comme elle l'avoit prédit autrefois.

Marie-Anne étoit habituellement souffrante, et demandoit aux personnes catholiques qui fréquentoient la maison, qu'on lui parlât de Dieu, qu'on lui retracât ses bontés infinies. Une d'entre elles surtout cédoit à son empressement : mais à peine avoit-elle dit quelques mots, que la figure de la petite malade s'animoit, la fièvre coloroit son visage ; on voulloit alors la distraire innocemment, et s'apercevant de l'artifice : « Non, non, disoit-elle ; ah ! je vous prie, continuez, je ne puis vous rendre le bonheur que je goûte en vous écoutant ; je sens dans mon cœur quelque chose qui me brûle. » La mère, ignorant la cause du mal-aise et de l'état languissant d'une fille si tendrement chérie, lui faisoit

essayer mille remèdes , et plusieurs très-douloureux ; mais l'enfant de la croix s'en réjouissoit , et se trouvoit heureuse d'endurer ces souffrances. « Ce n'est rien , disoit-elle , si nous pensons à la passion. » Et elle ne craignoit rien autant que de diminuer ses douleurs. Un jour , nous raconte une Dame catholique , Marie-Anne me pria de lui dire laquelle de sa mère ou de moi recevroit réellement le Seigneur , étant sûre , disoit-elle , que l'une des deux étoit dans l'erreur , puisque nous n'avions pas la même croyance , que je disois moi : Dieu est réellement dans la sainte Hostie , tandis que sa mère soutenoit qu'il ne s'y trouvoit qu'en figure. Vous êtes trop jeune , lui dis-je , pour que je réponde à cette question; adressez-vous à Dieu , pour connoître la vérité ; il instruit mieux que les hommes. Depuis , Marie-Anne récita tous les jours cette courte prière : « O mon Dieu ! faites-moi la grâce de connoître la vérité , et donnez-moi le courage de la suivre. » Cependant elle se trouvoit malheureuse hors de la communion romaine , et rappeloit souvent à la sainte Vierge qu'elle étoit sa fille , et se nommoit Marie , pour l'intéresser plus vivement à son sort. Madame Fitch étoit jalouse de connoître les cérémonies que l'on observe dans le culte extérieur de l'Eglise catholique ; elle aimoit sur ce point à questionner les Dames Françaises dans la société

desquelles elle avoit occasion de se trouver. L'une d'entre elles, à qui madame Fitch s'adressoit plus volontiers, témoigna toute sa répugnance à disserter avec elle sur de pareilles matières. Ce que vous désirez, lui disoit-elle, exigeroit beaucoup d'instructions ; ma foi est celle du charbonnier, je n'entends rien à la controverse : en vous parlant de nos cérémonies, je crains d'altérer la beauté, je crains de nuire à la dignité de ma religion. L'autre la rassura, et se montrait, dans ces sortes de conversations, pleine, il est vraie, de curiosité, mais tout à la fois d'égards et de politesse. Ces fréquens entretiens furent de la plus grande utilité pour Marie-Anne. Brûlant du désir de s'instruire, elle ne perdoit pas un mot des réponses que l'on faisoit à sa mère ; la croyant toute occupée de ses jeux, elle retenoit fidèlement dans sa mémoire et confioit secrètement au papier les éclaircissemens et notions qu'on avoit donnés à l'auteur de ses jours : ce fut par ce moyen qu'à l'âge de douze ans elle possédoit un recueil de salutaires instructions dont l'ensemble annonçoit un esprit fort au-dessus de son âge. Elle avoit entendu dire que les catholiques, considérant comme un jour de fête celui de leur Baptême, approchoient des Sacremens le jour de l'anniversaire de leur naissance, elle dit à son institutrice : « C'est aujourd'hui l'anniversaire

de votre naissance , vous avez été sûrement à confesse. » L'autre observant le silence , son élève la supplia de lui donner une réponse , et en obtint une affirmative. « Mais , ajouta-t-elle , avez-vous reçu l'absolution ? » La Dame tout en lui reprochant sa curiosité , satisfit encore à ses instances. Alors la jeune questionneuse reprit : « Ma bonne amie , je n'ai plus qu'une seule chose à vous demander ; je vous conjure de me dire si vous avez communié. » Sa bonne maîtresse eut la complaisance de lui répondre : Oui , j'ai eu ce bonheur « Ah ! lui dit aussitôt son élève , vous n'avez pas eu le temps d'offenser le Seigneur ; il est encore tout en vous , laissez-moi , je vous conjure , me placer sur vos genoux. Je n'ai jamais goûté la félicité d'être aussi près de mon Dieu : J'ai tant de choses à lui dire ! » Elle resta un quart - d'heure collée sur le cœur de cette Dame , et ne quitta cette situation que pour obéir à sa mère qui , ignorant l'intéressant dialogue , craignoit que sa fille ne l'incommodât. Mais on ne peut exprimer l'allégresse que ressentoit Marie-Anne , d'avoir été aussi près de son divin Sauveur.

Dans le petit nombre d'amies qu'elle avoit la liberté de cultiver , se trouvoit une française moins âgée qu'elle , de mœurs très- innocentes , d'un caractère bon , et d'une charmante humeur. Marie-Anne trembloit toujours d'être en quelque chose , à sa petite

compagne une occasion d'offenser Dieu ; elle avoit l'art de détourner sa vue des tableaux dangereux exposés sur tous les quais et dans les boutiques de Londres avec tant de licence ; elle la questionnoit avec le plus vif intérêt sur tout ce qui la touchoit davantage dans sa religion : Comment avez-vous fait, lui disoit-elle , votre première communion ? Ne me laissez sur ce point ignorer aucun détail ; car je brûle du désir d'être catholique. Priez pour moi, je vous en prie. » Et aux récits de sa compagne , la protestante pleuroit de douleur de ne pas partager ces pieuses jouissances.

Elle avoit aperçu et parcouru quelques instans une *Journée du Chrétien* à l'usage des catholiques : elle sollicita de sa mère la permission d'avoir cet opuscule. « Les prières , disoit-elle , en sont si belles ! j'aurois tant de goût à les réciter ! » Madame Fitch y consentit , à la condition qu'elle ne liroit pas ce qui concerne nos sacremens. Pendant quatre ans elle eut en main cette *Journée du Chrétien* sans en avoir jamais lu les endroits qui lui étoient défendus. Avec le plus grand désir de connoître la religion catholique , elle étoit intimement persuadée qu'elle n'eût pas trouvé la vérité en désobéissant à ses parens.

Plus elle avançoit en âge , plus son esprit et son cœur étoient occupés de ses éternelles destinées : ses conversations avoient Dieu seul pour objet , et chacune pour ainsi dire

de ses paroles décéloit à quel point cette ame innocente et pure se rendoit agréable à Dieu. Cependant avec un esprit précoce en tout , elle sentoit comme un vide affreux dans la croyance que ses parens lui avoient donnée : plus elle réfléchissoit , plus elle doutoit , plus elle trembloit de n'être pas dans la voie sûre; elle frémissoit de mourir dans cet état , elle conjuroit de pieuses femmes catholiques de prier pour elle et de faire célébrer des messes à son intention ; il lui échappoit de dire : « Ah! que je suis malheureuse et criminelle ! je résiste à la grâce ; j'ai lu dans l'ouvrage de l'imitation de Jésus-Christ (plusieurs protestans lisent, trop souvent, hélas ! sans fruit, cet inimitable ouvrage) que, lorsque Dieu nous parle au cœur , si nous résistons à ses douces inspirations , il se retire et nous livre à notre orgueil. Eh bien ! je me trouve en ce déplorable état. Je désire être catholique ; je vois qu'on ne peut se sauver dans les autres communions , et je n'ai pas le courage pour le devenir , de tout souffrir de la part de mes parens. »

Enfin arriva l'époque où sa famille voulut qu'elle reçut ce que nos frères séparés nomment la confirmation : Mademoiselle Fitch n'étoit point encore , sans doute, profondément persuadée que la vérité ne se trouve que dans l'Eglise catholique , apostolique et romaine ; mais dans ces mortelles inquiétés

auxquelles son cœur étoit en proie , avec cet attrait secret et si puissant pour l'ancienne église , pour celle qui seule est dépositaire des dons et des lumières de l'Esprit saint , n'auroit-elle pas dû s'arrêter , et attendre , avant de se rendre aux vœux de ses parens , un examen plus mûr et plus réfléchi ? Elle étoit bien jeune , sans doute ; elle avoit une soumission profonde pour les auteurs de ses jours ; mais son esprit déjà si bien instruit , ne lui disoit-il pas qu'elle portoit ici trop loin ce sentiment ? Elle se flattâ de trouver la paix , peut-être même la vérité dans cette imprudente démarche ; un célèbre ministre de l'église anglicane la disposa à recevoir la confirmation selon les rites de sa secte ; depuis il a souvent dit à Monsieur et à Madame Fitch qu'il n'avoit rencontré jamais une jeune personne qui fût autant douée que leur fille de candeur , d'innocence , d'amour envers Dieu , et d'instruction sur les matières religieuses : ce pas coûta cher à la jeune Anglaise ; loin de trouver le calme dont elle s'étoit flattée , l'agitation , le trouble et les angoisses secrètes en vinrent jusqu'à lui ôter le sommeil : elle voyoit l'enfer ouvert sous ses pieds : elle pleuroit amèrement en disant à une amie catholique : « Hélas ! j'ai reçu la confirmation , croyant recevoir le Saint-Esprit ; mais je vois bien que ma religion n'est pas bonne , je n'en ai

plus de doute. Depuis cette époque je suis tourmentée jour et nuit, je ne sais que devenir ; intéressez tous les catholiques à ma conversion. « Elle avoit déclaré dans un moment d'épanchement et à l'âge de treize ans, qu'on ne pouvoit, selon elle, jamais souffrir, puisqu'on jouissoit d'une si grande joie quand on faisoit quelque chose pour Dieu : ajoutant à l'occasion de ses douleurs : « Alors cela devient plaisir au lieu de peine. » C'étoit donc avec un grand empressement qu'elle prenoit les potions les plus amères, qu'elle voyoit se renouveler souvent l'application d'un vésicatoire au côté. « Ah ! disoit-elle, je suis sûre que le Seigneur compte toutes ces petites douleurs ; ce sera peut-être par ce moyen que je deviendrai catholique. » Elle ne se proposoit ainsi que de toucher le cœur de Dieu, lorsqu'un mois après avoir reçu la confirmation anglicane, elle entendit sa mère lui déclarer qu'étant dans sa treizième année, elle devoit se préparer à recevoir la *Œche*. A ce mot elle frissonna ; mais ne sachant jamais résister à la volonté de ses pâpêts, elle se prépara pendant huit jours, non il est vrai en récitant les prières que le ministre protestant lui avoit recommandées, mais en conjurant le Seigneur, et avec les instances les plus vives et les plus répétées, de la recevoir dans la religion catholique, où elle étoit, disoit-elle, assurée de recevoir

Jésus-Christ dans son cœur, et de goûter le seul bonheur véritable. La veille du jour où elle devoit recevoir la *Cène*, sa mère lui demanda son livre d'instruction, pour s'assurer par elle-même de sa capacité. Cet ordre fut comme un coup de foudre pour la jeune néophite : elle faillit de tomber privée du sentiment et de la vie, et crut qu'elle alloit mourir, tant sa douleur étoit vive. Revenue à elle-même, elle monte machinalement à sa chambre, y aperçoit l'image de la sainte Vierge, se jette à genoux devant elle, et récite neuf fois de suite cette prière si touchante que nous devons à l'un des meilleurs serviteurs de Marie, et qui commence par ces mots : *Memorare* (1). Elle se lève ensuite et

(1) PRIERE DE SAINT BERNARD.

Souvenez-vous, ô Vierge toute pleine de bonté, que, jusqu'à ce jour, on n'a point entendu dire qu'aucun de ceux qui se sont mis sous votre protection, qui ont réclamé votre intercession et imploré votre secours, ait jamais été abandonné. Animé des mêmes motifs de confiance, ô Vierge de Vierges ! ô ma mère ! moi aussi, tout pécheur que je suis, j'accours me réfugier auprès de vous : je viens, engémistant, me prosterner à vos pieds, ô Mère de Dieu ! ne dédaignez pas ma prière ; mais soyez-moi propice, et daignez l'exaucer. Ainsi soit-il.

ne se sent plus la même ; sa foi est vive, son courage est parfait ; elle descend sans apporter le livre, et Madame Fitch lui demandant la raison de cette omission (nous rapportons ici les propres termes de ce colloque intéressant) : « C'est que je veux être catholique, répond Marie-Anne : en vérité, maman, il n'y a que cette religion qui soit la véritable : c'est le seul chemin du salut. » Cette réponse ne pouvoit lui être commandée : elle avait perdu depuis long-temps la société de sa pieuse institutrice ; Dieu seul étoit devenu son consolateur et son appui. On se peindroit difficilement le mécontentement et l'humeur que cet aveu courageux répandit dans le cœur de la mère. — Quoi ! Mademoiselle, dit-elle précipitamment à celle qu'elle avoit accoutumée à n'entendre sortir de sa bouche que des paroles d'amour, quoi ! vous voulez donc être papiste ? Et sur une réponse affirmative de la victime. — Enfant dénaturé, vous voulez faire périr de douleur et votre père et moi ! — Ah ! maman, je vous aime de toute l'étendue de mon cœur, mais je suis à Dieu ayant d'être à vous ! mon ame n'est pas à moi, elle est au Seigneur ; il faut que je la sauve ? — Insensée, pensez-vous à ce que vous dites ? vous n'avez que treize ans, et que deviendrez-vous si nous vous abandonnons ? — La Providence est grande ; Dieu sera mon père. — Vous n'avez rien, — Le Seigneur me

nourrira ; il a soin des pauvres. — Avez-vous réfléchi que vous ne sauriez gagner votre vie ? — Le Seigneur entretient les petits oiseaux. — Combien il est cruel de n'avoir qu'un enfant, et de le trouver rebelle aux volontés de ses parens ! — Ah ! maman, je sens pour vous la plus vive tendresse ; mais il faut que je suive ma conscience ; pour éviter de tomber en enfer. — Dans le plus grand étonnement sur la fermeté de sa fille, qu'elle avoit toujours trouvée si soumise, madame Fitch garde un moment le silence, et puis lui dit : — Au nom de Dieu, Mademoiselle, ne parlez pas à votre père, vous le feriez mourir de douleur ; je lui dirai seulement que vous vous trouvez trop jeune : je vous défends de communiquer à personne votre désir de devenir catholique, d'ici à quatre ans : à cette époque vous pourrez l'être, si c'est la volonté de Dieu. »

Attérée de sa conversation, madame Fitch se rend dans l'appartement d'une de ses sœurs, qui demeuroit avec elle. Grand Dieu ! s'écrie-t-elle en entrant, que viens-je d'entendre ! Ma fille veut être catholique : où jamais a-t-elle appris qu'il n'y avoit point de salut hors de cette église ? Je vais m'appliquer promptement et sans relâche à voir ce qu'enseigne, ordonne ou prescrit cette religion ; j'ai défendu sévèrement à Marie-Anne

de communiquer ses idées à personne ; ce n'est pas à son âge qu'on est capable de juger de choses d'une pareille importance.

Depuis long-temps, madame Fitch, qui montroit de l'instruction, qui parlloit très-facilement la langue française, dont l'extrême curiosité de connoître les principes de la foi romaine s'étoit manifestée bien des fois, ne jouissoit pas de la tranquillité intérieure. D'un sens trop droit pour ne pas concevoir des doutes sur les maximes religieuses qui la conduisoient, elle avoit, mais inutilement, étouffé jusque-là le cri de sa conscience, qui l'avertissoit secrètement qu'elle n'étoit pas dans la voie du salut. La dernière conversation de sa fille fit sur elle l'impression la plus vive ; alors, descendant au fond de son propre cœur, en démêlant avec soin tous les mouvemens, elle se dit à elle-même : Eh quoi ! la tendresse que j'ai pour mon mari, la crainte de troubler cette douce union qui régna toujours entre nous, doit-elle m'arrêter ? Ne devois-je pas rougir de moi-même ? Quoi ! à l'âge où est ma fille, elle ose bien tout sacrifier pour Dieu, elle s'expose à perdre tous les avantages, toutes les caresses de sa famille ? nous qui l'aimons au-delà de toute expression ! et moi qui ai beaucoup plus d'années, moi qui ai toutes les ressources possibles, j'ose rester dans un état où je ne voudrois pas mourir ! Que je suis lâche et coupable ! Elle

se détermina à écrire ses troubles, ses doutes et sa longue perplexité à une pieuse dame française de ses amies. En rendant hommage à plusieurs points de la religion romaine, elle ne pouvoit, lui mandoit-elle, donner son assentiment à certains articles : tel entre autres que celui de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Comment y croirois-je, ajoutoit-elle, quand, témoin par curiosité de vos cérémonies, j'ai vu dans vos chapelles l'indécente et scandaleuse conduite de beaucoup d'entre vous ; quelle croyance que celle de ces personnes qui se permettent de causer et de rire devant l'autel où, selon eux, réside le Saint des saints ! Cependant jalouse de connoître à fond notre religion, cette dame de si bonne foi dans ses recherches, lut, relut, médita long-temps les instructions précieuses que renferment les éditions les plus correctes du catéchisme de Montpellier. Cette salutaire étude la conduisit à une conviction parfaite et qu'avoient appelée de leur côté de ferventes et assidues prières au Tout-Puissant, pour avoir le bonheur de connoître, et le courage de suivre la vérité. D'abord elle fut persuadée qu'il ne faut pas juger de la religion par la conduite de ceux qui la professent. En poursuivant avec une courageuse persévérance son édifiante application, elle en vint à croire, mais avec la foi la plus vive, tous nos

mystères. [Malgré l'état très-fâcheux de sa santé, et qui naturellement lui faisoit redouter les contradictions et les débats, elle se détermina, elle se promit à elle-même de faire connoître à son mari les nouveaux sentimens qui l'animoient. Il y eut encore des combats violens entre la nature et la grâce : mais enfin celle-ci l'emportant, elle aborde son époux, et lui dit : Depuis seize ans, Monsieur, que nous sommes unis, nous n'avons jamais goûté un bonheur qui ne fut partagé entre nous ; je viens vous faire part de celui que je vais avoir de devenir catholique, et si vous voulez m'accompagner dans cette démarche, j'y serai plus heureuse. — Quoi, Madame, catholique, reprend l'époux ? — Oui, Monsieur, catholique. — Que je suis malheureux d'avoir eu dans ma maison des personnes de cette religion ! mais je saurai vous empêcher d'agir ainsi. Son épouse lui adressa les mêmes paroles que sa fille lui avoit dites à elle-même. Huit jours s'étoient écoulés depuis cet entretien, lorsqu'elle lui répéta qu'elle alloit embrasser la religion catholique, et qu'elle seroit contente de l'avoir auprès d'elle dans cette cérémonie. A cette déclaration nouvelle, il devint plus furieux, et sur son assurance qu'il enchaineroit un si vain projet : — Vous n'en avez pas le pouvoir, répondit-elle ; mon ame est à moi, je veux la sauver ; plus vous y

mettrez d'obstacles , plus vous hâterez cet heureux jour ; à l'âge où je suis , personne n'a de droits sur ma conscience ; vous en avez , je le sais , sur mes biens temporels ; si vous ne me donnez rien , je gagnerai ma vie à la sueur de mon front , Dieu m'assistera ; il n'abandonne point ses enfans. — Cette conversation répandit de la froideur entre les époux. M. Fitch trembloit , ignorant encore les nobles sentimens de sa fille , qu'elle n'en vint à être influencée par l'exemple de sa mère : il se doutoit que la première avoit du penchant pour la religion romaine : l'état de santé de la seconde devint de jour en jour plus inquiétant , et lui causoit les plus vifs alarmes. Ne sachant comment pouvoir se procurer l'entrevue d'un ecclésiastique , elle y révoit sans cesse , et prioit jour et nuit le Seigneur d'accourir à son aide. Le mal cependant augmentoit au point qu'elle ne pouvoit plus marcher , tant étoit grande sa foiblesse : cependant , plus elle souffroit , plus elle songeoit à tous les moyens d'atteindre à son but. Pleine de confiance en celui qui seul aplanit les obstacles , un matin , sa situation étant un peu moins douloureuse , elle se leva pour déjeuner avec son mari ; mais ne put absolument rien prendre ; pendant ce repas auquel elle assistoit , elle supplioit intérieurement le Seigneur de lui donner des forces pour

qu'elle allât faire son abjuration : à la fin de sa prière elle se sentit plus forte; son mari quittant l'appartement, elle sort, et soutenue par un courage au-dessus de la nature, elle parcourt l'espace d'une lieue pour aller trouver un prêtre français qui la connoissoit depuis long-temps et rendoit hommage à ses vertus morales, surtout à sa tendre et active bienfaisance : elle lui raconte au long son histoire, lui exprime avec le plus vif sentiment la foi qui la pénètre, se jette à genoux, et le conjure d'écouter l'aveu des fautes qui échappent à la fragilité humaine, et de la recevoir au nombre des enfans de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Profondément attendri lui-même, le ministre sacré l'interroge longuement : il voit que non-seulement elle connoit les parties essentielles du culte sacré qu'elle lit habituellement, et sait parfaitement toutes les prières en usage parmi les fidèles, qu'elle s'est instruite de la manière d'assister avec fruit à la célébration de nos saints mystères; mais encore il acquiert la parfaite certitude que beaucoup d'anciens catholiques sont moins instruits que cette généreuse étrangère. L'homme de Dieu consulte l'Esprit saint, et se rend à des instances exprimées avec toute l'éloquence du cœur : il écoute sa profession de foi, qu'elle énonce d'une voix animée par un saint amour; il la reçoit dans le sein de l'Eglise, et les larmes

de joie, les tendres soupirs, les mots entre-coupés de la nouvelle catholique, offrent un spectacle ravissant pour les anges eux-mêmes. Cependant les eaux de la grâce ont abondamment coulé sur cette ame si heureusement régénérée ; elle est de nouveau revêtue de la robe d'innocence : au pied d'un autel solitaire où repose le Saint des Saints, que demande-t-elle, que sollicite-t-elle avec une inexprimable ambition ? C'est de participer au pain des Anges : l'homme de la droite du Très-Haut lui confère cette nouvelle faveur, et lorsqu'elle communie, les pleurs de Madame Fitch mouillent les mains du prêtre, pressé lui-même de mêler les siennes à celles qu'il voit répandre.

Après avoir fait de suite et son abjuration et sa première communion, elle trouve des forces pour s'en retourner au sein de sa famille : sa joie étoit trop grande, son contentement trop expansif, elle bénissoit Dieu d'un accent trop bien prononcé, pour que Marie-Anne ne devinât pas le bonheur de sa mère : en partageant sa félicité, elle en ressentit plus vivement sa situation pénible, et fit à celle-ci, tout en lui prodiguant ses caresses, de tendres reproches de ne lui avoir pas fait partager son bonheur. Cette bonne mère lui déclara qu'elle ne devoit pas douter du soin et du zèle qu'elle alloit mettre à lui faire goûter ce qu'elle goûtoit elle-

même ; la paix délicieuse des enfans de Dieu ; mais elle ajouta qu'à son âge il falloit s'armer de prudence et recourir aux plus sages précautions, pour ne pas irriter davantage l'auteur de ses jours et pour ne compromettre personne.

Le dimanche suivant, Madame Fitch annonçant à son mari qu'elle se rendoit à l'église catholique pour assister aux divins offices, il entra dans une extrême agitation, et lui commanda de déclarer le nom du prêtre français qui l'avoit reçue dans sa communion; il accourt précipitamment chez lui pour s'instruire entièrement de la vérité des faits; l'autre les lui expose avec candeur, et lui déclare que son épouse étoit depuis long-temps catholique en son cœur, et qu'il étoit contre sa conscience de refuser ou de différer les grâces spirituelles à qui les connoissoit si bien et s'en montroit si digne. Depuis cette visite, il écrivit au prêtre des lettres menaçantes, et se mit en route pour aller dénoncer au ministre des affaires étrangères l'ecclésiastique qui l'avoit irrité, et obtenir sa déportation de la Grande-Bretagne. Chose étrange ! plusieurs fois il sortit de sa maison pour faire sa déposition, et toujours son cœur noble et bienfaisant jusque dans sa colère, est arrêté dans sa marche par la considération suivante : l'objet de son profond ressentiment étoit alors à la tête

de nombreux établissemens pour des vieillards, pour des infirmes et pour la jeunesse émigrée, soutenue par la munificence anglaise. M. Fitch songe qu'en réussissant dans sa démarche, il va priver un grand nombre d'infortunés de la présence et des soins heureux de leur consolateur et de leur ami. Cette considération l'arrête, et l'oblige encore à retourner en arrière. L'ancienne institutrice de sa fille, quoiqu'elle se fût toujours comportée avec une prudence et une discrétion rares, eut aussi part à son ressentiment, qu'il porta plus loin : soupçonnant qu'au moins sa présence et sa fidélité sensible aux devoirs de sa religion, avoient pu faire impression sur son épouse et sur Marie-Anne, il demanda hautement, à l'office pour les étrangers, que cette Dame fût bannie d'Angleterre, comme étant la cause qu'une famille anglaise devenoit catholique ; mais on lui répondit que la loi n'avoit point porté de peine contre les femmes coupables d'un semblable délit : alors, jaloux de séparer au moins la fille de la mère, il voulut placer la première auprès d'une des dames d'honneur de la reine ; la jeune victime le supplia de considérer l'état languissant de sa santé : changeant de batteries, il écrivit à une parente calviniste, pour qu'elle la prît auprès d'elle, et lui fit perdre son attrait pour la religion romaine.

Ainsi tourmentée dans ses affections les plus vives , et voyant dans une extrême agitation , comme dans une profonde douleur , celui qu'elle avoit toujours aimé comme le meilleur des pères. Marie-Anne ne se figura plus une époque prochaine à l'accomplissement d'un vœu qui eût fait le bonheur de sa vie. Dans cette situation accablante , elle écrivit ainsi au ministre du Seigneur , qui avoit reçu sa mère dans l'Eglise catholique : « Monsieur , je vous prie de me permettre de déposer entre vos mains cette déclaration de mes sentimens ; étant malheureusement empêchée par mon papa de suivre les désirs de mon cœur , et la vie étant bien courte , c'est une grande consolation pour moi de vous communiquer des résolutions pour l'accomplissement desquelles je n'attends qu'une occasion favorable. » A cette lettre se trouvoit joint un papier sur lequel Marie-Anne avoit écrit de son sang les paroles suivantes :

« Au nom et pour l'amour du Père , du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

« Etant malheureusement empêchée de déclarer publiquement la résolution inébranlable que j'ai prise avec la grâce de Dieu , de vivre et de mourir dans la foi de la sainte Eglise catholique , apostolique et romaine , je prie M*** de vouloir bien déclarer publiquement (s'il le juge à propos) le vœu que j'ai

prononcé et adressé au Créateur du ciel et de la terre , qui connoit tous les cœurs , d'abjurer toute hérésie et tout sentiment qui n'est point conforme aux décisions de la sainte Eglise catholique , apostolique et romaine , hors de laquelle il n'y a point de salut; et je prendrai la première occasion , dussé-je en mourir , de m'unir solennellement à cette Eglise , m'estimant trop heureuse de souffrir pour un Dieu qui s'est sacrifié pour mon salut , et je prie très-instamment M*** d'implorer pour moi le secours du Seigneur , afin qu'il me donne la grâce et l'occasion d'accomplir fidèlement cet engagement , que lui seul m'a inspiré de prendre. » Mademoiselle Fitch étoit alors âgée de quinze ans , et comme les sentimens que le vrai christianisme inspire ne font qu'éclairer et renforcer ceux de la nature , fille bien tendre d'un excellent père , elle se sentoit le plus vivement attendrie par les peines qu'elle lui occasionnoit innocemment ; elle redouloit envers lui ses caresses et toutes les marques du plus tendre amour. — « Cher papa , lui disoit-elle , je puis vous assurer que , lorsqu'on aime véritable-Dieu , on devient bien meilleur pour ses parents : je trouve que les bons catholiques ont plus de tendresse pour les auteurs de leurs jours que les protestans , et je puis vous assurer que l'on est bien bon quand on est dans cette religion : regardez telle jeune

personne catholique, comme elle aime sa famille. » Dans sa piété filiale, elle s'étoit toujours sentie quelque chose de plus vif encore pour son père que pour sa respectable mère : voilà pourquoi les représentations, les reproches de celui-là sur le changement de religion qu'il soupçonoit qu'elle méditoit, lui donnaient un inexprimable chagrin. M. Fitch employa tous les moyens en son pouvoir pour la détourner de ce qu'il appeloit un projet insensé : il mettoit tour-à-tour en usage tout ce que la tendresse et l'autorité paternelle lui inspiroient ; presque toujours il parloit à son cœur, plus encore qu'à sa raison. Le soir, lorsque la jeune personne se séparoit de ses parens à l'heure du repos, l'auteur de ses jours la prenoit dans ses bras et la conjuroit de ne plus songer à quitter la religion dans laquelle elle étoit née. Depuis, faisant à une amie le récit de ses longues et mortelles angoisses, elle lui disoit : « J'aimois papa d'un amour si tendre, que j'étois entièrement hors de moi-même, lorsqu'il me prioit avec tant d'instances de ne pas devenir catholique : je ne puis rendre tout ce que je souffrois. Oh ! que de caresses il me fairoit en me conjurant d'abandonner mon projet ! Que pouvois-je dire, que pouvois-je faire, lorsque je me sentois si émue ? Comment ne pas se laisser entraîner par une si grande bonté ; je ne me sentois que la force

de m'arracher des bras de ce bon père , et rendue dans ma chambre , je me prosternois aux pieds du Tout-Puissant , le conjurant de changer le cœur de l'être que j'aimois le mieux sur la terre . »

Cependant la grâce poursuivoit toujours son ouvrage ; chaque jour le cœur de la jeune Anglaise croissoit en amour pour son Dieu , comme dans le désir d'embrasser authentiquement la foi catholique. Un matin elle conjura sa mère de lui permettre de suivre un penchant comme irrésistible , et de sortir seule , l'assurant de toute la prudence qu'elle mettroit dans ses actions. Sa mère devinant son dessein , la laissa maîtresse de l'accomplir. Elle se rendit à une chapelle catholique anglaise , et demandant un entretien secret à un prêtre de sa nation , lui communiqua ses plus intimes sentimens , et le vœu qu'elle avoit depuis long-temps formé de devenir catholique ; elle lui fait en même temps connoître pourquoi elle est venue seule , et quelle est la situation de toute sa famille. Après un fort long entretien , l'homme de Dieu découvre qu'elle est conduite par la grâce , et que son cœur est rempli du divin amour : il l'interroge , multiplie ses questions , est vivement surpris de la justesse et de l'à-propos de toutes ses réponses ; il délibère , et se trouve inspiré d'admettre parmi les fidèles une ame choisie de Dieu d'une

manière aussi frappante. Revenue à la maison, elle raconta le succès de son voyage à sa mère, et ne trouvoit pas d'expressions pour faire sentir sa joie. Bientôt le père, instruit de tout, se trouva le plus malheureux des hommes, se plaignant à tous ses amis. D'abord il se crut abandonné de ce qu'il aimoit le plus au monde, et cette fausse idée le jeta dans une humeur sombre; il se montra froid et mélancolique dans ses conversations; cependant ce cœur étoit toujours bon, toujours aimant; et frappé de l'idée que son épouse et sa fille étoient, dans leur nouvelle communion, obligées à la loi d'abstinence les vendredi et samedi de chaque semaine, dans ces jours il ne manquoit pas de faire servir du poisson sur sa table, pour que leur nouveau régime ne les indisposât point. Après quelques mois, il revint à son excellent naturel, donnant le bras à son épouse et la conduisant à la porte de l'Eglise catholique, avant de se rendre lui-même au temple de son culte. Une fois la curiosité l'entraîna; il s'introduisit dans le lieu saint des catholiques, et, assistant à l'office, fut frappé d'un discours prononcé par un prêtre anglais très-versé dans les matières de controverse. Je ne sais quel esprit; peut-être celui de Dieu, engageoit M. Fitch à parler de matières religieuses avec des ministres du culte catholique. Il écrivit à celui qui avoit

ouvert à son épouse la communion romaine, et lui proposa de converser avec lui sur les points qui distinguent les deux communions catholique et protestante ; l'autre, fidèle au rendez-vous, y fut traité avec les plus grands égards, et laissa, en se retirant, dans les mains de son respectable antagoniste, un excellent ouvrage du docteur *Mahis*, qui, converti de la secte calviniste à l'ancienne religion de nos pères, a établi, sur l'écriture sainte uniquement, les preuves les plus formelles et les plus précises du maintien de la vérité depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, dans la seule société catholique, apostolique et romaine. M. Fitch lut attentivement l'ouvrage et le goûta beaucoup ; mais le moment de la grâce n'étoit pas arrivé.

Libre de suivre ostensiblement la voix de son cœur et celle de sa conscience, Mademoiselle Fitch remplit avec ferveur toutes les obligations et toutes les pratiques salutaires que la religion commande : chaque jour elle gémissait sur le temps qu'elle avoit perdu ; souvent elle répétoit ces paroles : « Le temps passe et la mort vient ; employons donc nos momens utilement. » Revenant sur ses jours écoulés dans l'éloignement et tout à la fois dans la recherche de la vérité, elle se reprochoit des torts bien graves là où les véridiques témoins de ses actions

n'avoient trouvé que l'innocence et la pureté de la vie. « Hélas ! disoit, avec l'accent de la douleur, cette pieuse vierge, que j'ai eu de recherches pour les modes ! que j'ai été occupée de ma toilette, du soin de friser mes cheveux ! ah ! que j'ai eu de vanité ! » La vérité n'avoit point de part à cet aveu ; il n'étoit que le fruit de son humilité.

Madame Fitch, dont la santé devenoit de plus en plus chancelante, et dont le mari étoit toujours attaché aux principes de sa secte, quoiqu'il ne tourmentât plus ni sa femme, ni sa fille, prévoyoit une fin prochaine. Elle vouloit ménager à Marie-Anne, qui vivoit toujours plus saintement et qui ne goûtoit de bonheur qu'au pied des saints autels, de pieux amis catholiques. Son désir fut secondé par une dame avec qui elle s'en étoit ouverte. Dieu n'avoit point encore manifesté sur ce point ses volontés ; mais madame Fitch ayant vu dans la chapelle de l'ambassadeur d'Espagne, où elle alloit habituellement, une jeune anglaise remarquable par la décence de son maintien et par son profond recueillement, prit des informations qui la confirmèrent dans la prévention si favorable qu'elle avoit conçue de cette inconnue. Mademoiselle Fitch fit sa connaissance, et trouva dans sa compatriote toutes les qualités du cœur et de l'esprit unies à l'extérieur le plus gracieux, le plus modeste. Celle-ci

fit de fréquentes visites dans la famille de sa nouvelle amie, dont le chef, malgré des préjugés conservés depuis son enfance, subjugué par les sentimens louables qui animoient comme naturellement cet homme de bien, ne put refuser son estime à celle que sa fille chérissait déjà. Une union douce et parfaite se forma promptement entre deux ames si bien assorties : âge, agréments personnels, éloignement parfait de la frivolité, piété tendre, charité généreuse, en tout point les deux amies se ressembloient. Bientôt leurs cœurs se parlèrent, et Dieu fut toujours l'objet de leurs conversations. Elles alloient de compagnie dans la cabane du pauvre, se plaisoient à entrer, sur la route, dans quelque chapelle ou oratoire, afin d'y satisfaire leur fervenr. Mademoiselle Fitch, convertie à la foi catholique le jour de saint Joseph, 19 mars 1805; nourrie pour la première fois du pain des Anges le jour de Pâques, 14 avril suivant, confirmée dans l'église catholique le 16 juin de la même année, avoit écrit ces époques précieuses dont elle retira tant de fruits abondans, et avoit mis au bas ces paroles :

» Dieu soit loué et remercié.

« Lorsque mon ame, ô mon Dieu, veut se rappeler toutes vos miséricordes à son

égard, transportée à la vue de tant de bontés, je me perds dans des sentimens d'étonnement, de reconnaissance et du plus vif amour. »

Plus elle fréquentoit la famille catholique anglaise où on l'avoit introduite, plus elle se sentoit de courage, de zèle et de ferveur au service de son divin maître. Elle avoit plusieurs fois entendu parler de ces dames que les catholiques nomment des religieuses, vierges charitables et saintes qui ne renoncent aux jouissances de la vie, que pour se donner toutes entières au Père céleste, que pour concourir au bonheur de la société chrétienne, lui former des enfans vertueux, soigner ses malades, secourir ses infirmes et ramener à la vertu, soit par leurs exemples, soit par leurs tendres conseils, leurs exhortations vives, et leurs secrètes austérités. « Oh ! disoit Marie-Anne, qu'elles sont heureuses, ces ames pures, puisqu'elles ne sont occupées que de Dieu ! que j'aimerois à vivre au couvent ! » Un groupe de ces saintes épouses de l'agneau étoit placé à peu de distance de la métropole de la Grande-Bretagne. Comme la constitution de Marie-Anne continuoit d'être fort chétive, les amis de la maison pensèrent qu'un changement d'air lui seroit peut-être salutaire, et lui proposèrent d'aller visiter des dames, qui

suivoient la règle si pleine de sagesse et de lumières de saint François de Sales, leur fondateur. Madame Fitch, par vertu, Monsieur Fitch, par amour pour sa fille, par espoir de la voir mieux portante, y consentirent : la jeune personne fut un sujet d'édification pour cette maison ; elle obtint d'y faire une retraite dont les exercices remplirent son cœur de délices. Après avoir consulté le Seigneur, elle forma le projet de ne quitter jamais cet aimable séjour dans lequel elle étoit entrée le 19 octobre 1807. Mais elle redoutoit l'opposition de son père, qui n'avoit consenti qu'elle y passât quelques jours, qu'après avoir visité lui-même les paisibles et saints habitans de cette retraite. Je veux voir par moi-même, avoit-il dit, dans quelles mains je confie tout ce que j'ai de plus précieux au monde. Il est vrai qu'après l'y avoir accompagnée, après avoir long-temps conversé avec les dames qui dirigeoient cette société, l'homme droit et admirateur de toutes les vertus morales, s'étoit retiré enchanté du spectacle et des discours qu'il avoit entendus, et promit de réitérer ses visites. Pour ne pas le rebouter, sa fille demanda seulement la faveur de prolonger d'un mois son séjour à cette campagne chérie : ce court espace mit beaucoup d'éclat à son mérite et à ses vertus ; elle y fit, à son insçu, connoître à toutes la beauté de son ame. Sa piété n'étoit

que l'élan du divin amour , et ses nouvelles compagnes remarquoient avec admiration , qu'indifférente à tous les biens du monde , elle ne respiroit , n'existoit en quelque sorte que dans le ciel. Pendant ce mois obtenu , jour et nuit elle sollicitoit le Divin Maître de fléchir le cœur de son père en le rendant favorable à ses vœux. Au terme convenu , il se présenta pour emmener sa fille : alors elle le conjura de l'y laisser pour qu'elle éprouvât s'il lui seroit possible d'en soutenir la règle: cet excellent homme lui répondit que le bonheur de sa Marie-Anne seroit toujours le sien ; mais qu'il lui demandoit avec instance de rentrer dans sa famille , qu'elle y seroit heureuse , que si tel étoit son désir , elle n'y verroit personne , et y occuperoit des appartemens qui seroient pour elle seule , que sa santé si foible exigeoit de grands ménagemens , qu'elle succomberoit en embrassant un genre de vie contraire à celui qu'elle avoit mené jusqu'alors. « Mon cher papa , répliqua Marie-Anne aussitôt , je suis prête à partir , si vous l'exigez , mais jamais je ne serois aussi heureuse que je le suis ici. » Attendri d'une soumission aussi prompte , l'auteur de ses jours lui permit de commencer son noviciat ; il disoit ensuite : Où ma fille voit son bonheur , je préfère de sacrifier le mien. Elle veut se donner entièrement à Dieu : c'est à lui qu'elle appartient et non pas à moi ; je veux qu'elle fasse en

tout sa volonté , et ne la contredire en rien ; je saurai me soumettre , puisque le Seigneur l'exige. Le cœur de la jeune vierge fut comme plongé dans un océan de délices ; elle ne pouvoit rendre la sorte de félicité qu'elle éprouvoit. Ecrivant à une pieuse amie : « Ah ! qu'on est heureux , lui mandoit-elle , de ne penser qu'à Dieu , et de songer , qu'après quelques jours d'épreuves , on sera pour jamais avec lui dans le ciel ! » Une autre fois , en parlant des sacrifices que l'on s'impose dans les maisons religieuses , elle ajoutoit : » Non , non , les gens du monde ne connoissent pas combien il est doux de souffrir pour Jésus-Christ. » Son père alloit souvent la visiter , et ses entretiens sur le ciel , les conversations édifiantes , pleines de lumières et de grâces des compagnes de Marie-Anne , la bonne odeur de Jésus-Christ que respiroit en tout ce pieux désert , faisoient sur son cœur une impression profonde : celle qui lui devoit le jour , et qui en retour désiroit avec une inexprimable ardeur de lui procurer la vie de la grâce , lui faisoit une peinture attendrisante de la paix et du bonheur que l'on goûte dans la religion catholique ; il revenoit à Londres pénétré d'une onction secrète et qui agissoit puissamment en lui-même. Enfin elle et ses compagnes lui persuadèrent par leurs vertus , la vérité de nos dogmes , la beauté divine de nos mystères , l'antiquité

sacrée de notre doctrine , avec beaucoup plus d'avantage que n'auroient produit de longs et doctes raisonnemens ; aussi , quoiqu'il s'entretint de ses anciens doutes avec un savant controversite de sa nation , il avoua que c'étoit beaucoup plus au spectacle d'une vie toute sainte , aux paroles de sa fille et des autres vierges qu'il devoit sa conversion . Après avoir abjuré les erreurs de sa secte et embrassé la communion romaine , il fit sa première communion au mois de mai 1809 . Cet heureux changement , et dont les fruits ont été abondans , doit être considéré comme une nouvelle conquête de Marie-Anne : ce triomphe avoit été précédé de la conversion de sa mère , de celle de deux parentes , et de celle d'un domestique ; ainsi cinq personnes lui furent d'abord redevables de leur salut . Son exemple et ses discours avoient opéré ce prodige .

Son noviciat fut pour ses parens un temps de douloureuses épreuves : ils redoutoient le moment après lequel elle soupiroit sans cesse , et cependant l'assurance de la voir heureuse décida les auteurs de ses jours à ne plus s'opposer à l'accomplissement de ses vœux : ils avoient été satisfaits d'abord le 13 juin 1808 , et ensuite couronnés le 10 juin 1809 , lorsqu'elle avoit atteint dix-neuf ans neuf mois : elle porta les noms de Marie-Stanislas parmi ses compagnes : l'esprit de

Jésus-Christ, qui s'étoit communiqué avec tant de choix et de facilité au saint évêque de Genève, l'illustre et si aimable François de Sales, se répandit sur la nouvelle épouse du Sauveur: bientôt on reconnut dans une si jeune personne, la prudence, la discré-
tion, la sagesse qui ne sont ordinairement que le partage d'une expérience acquise par beaucoup d'années: au mois de janvier 1812, elle fut choisie pour la charge importante de supérieure d'une jeunesse nombreuse, jalouse de marcher sur ses traces en se con-
sacrant entièrement au Seigneur: cet em-
ploi délicat et dangereux pour de foibles
talens, elle le remplit avec le plus grand
succès jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Cette ame vertueuse s'épuroit dans les souffrances, et celles du cœur étoient pour elle et plus vives encore et plus méritoires que les souffrances corporelles: comme fille tendre, elle donna des larmes de dou-
leur, comme épouse de Jésus-Christ, des larmes de bénédiction, à la mort édifiante de sa bonne mère, décédée dans les senti-
mens les plus religieux.

Il nous est pénible de ne pouvoir suivre la vierge fidèle dans le détail des vertus que commandoit son état, et qu'elle pratiquoit avec tant de ferveur; mais, renfermée toute en Dieu, pénétrée d'une humilité profonde, et ne cherchant qu'à se cacher à

tous les regards de la terre, pour ne vivre qu'à ceux de son bien-aimé, elle marchoit secrètement et sûrement dans la voie des élus : quelques mots qui lui sont échappés dans la conversation, ou dans ses lettres, nous décelent cependant, à leur manière, le trésor de mérite que renfermoit cette ame pieuse et si sensible : elle disoit confidentement sur l'obéissance : « Quel bonheur, lorsqu'il ne nous est plus possible d'avoir de volonté propre ! quel avantage, lorsque chacune de nos actions est réglée par la sainte obéissance ! nous n'avons plus alors de responsabilité, nous sommes assurés de faire toujours la volonté de Dieu. L'obéissance attache en outre un grand mérite à l'action la plus petite, à la chose la plus vile, la plus indifférente en elle-même devient infinitement méritoire et très-agréable au Seigneur, si elle est faite par obéissance : il est vrai que la nature ne la goûte pas, mais plus elle est vaincue, plus il y a raison de s'en réjouir.

Une de ses amies lui mandoit qu'elle avoit soin d'une chapelle où reposoit le Saint des Saints. « Quelle douce occupation ! lui répondit-elle ; vous avez occasion de faire tant de visites au Saint-Sacrement, quand vous allez préparer la chapelle, vos pieds, vos mains sont continuellement en mouvement pour le service de notre divin Sauveur, votre esprit, toujours occupé de trouver les

meilleurs moyens de l'honorer par la propriété de la demeure , et d'adorer celui qui vous a choisie pour cette heureuse servante qui approche le plus près de sa personne sacrée cachée dans le Sacrement de son amour. Dieu a sûrement le dessein de vous attirer plus fortement à lui , et de prendre une entière possession de votre cœur , puisqu'il vous a donné un emploi dans lequel vous ne pouvez faire un soupir qui ne soit pour lui , et où vous ne pouvez former un pas qui ne tende à vous unir à lui. » Elle répétoit souvent : « Oh ! qu'heureuses sont ces ames qui s'abandonnent tellement elles-mêmes qu'elles s'en remettent en tout au soin de leur Père céleste! »

C'étoit avec attendrissement qu'elle bénissoit les personnes qui s'occupent de l'éducation des pauvres ! « Ah ! qu'elles peuvent , disoit-elle , rendre leurs fonctions méritoires ! elles recevront la récompense de toutes les bonnes pensées que leurs instructions auront fait naître dans l'esprit de ces tendres enfans , et si elles leur enseignent à lire , de tous les sentimens , de toutes les résolutions qu'une pieuse lecture leur aura suggérés : cette conduite ajoutera un nouveau lustre à la beauté de leur couronne. »

Que ne nous est-il donné de peindre ici fidèlement le mérite des conseils , des

salutaires et lumineuses instructions ; des exhortations si tendres qu'elle adressoit à sa nombreuse jeunesse : parmi ses élèves se trouvoit une sœur de sa mère, que l'exemple, les discours et les leçons de sa nièce avoient introduite dans l'Eglise romaine : il seroit bien difficile d'énoncer ce qu'il y avoit de plus admirable, ou le talent rare, la sage mesure, les égards, la complaisance et tout à la fois la régularité parfaite de la jeune supérieure, ou l'humble docilité, la correspondance touchante de celle que son âge et la voix du sang mettoient naturellement au-dessus de celle qui lui commandoit : il faudroit pénétrer et lire dans tous ces cœurs formés par la sœur Marie-Stanislas, si digne de porter le beau nom de cet éminent serviteur de Dieu, pour se former une juste idée de tout le bien qu'elle opéra dans son court et bienheureux apostolat. Ce beau jour d'une vie si innocente et si pure approchoit de son couchant : la jeune épouse de son Sauveur avoit versé des larmes de confiance et d'amour sur les cendres de sa pieuse mère : peu à peu elle se sentit mourir, et songeoit qu'elle laisseroit après elle sur la terre celui qui lui donna deux fois la vie, par les nobles sacrifices qu'il avoit faits au bonheur de sa fille : en se les rappelant elle le couvroit de ses bénédictions, et sa tendre et innocente piété filiale s'élevoit au plus

haut degré d'énergie. « Vous ne pouvez, disoit-elle, dans ses épanchemens au sein d'une amitié vertueuse, vous former une idée de ma tendresse pour mon père : sûrement je ne l'aime pas trop ; ah ! du moins mon cœur me rend ce témoignage que je l'aime comme l'image de mon Père céleste, mon Dieu, mon tout. » Hélas ! il fallut porter comme le coup de la mort dans le cœur de ce père bien-aimé, à qui le ciel alloit ravir tout ensemble sa fille, sa mère, son apôtre : du lit funèbre, l'épouse de Jésus-Christ mourante voulut préparer elle-même le calice d'amer-tume, en le présentant d'une main affermie par les sublimes sentimens de la foi : elle lui écrivoit donc au commencement de la maladie qui la conduisit au tombeau : « Mon cher papa, je crois que vous avez été informé de l'état réel de ma santé : mon rétablissement ne peut me venir que de la main du Tout-Puissant : c'est une consolation bien douce pour moi d'avoir mon céleste Père pour unique médecin : je sens maintenant toute la force de ces paroles du psaume : *Il m'est bon de m'attacher à Dieu, de placer toutes mes espérances dans le Seigneur mon Dieu.* Cher papa, il n'est pas moins consolant de vous voir entrer dans ces sentimens, de vous considérer vous réjouissant avec moi, et m'aidant à remercier Dieu de ce qu'il s'est réservé à lui-même le soin de sa pauvre et indigne

créature: On m'a dit dernièrement que depuis deux ans la prolongation de mon existence étoit un miracle que le Seigneur avoit pu seul opérer: il fera maintenant de moi ce qu'il lui plaira; il m'accorde la grâce d'être parfaitement résignée, soit à la mort, soit à la vie, et à travailler encore plusieurs années, ou même à languir dans l'état d'une totale incapacité. Remerciez-le, mon cher papa, de m'avoir donné ces dispositions: je vous en fais part pour vous consoler; vous encourager; ne vous chagrinez pas à cause de moi; je vous en ai peut-être trop dit, mais je ne puis supporter l'idée de vous tenir dans l'ignorance sur ce qui me regarde. Je sais d'ailleurs que vous aimez trop la volonté de Dieu, pour que vous n'éprouviez pas de la consolation et de la paix dans son accomplissement: dans cette parfaite conformité à sa douce volonté, je suis, etc. »

Le mal, comme la pieuse vierge l'avoit tacitement prévu, tourna bientôt à la mort: sa résignation, sa ferveur, sa tendre charité pour toutes ses compagnes, ses aspirations fréquentes vers le ciel, ses vœux continuels pour l'accomplissement entier du bon plaisir de Dieu, l'édification rare qu'elle montra dans la réception de secours spirituels, tout annonça que si le corps s'affaissait, l'âme étoit pleine de courage, le cœur rempli d'une joie sainte et inexprimable.

Quelques instans avant qu'elle expirât, une de ses compagnes lui suggéra cette prière : Je vous aime, ô Jésus ! Elle répliqua : Et Marie. Puis elle dit d'une voix douce et tendre : « Quoique le Seigneur me châtie, je ne cesserai pas de l'aimer. » Elle saisit au même instant son Crucifix et le pressa sur sa poitrine, comme pour confirmer ce qu'elle venoit de dire : ce fut ainsi que la chaste colombe s'envola dans le sein de l'Epoux céleste, le 7 octobre 1815. Il y avoit quinze jours que Marie Stanislas avoit atteint sa vingt-sixième année. Au moment qu'elle rendit le dernier soupir, le pieux directeur de cette réunion de vierges écrivit à monsieur Fitch :

« Ne vous affligez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance : si jamais un événement de cette nature pouvoit offrir une source de consolations, c'est bien celui-ci : Votre chère enfant, monsieur, l'amie la plus excellente que le Seigneur nous ait donnée, a pendant quatre ans rempli une des plus importantes places de la Visitation, et l'a remplie avec un grand succès. Ses mérites s'étoient accrus par ses souffrances et ses infirmités habituelles. Enfin, après avoir terminé ses travaux, de manière à s'être acquis des droits éternels à la reconnaissance de l'ordre, son Père céleste l'a visitée par une maladie de plus de quatre mois, afin de la préparer à l'éternité : l'inestimable valeur

du don qui nous avoit été fait en sa personne, nous porta à en solliciter la conservation. Pour l'obtenir tout fut mis en usage, prières, bonnes œuvres, et Dieu permit sans doute que nous conservâmes jusqu'au dernier moment l'espoir d'être exaucés, afin que ses bonnes œuvres et ses prières tournassent au profit de son ame, si elles étoient inutiles pour la santé de son corps, etachevassent de la purifier de ces imperfections qui eussent retardé son entrée dans la céleste patrie. L'homme propose, mais Dieu dispose, nous voulions conserver notre trésor, et Dieu vouloit le retirer à lui : sa sainteté éminente, le grand bien qu'elle avoit opéré en formant les autres à la perfection, la fermeté avec laquelle elle a supporté ses infirmités, et particulièrement la longue et douloureuse maladie qui a terminé sa carrière, ainsi que les innombrables sacrifices, les prières et les bonnes œuvres qui ont été offerts dans une autre intention à la vérité, tout nous laisse dans l'heureuse conviction qu'elle a passé sans délai dans le sein de son Dieu : je suis plus fortement encore pénétré de cette conviction, toutes les fois que je monte à l'autel ; et j'ai la ferme croyance qu'en offrant le saint sacrifice pour ma fille et pour mon amie en Jésus-Christ, je contribue, non à diminuer ses peines, mais à augmenter sa gloire. »

Ô vertueux Fitch , toi qu'il m'est si doux de nommer mon frère , mon tendre frère en Jésus-Christ ! ô heureux époux! ô plus heureux père! depuis le décès de tes deux saintes amies , je t'ai vu répandre bien des larmes sur elles ; mais non des larmes d'amertume , non des larmes d'une douleur toute humaine! homme si fort élevé par la religion au-dessus des foiblesses de la nature , je t'ai vu , je t'ai entendu bénir leur fin précieuse , et ne former de vœux que pour avoir le bonheur de mourir comme elles dans les sublimes sentimens de la foi ; je vous salue mille fois , chère et précieuse famille , dans laquelle je puis compter une fille de mon saint ministère , et plus d'un touchant modèle dans les voies de la vertu ; fortunés enfans de l'Eglise romaine , unissons - nous à ces pieux néophytes , et disons avec eux : Ô ma mère ! ô ma vénérable mère la sainte Eglise , plutôt que de t'oublier jamais , que de perdre de vue tes longs bienfaits sur ma personne , que mon bras droit se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais.

RÉFLEXION.

VIERGES fidèles , que les vies édifiantes qui viennent d'être placées sous vos yeux n'aient pas été pour vous une simple et rapide lecture , dont il reste après si peu dan

la mémoire , et surtout si peu dans le cœur ! Revenez , je vous conjure , et c'est la voix de votre plus tendre et votre plus ancien ami qui se fait entendre ici , revenez , revenez souvent sur toutes ces peintures attachantes : prenez de chacune d'elles une notion particulière , choisissez de chacun de ces modèles sa vertu caractéristique , pour en faire l'objet de votre étude et de votre constante émulation ; mais ce n'est point assez encore , formez-vous comme le plan général de la conduite de ces vraies héroïnes ; voyez comme elles ont pensé , comme elles ont parlé , comme elles ont agi dans les circonstances les plus remarquables ; et sur cet heureux ensemble , formez-vous , mes jeunes amies , la règle que vous devez suivre pour devenir et pour demeurer à jamais solidement vertueuses , quelque soit l'état où la Providence vous appelle. Ainsi , d'après elles , proposez-vous d'être généralement en garde contre toutes vos passions , de vous en humilier sans cesse devant Dieu ; demandez-lui instamment la grâce de ne céder à aucune ; prenez des mesures , formez des résolutions contre toutes. Dans le choix de celles qu'il faut combattre , entre les plus considérables , commencez par la plus facile , et d'abord corrigez-vous des fautes dont vous pouvez vous abstenir le plus aisément ; dans la profession de la piété ; mettez-vous en garde contre

certains vices assez ordinaires , tels que cette délicatesse qui ne veut rien que de consolant et de tendre , cette sorte de sensualité qui porte à croire que tout est perdu dès que l'on se trouve en butte à la tentation ; cet esprit de déplacement qui , sous le prétexte de nous faire servir Dieu plus parfaitement , fait négliger les affaires essentielles de son état : telle encore cette pusillanimité , cette défiance excessive et décourageante si opposée à la confiance que nous devons avoir en Dieu par Jésus-Christ. Eh ! pourquoi ne pas tenir au Divin Maître ce langage si digne d'un bon cœur. « Seigneur, moi qui ne suis que péché, j'ose lever les yeux vers votre trône ; devant vous rien ne peut être pur , et cependant j'attends votre jugement sans une frayeur extrême ; j'ai un Jésus ; ô parole si consolante et si douce , parole que je ne puis assez goûter , ni répéter assez souvent ! »

Apprenez surtout à vous aplanir la voie du ciel par la vertu et les bonnes œuvres ; aimez , aimez , cela suffit ; l'amour ne raisonne point , il ne sait que sentir. Eh ! sitôt que l'on aime , a-t-on besoin d'être averti des protestations que l'on doit faire , des marques que l'on doit donner de son amour ? Aimez , encore une fois , aimez , cela suffit. Mais à quelle marque sûre reconnoîtrez-vous que vous aimez Dieu ? Examinez si vous aimez le prochain ; c'est la règle établie par les

Apôtres et par les saints Docteurs ; et songez encore que ce n'est point de la langue et par de vains discours qu'il faut aimer nos frères ; c'est par les œuvres , ce sont des services réels que la charité nous prescrit. Jeunes amies , les pauvres vous présentent l'objet principal de cette aimable vertu ; accoutumez-vous à considérer Jésus – Christ dans leurs personnes ; regardez-les comme vos frères , comme les amis de Dieu. Retracez à votre mémoire la pratique admirable des premiers chrétiens ; parmi eux point d'indigens , et après que la communauté des biens eut cessé , leur immense charité n'en fut point refroidie : rien alors de plus commun que de voir des chrétiens se vendre eux-mêmes pour racheter leurs frères ; la plupart employoient le prix de leur travail à nourrir les malades. D'après ces excellentes maximes , vous réglerez vos aumônes , et , quelque étendues qu'elles puissent être , vous croirez toujours avoir donné peu , ou plutôt n'avoir rien donné.

Craignez d'altérer en quoi que ce puisse être la charité de vos cœurs ; elle doit s'étendre jusqu'à ceux qui auroient cherché à vous nuire , et qui vous auroient nui en effet. Mais la patience et la douceur , compagnes inséparables d'une charité parfaite , ne dégénèrent pas en lâcheté , en mollesse ; ce qui ne regarde que vos personnes ne doit

jamais vous émouvoir ; il est permis d'être ému de ce qui offense le Seigneur ; cependant, lorsque c'est le zèle qui vous anime, réprimez-en les premières saillies ; ne reprenez personne dans un mouvement de colère : il vous sera facile de vous comporter ainsi si vous êtes vraiment humbles , et dès que vous souffrirez avec douceur et patience que l'on vous marque du mépris et que l'on vous outrage, vous serez humbles, n'en doutez pas. Enfin remarquez , chère jeunesse , que c'est surtout dans l'accomplissement des devoirs d'état que la vraie dévotion consiste, et que le travail est une obligation indispensable à tous. Employez non-seulement vos biens , mais vos mains encore à revêtir les membres et à parer le sanctuaire de Jésus-Christ. Travaillez aussi pour vous-mêmes dans les choses les plus communes , et rappelez-vous alors l'arrêt porté contre nous tous : *Vous vivrez à la sueur de votre front.*

Mais où mon cœur , dévoué sans réserve à vos intérêts éternels, puise-t-il les avis qu'il vous adresse? Si tous nos pieux moralistes les ont , avant nous , détaillés , ne les voyez-vous pas suivis de la manière la plus généreuse par les Héroïnes chrétiennes ? Ce n'est pas moi qui vous conseille, c'est chacun des discours , c'est mieux encore chacune des actions d'une *Jeanne* , infante

de Portugal ; d'une *Catherine Henrici* ; d'une *Catherine de Harlay* ; d'une *Esther Leggues* ; d'une *Catherine Tegahkouita* ; d'une *Isabelle*, infante de Portugal ; d'une *Vobalamma*, princesse de Cota ; d'une *Henriette de France* ; d'une *Anne-Marie Gilbert-Auverger* ; d'une *Thérèse du Bois-Anger* ; d'une *Marie-Anne C**** d'une *Julie Fabre* ; d'une *Sophie Martel* ; d'une *Félicité des Nétumières* ; d'une *Victoire de la Fosse-Moisson* ; d'une *Alexandrine du Tour* ; d'une *Jeanne-Anne-Marie Poulain de Corbion*, et d'une *Marie-Anne Fitch*. Voilà quels sont vos moniteurs et vos orateurs les plus éloquens. Si le préjugé des temps, l'esprit irréfléchi du jeune âge, le ton du jour, l'immoralité de ce siècle de fer où nous vivons, laissent en vos esprits des nuages sur le mérite éminent de leurs œuvres, ô mes chers enfans ! le constant objet de ma tendresse, je vous en conjure, et pour votre bonheur, rapprochez toutes ces vies édifiantes de celle qu'en peu de mots un des plus anciens et des plus illustres docteurs de l'Eglise traçoit à une mère tendre, comme étant le plan sur lequel elle devoit former sa fille ; comparez les tableaux et déclarez ensuite, d'après la voix de la conscience, si nos Héroïnes ne rappellent pas fidèlement les mœurs antiques, celles qui régnnoient dans les jours d'or du christianisme ; saint Jérôme, dans les règles qu'il donnoit à la veuve Laëta,

pour l'éducation de sa fille, ne veut pas qu'une jeune chrétienne quitte jamais sa mère, pas même pour aller à l'église ; il lui interdit absolument toutes chansons mondaines et toutes les compagnies où se trouvent des jeunes gens d'un autre sexe : il ordonne qu'en lui apprenant à coudre et à filer, on ne néglige pas ce qui peut cultiver son esprit, surtout en dirigeant sa conduite. « Mais qu'on prenne garde, dit-il, de lui apprendre dans son jeune âge ce qu'il lui faudroit oublier dans la suite. Le temps est trop court pour en abuser ; ainsi que tous les jours elle vous récite quelque morceau choisi de l'Ecriture ou de l'histoire sainte. Il vaut mieux l'animer par des éloges que l'intimider par des réprimandes et des reproches. Rien n'est si pernicieux que d'inspirer du dégoût pour le travail et pour l'étude à de jeunes personnes. Prévenez surtout l'oisiveté : que votre fille ne soit pas toujours occupée à la même chose ; l'ennui la saisiroit, et l'ennui n'est guère moins dangereux que l'oisiveté : accoutumez-la de bonne heure à la tempérance ; des viandes communes, peu ou presque point de vin. Surtout, ah ! surtout, ne lui donnez jamais de mauvais exemples, qu'elle ne vous voie jamais faire ce que vous lui défendez.

« Si vous me dites, conclut saint Jérôme ; que dans la dissipation et le tumulte du

monde où vous vivez, il ne vous est pas possible d'élever ainsi votre fille, je vous réponds : déchargez-vous donc d'un fardeau que vous ne pouvez porter, et mettez-la dans un monastère où, élevée dans l'assemblée des saintes vierges, elle apprenne à vivre chrétiennement, et vous délivre vous-même de l'inquiétude continue où vous devez être sur son éducation. »

GROUPE

Des plus jeunes chrétiennes immolées pour la Foi, et présentées par l'Eglise à la vénération publique.

MES jeunes amies ; ma tâche, cette douce obligation que mon cœur m'a tracée, de mettre tout en œuvre pour vous inspirer l'amour et la pratique des vertus ; cette tâche seroit-elle terminée ? Eh ! comment appellé-je ici la délicieuse jouissance que m'a procurée mon amour pour vos ames ? Travaille-t-on, sue-t-on, fatigue-t-on alors que l'on aime ? Non, répondoit saint Augustin, la peine est trop légère pour être aperçue ; ou, si nous en avons le sentiment, cette peine est si aimable, que pour tout au monde on ne voudroit en être dégagé. Voilà ce que j'éprouve en m'occupant des moyens d'assurer votre bonheur commun. Non, je n'en ai point fait assez ; il me reste à vous présenter les plus grands, les plus éclatans triomphes de la grâce et dans le sexe le plus foible, et dans l'âge le plus fragile. Je n'osois d'abord vous ouvrir ces arènes sanglantes et remplies des affreux instru-

mens de la mort , où la jeunesse , la beauté, les grâces aux prises avec d'impitoyables bourreaux, ont développé des forces et un courage si fort au-dessus de la nature! jusqu'ici vous avez vu des efforts bien généreux sans doute ; mais néanmoins plus accommodés à notre frèle existence; vous avez avec moi reconnu , estimé , admiré de pénibles sacrifices commencés au berceau de la vie , et continués avec le même zèle et la même ardeur , jusqu'à son dernier instant : c'est que par-là je voulois vous préparer à de plus magnifiques spectacles. Je voulois vous disposer à contempler avec fruit tout ce que le christianisme opéra de plus héroïque dans ces intrépides disciples , Il est temps que je vous rende les témoins de cette immolation dont est capable , avec le secours de la grâce ; le jeune homme , la jeune personne auxquels elle a parlé d'une manière triomphante , rendant les armes au Dieu tout-puissant , et cédant à ses attractions ineffables , se sont pour jamais soumis à son aimable empire. Les annales de l'Eglise , notre mère , à la main , je ne ferai que raconter ; j'écarterais toute réflexion qui pourroit distraire d'un récit trop intéressant par soi-même. Vierges chrétiennes , l'éloquence des faits suffira pour vous instruire , pour vous toucher et pour éléver vos ames ; ces faits tout seuls

en diront assez, et je n'aurai d'autres soins à prendre que de suivre l'ordre chronologique, dans cette galerie de tableaux qui présentent les beaux jours, les jours purs et sans tache, le véritable âge d'or du christianisme.

An 203.

SAINTE PERPÉTUE.

PERPÉTUE n'a pas à remporter la glorieuse palme de la virginité; mais en s'offrant sur la scène comme fille, épouse et mère, elle jette un plus grand éclat sur son triomphe, acheté par de plus grands combats. Originaire de la ville de *Suburbe*, en Afrique, et d'un rang distingué, elle se maria fort jeune avec un homme d'une naissance proportionnée à la sienne. Assez heureuse pour avoir appris la doctrine du Christianisme, encore catéchumène, elle fait briller dans sa personne une foi égale à celle des fidèles les plus parfaits. A peine comptoit-elle sa vingt-deuxième année, quand la persécution de l'empereur *Sévère* éclata dans tout l'empire contre les Chrétiens: ces valeureux athlètes remplissoient les prisons. Instruit que *Perpétue* étoit Chrétienne, le préfet la fait enfermer avec plusieurs autres dans un sombre cachot, d'où, appelés devant son tribunal, ils sont sommés d'adorer les dieux; Perpétue répond sans balancer que Jésus-Christ seul

est digne de ses adorations , et qu'elle ne les prostituera point à des divinités impuissantes. Aussitôt on décharge une multitude de coups sur son visage innocent , et on la renvoie dans la prison. Là , quel assaut terrible à la nature et au cœur le plus sensible ! Le père et l'époux de la fervente chrétienne viennent la conjurer , en lui montrant son enfant âgé de trois mois , d'avoir pitié d'eux ; et le modèle des filles , des épouses et des mères demeure inébranlable et comme insensible à la voix du sang et de toutes observations. Le vieillard qui lui donna le jour revient à la charge ; malgré ses cheveux blancs et sa qualité vénérable , il se jette , fondant en larmes , à ses genoux , et cette ame tendre et magnanime a l'affreuse douleur de voir maltraiter sous ses yeux celui dont elle voudroit conserver les jours aux dépens des siens ; mais l'heure du triomphe a sonné , condamnée à être exposée aux bêtes , la jeune martyre , la créature céleste est conduite dans le champ de la victoire , de la manière la plus cruelle pour son inaltérable pudeur ; cependant , à la prière du peuple , on lui donna des vêtemens , une vache fureuse la jette en l'air , et Perpétue ne songe qu'à recueillir ses habits , pour ne blesser en rien la modestie ; cruellement tourmentée par la fureur des bêtes féroces , elle reçoit le coup mortel de la main des gladiateurs.

Trois amours légitimes, mais subordonnés ; mais sacrifiés même à un amour plus important et plus indispensable, celui de la sainte loi du Seigneur, l'amour filial, l'amour conjugal et l'amour maternel, ont tressé l'immortelle couronne, et l'ont placée pour jamais sur la tête de l'illustre Perpétue.

An 203.

SAINTE FÉLICITÉ.

JEUNE esclave de Perpétue, Félicité partage la confession, les combats, le courage et le martyre de sa glorieuse maîtresse. Le geôlier du cachot où sont renfermées les victimes, entend Félicité crier dans les douleurs de l'enfantement : le cruel la raille et lui dit : « Que feras-tu demain, quand tu souffriras bien d'autres tourmens ? » — C'est moi-même, répond paisiblement la vaillante athlète, qui souffre en ce moment ; mais demain ce sera Jésus-Christ qui souffrira dans moi. » Au jour de son triomphe, exposée aux mêmes ignominies que sa maîtresse, lorsque le peuple lui fait donner des vêtemens, tourmentée cruellement par les bêtes acharnées sur sa chair innocente, elle est mise à mort par les gladiateurs. Félicité n'est plus la servante, elle sera l'honorale compagne de Perpétue : placée l'une à côté de l'autre

dans le canon de la Messe, toutes les deux reçoivent également nos hommages.

Vers l'an 250.

SAINTE DENYSE.

Sous l'empire de Dèce, cruel persécuteur des Chrétiens, près de Lampsaque, ville de l'Hellespont, *Nicomaque* interrogé sur sa foi, avoit répondu au proconsul avec une noble fermeté, cruellement tourmenté par ordre du tyran, il souffre d'abord avec héroïsme, et cède ensuite à la rigueur des tortures ; il s'écrie : Je sacrifie aux dieux. On le fait aussitôt délier ; mais au moment qu'il offre un encens sacrilége, saisi tout-à-coup du démon, il se bat contre terre, se coupe la langue avec ses dents, et expire. Alors, dans la foule des spectateurs, *Denyse*, jeune fille âgée de seize ans, dit à haute voix : — Misérable ! pourquoi t'es-tu attiré une peine éternelle, pour un moment de relâche ! — A ces paroles, le proconsul la fait approcher et lui demande si elle est Chrétienne. — Oui, répondit-elle avec courage, c'est ce qui fait que je plains ce malheureux de n'avoir pas encore souffert un peu, pour arriver au repos éternel. — Il a trouvé le repos, lui répond le tyran, lorsqu'il a satisfait aux dieux et aux princes, en sacrifiant. Sacrifiez comme lui, de peur qu'après vous avoir fait traiter

honteusement, j'ordonne que vous soyez brûlée vive. — Mon Dieu, réplique Denyse, est plus grand que vous, il peut me donner la force de résister à tout ce qu'il vous plaira de me faire souffrir, ainsi je ne crains point vos menaces. — Le monstre abandonne la chaste Chrétienne à la brutalité de deux débauchés; Dieu la délivre de leur poursuite; ils voient un jeune homme éclatant, qui remplit de lumière l'endroit où ils étoient; aussitôt dans leur frayeur, ils se jettent aux pieds de la Sainte; elle les relève et leur dit: « Ne craignez point, c'est mon gardien et mon défenseur. » Ils la prient d'intercéder pour eux, de peur qu'il ne leur arrive quelque mal. Le lendemain matin, Denyse entend les cris d'un peuple en fureur, qui traîne hors de la ville deux Chrétiens pour les immoler à sa rage; aussitôt elle échappe à ses gardes, accourt au lieu où sont les martyrs, se jette au milieu d'eux, et s'écrie: « Afin de vivre avec vous dans le ciel, je veux mourir avec vous sur la terre. » On en avertit le proconsul, qui apprend, en même temps, comment Dieu a conservé cette jeune vierge. Les miracles extérieurs changent bien rarement le cœur; peu touché de cette merveille, le persécuteur des fidèles répond froidement: Qu'on la mène dans un lieu séparé pour être décolée; la tête du juste tombe sous le couteau sacrilége, et le chœur des vierges

coronnées au ciel en compte une de plus ! Grand Dieu ! qui s'arme ici pour la gloire de ton nom ? qui s'offre le vainqueur des tourmens , de la mort ? Une héroïne qui commence à peine son quatrième lustre.

An 303. —

SAINTE LÉOCADIE.

ORIGINAIRES de Tolède , issue d'une des familles les plus distinguées de l'Espagne : Léocadie surpassa , par sa beauté et par ses qualités éminentes , l'éclat de sa naissance ; ses parens n'avoient rien négligé pour lui procurer une bonne éducation , et elle avoit si parfaitement répondu à tous leurs soins , qu'elle étoit généralement reconnue pour un prodige de perfection ; combien ces avantages se trouvèrent rehaussés par une modestie charinante répandue dans ses moindres actions ! Dans le sein de la vie domestique , les délices de ceux qui l'entouroient , la jeune vierge remplissoit tous les devoirs d'une épouse de Jésus-Christ , lorsque *Dacien* , gouverneur d'Espagne , reçut de l'empereur Dioclétien , l'ordre barbare d'exterminer le Christianisme dans tous les lieux de sa dépendance. Le digne substitut du prince sanguinaire n'épargna rien pour intimider les nombreux disciples de l'Evangile. Léocadie se montrant une des plus ferventes

chrétiennes, plus célèbre encore par sa piété que par ses attraits et par sa noblesse, reçut d'abord l'ordre de comparoître au tribunal. Dacien, frappé de la beauté éblouissante, ainsi que des grâces de sa victime, lui prodigua toutes les marques de la plus haute considération, le perside la comble d'éloges sur ses charmes, ses talens, sa naissance; lui proteste qu'elle est digne de l'empire, et lui assure qu'il se flatte de l'y faire monter, pourvu qu'elle adore les dieux de son maître. La noble Espagnole l'écoute les yeux baissés, et lui répond avec respect qu'elle est la servante de J.-C., qu'elle lui a consacré son cœur, que la gloire de lui appartenir lui est plus précieuse que toutes les couronnes de la terre. Cette réponse change en rage les égards simulés du persécuteur des fidèles; il la traite de vile esclave, ordonne qu'on la déchire de coups et le sang coule bientôt de toutes les parties de sa chair innocente. La courageuse athlète est ensuite jetée dans les fers, et réservée au plus cruel supplice; mais le Seigneur vouloit récompenser son courage et sa foi: de sa prison elle apprend le glorieux martyre des amis du Seigneur; elle soupire d'aller avec eux chanter à jamais le délicieux cantique des convives de l'Agneau: ses désirs sont couronnés, elle expire de ses bles-

sures le 9 décembre 308, Tolède conservera sa mémoire comme un trésor, et ne cessera de la bénir.

Vers l'an 303.

SAINTE FOI.

PARMI les Chrétiens qui triomphèrent des promesses, des menaces et des cruautés de Dacien, préfet des Gaules sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, nul ne fut plus illustre qu'une très-jeune vierge d'Agen en Aquitaine. Sainte *Foi*, d'une beauté parfaite, se montrait insensible à tous les attractions du monde. Au moment qu'on la traduisit devant le préfet, elle fit le signe de la croix sur toute sa personne, en prononçant ces mots : « Seigneur Jésus, qui êtes toujours prêt à assister vos serviteurs, fortifiez-moi dans cette heure; rendez-moi capable de répondre d'une manière qui soit digne de vous. » Ici commence un dialogue entre le tyran et la sainte épouse de Jésus-Christ : le premier s'énonce d'abord avec une apparente douceur; qu'on apprécie les réponses de l'autre. « Comment vous nommez-vous ? — Je m'appelle *Foi*, et je m'efforce de soutenir la réalité de ce que ce nom signifie. — Quelle est votre religion ? — Dès mon enfance j'ai adoré Jésus-Christ, je me suis consacrée toute entière à son service. — Ayez, mon enfant, quelque égard pour votre

jeunesse et votre beauté ; renoncez à votre religion ; sacrifiez à Diane , divinité de votre sexe , et qui vous accordera des dons précieux. — Les divinités des Gentils sont des démons ; comment pouvez-vous m'engager a leur offrir des sacrifices ? — Quoi ! vous osez appeler nos dieux des démons ! il faut à l'instant , ou leur sacrifier , ou expirer dans les tourmens. — Non-seulement , reprend la Sainte , je suis prête à souffrir tous les tourmens pour Jésus-Christ , mais je brûle d'impatience de mourir pour lui. » Dans un transport de rage , Dacien fait préparer un lit de cuivre ; on attache dessus avec des chaînes de fer l'innocente victime. Dessous on allume un grand feu , où l'on jette de l'huile et d'autres matières inflammables. Frappés d'horreur et de pitié , les spectateurs s'écrient : Comment peut-on tourmenter de la sorte une jeune innocente , uniquement parce qu'elle veut adorer son Dieu ? Arrêtez aussitôt , on leur commande de sacrifier ; sur leur refus , ils sont mis à mort. Sainte Foi est avec eux décapitée.

Vers l'an 305.

SAINTE THÉODORE.

NATIVE d'Alexandrie , la jeune Théodore porte , depuis long-temps , les fers pour la

foi de Jésus-Christ. Le juge, nommé *Proculus*, la fait comparaître; voici l'entretien qui s'ouvre entre l'oracle du démon et la généreuse athlète: De quelle condition êtes-vous? — Je suis Chrétienne. — Je vous demande si vous êtes libre ou esclave? — Je vous l'ai déjà dit, je suis Chrétienne; Jésus-Christ est venu me délivrer. Selon le siècle, je suis née d'une famille libre. — Pourquoi donc n'avez-vous pas voulu être mariée? — C'est pour être plus unie à Jésus-Christ, qui, en se faisant homme, nous a délivrés de la corruption, et nous a promis la vie éternelle. — Les Empereurs ont ordonné que les vierges sacrifient aux dieux, ou qu'elles soient exposées à la prostitution. — Dieu regarde la volonté, et la violence qu'on souffre malgré soi n'est pas un crime. Si vous voulez me couper la tête, la main ou le pied, ou mettre mon cœur en pièces, ma volonté n'a pas de part à ces violences; il en est de même du genre de supplice dont vous me menacez. — Je vous donne trois jours pour prendre votre parti. — Ces trois jours sont déjà passés pour moi, faites ce que vous voudrez. *Proculus*, au terme de trois jours, la fait conduire dans un lieu de débauche; cette jeune fille, en y entrant, lève les yeux au ciel, et dit: « O Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ! secourez-moi, et me tirez d'ici, vous qui avez secouru Pierre dans la prison, et l'en

avez fait sortir, sans qu'il eût souffert aucun mal; conservez-moi pure de cœur et de corps, afin que tous voient que je suis votre servante. » Le peuple autour de la maison observe qui entrera le premier. Didyme, que Dieu suscite pour la délivrer, entre revêtu d'un habit militaire, Théodore est effrayée. Ne craignez point, dit son libérateur, je suis votre frère; prenez mes vêtemens, je me couvrirai des vôtres; vous sortirez d'ici sous cet habit étranger, et moi je resterai. Théodore y consent, et sort sans être reconnue. Le juge averti, se fait amener Didyme, et lui demande qui l'a autorisé d'en agir ainsi. — C'est Dieu qui me l'a commandé, répond le Chrétien généreux. — Où est Théodore? — Je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que cette fille étant une servante du Seigneur, et ayant confessé le nom de Jésus-Christ avec fidélité, ce même Jésus l'a conservée pure. Le Juge envoie Didyme à la mort. Saint Ambroise ajoute sur les témoignages qu'il a reçus, que cette fille courageuse ayant appris la condamnation de son défenseur, courut au lieu du supplice, pour lui disputer la palme du martyre. « J'ai consenti, lui dit-elle, que vous m'ayez sauvé l'honneur; mais non pas la vie, j'ai fui l'infamie et non la mort. Si vous m'aviez privée du martyre, vous m'auriez trompée. » Tous deux sont immolés en haine du Christianisme.

An 304.

SAINTE EULALIE.

D'UNE illustre maison de Mérida en Espagne, Eulalie, dès son berceau, méprise les jeux, les ornementz et les plaisirs ordinaires de l'enfance. Parvenue à peine à sa douzième année, elle entend publier les ordres des empereurs Dioclétien et Maximien pour forcer les Chrétiens à sacrifier aux idoles; à cette nouvelle, consumée de zèle pour la gloire de Dieu, ne souhaitant rien autant que de donner sa vie pour Jésus-Christ, avec quelle peine ne souscrit-elle pas aux ordres de sa mère, qui la retient cachée dans une maison de campagne éloignée de la ville, Bientôt, ennuyée d'un repos qui lui paroît indigne d'une ame chrétienne, la petite et céleste créature s'ensuit la nuit de la maison, traverse les champs pour n'être pas arrêtée dans sa course, arrive à Mérida avant le lever du soleil, et dès le matin se présente hardiment au tribunal du gouverneur. Elle lui reproche la fureur qui le pousse à faire périr les ames, en les obligeant de renoncer au seul et véritable Dieu. « Si vous cherchez des Chrétiens, lui dit-elle, me voici; ennemie de vos sacrifices impies, je déteste vos idoles, et je confesse un seul Dieu, de cœur et de bouche. Vos divinités et vos empereurs même ne sont rien, parce que dans les unes je ne

trouve que les ouvrages des hommes, et que les autres les adorent. Cependant, que les maîtres du monde s'abaissent au-dessous des pierres, [et leur consacrent leur vie, s'ils veulent, nous ne les empêchons pas; mais pourquoi tourmenter ceux qui ont des sentimens plus nobles? Ces excellens juges se repaissent du sang innocent, déchirent les entrailles des saints, mettent leur plaisir à faire abandonner la Foi; ainsi, bourreaux, vous pouvez exercer votre fureur sur les membres du corps; coupez-les, déchirez-les; mais vous ne pouvez rien gagner sur mon ame.

Irrité de ce discours, le juge infidèle lui fait voir les supplices horribles qui lui sont préparés; l'épée, les dents des bêtes et le feu, si elle persiste dans sa religion. Il ajoute: » Quelle difficulté de faire ce qui est nécessaire pour éviter ces malheurs? vous en serez exempt si vous touchez seulement du bout des doigts un peu de sel d'encens. » Cette douceur hypocrite fait sur Eulalie une impression étrange; n'écoutant que son zèle, elle renverse l'idole et foule aux pieds ce qu'on vient d'appréter pour le sacrifice. A l'instant deux bourreaux lui déchirent les côtés jusqu'aux os avec des ongles de fer, et l'intrépide athlète ne fait autre chose que compter les coups, en disant que c'est une écriture qui grave sur elle les victoires de

Jésus-Christ. Ensuite on lui brûle le sein et les flancs avec des flambeaux. A la place de pleurs , de cris , de gémissements , il ne sort de la bouche de la victime expirante que des actions de grâces , le feu prend à ses cheveux épars , monte à la tête ; les flammes l'étouffent , et la céleste Jérusalem compte une bienheureuse de plus. Mais le martyre de l'admirable adolescente est accompagné de prodiges qui jettent l'épouvante dans l'âme des bourreaux , et ils permettent aux Chrétiens d'ensevelir le corps de leur jeune héroïne. O Eulalie ! sur le lit des tortures , quel moment ! mais bientôt entrer dans la gloire , quelle éternité !

L'an 304 ou 305.

SAINTE AGNES.

LA rare beauté d'Agnès , à peine parvenue à sa treizième année , comptoit de vains adorateurs ; plusieurs jeunes gens d'un rang distingué demandent et son cœur et sa main ; mais déjà elle s'étoit consacrée sans partage à Jésus-Christ , et rejette les propositions de mariage qui lui sont adressées. Furieux de son refus , plusieurs de ses indignes amans la font arrêter comme chrétienne ; elle comparioit devant le juge inique qui tente tous les moyens possibles de la faire renoncer à la foi ; la sainte enfant méprise également et

ses caresses et ses menaces. Ses membres délicats sont chargés de chaînes de fer; mais elle déclare qu'elle est prête à endurer toutes sortes de supplices, le feu même dont on la menace, dans la confiance que Jésus-Christ, son époux, lui donnera la force d'en surmonter la rigueur. Traînés aux autels des faux dieux, elle y confesse hautement le nom de Jésus-Christ; on ne peut lui faire remuer la main, que pour imprimer sur elle le signe de la croix. Le juge impie se persuade qu'elle sera plus sensible à la perte de sa chasteté qu'à tous les supplices; il lui déclare que si elle n'adore Minerve, il va la faire conduire dans un lieu infâme. Agnès répond avec calme: « Jésus-Christ est le gardien de ma chasteté, et il ne souffrira pas qu'on profane un corps qui lui est consacré.» L'abominable persécuteur fait traîner aussitôt sa victime dans le lieu de prostitution; Dieu l'y protège si visiblement, qu'aucun des êtres dissolus réunis dans ce repaire, n'osent, à l'exception d'un seul, s'approcher d'elle, ni même la regarder. Le plus déhonté, le plus impudent de la bande, veut arrêter les yeux sur elle; il est puni sur-le-champ, et renversé par terre à demi-mort. Le juge, honteux de sa défaite, la condamne à avoir la tête coupée. Elle entend cet arrêt avec joie, se rend au lieu du supplice, y fait sa prière, et reçoit le coup qui

lui assure la double couronne, le laurier immortel de la virginité et la palme glorieuse du martyre. O vierges chrétiennes, quel âge ont vos illustres rivales ? Une Eulalie, douze ans, et une Agnès treize. Vertu, voilà tes plus beaux triomphes !

L'an 305.

SAINTE POTAMIÉNE.

ORIGINAIRE d'Alexandrie ; capitale de l'Egypte, Potamiène eut le bonheur de choisir Jésus-Christ pour époux dès sa plus tendre jeunesse, et lui consacra la beauté parfaite qu'elle avoit reçue de la nature. Digne fille de la meilleure des mères, elle trouva dans l'exemple, comme dans les leçons de sainte *Marcelle*, le plan d'une excellente éducation. Elle apprit d'elle que toute la gloire d'une vierge chrétienne consiste dans la modestie, et l'élève profita si bien des instructions du Mentor vénéré, que sa vertu la rendit plus respectable aux yeux de ceux qui l'entouraient, que les compagnes de son âge ne l'étoient par leur rang et par leurs richesses. Mais l'affreux cri de l'impiété tonne sur la tête des fidèles; la mère et la fille sont dénoncées et amenées à *Acylas*, gouverneur d'Alexandrie; frappé de la beauté de cette jeune fille, le tyran met tout en usage, perfides artifices, promesses flatteuses;

pour toucher son cœur , et pour la déterminer à renoncer à sa religion. Potamiène lui répond : « Rien ne pourroit me dédommager des avantages que j'attends de celui que j'ai choisi pour époux. » L'oracle du mensonge lui déclare alors que , si elle s'obstine à refuser d'adorer les dieux , il l'y contraindra par les plus terribles supplices. « Les supplices de l'enfer , reprend paisiblement la victime , sont plus terribles que les vôtres , et je les mériterois si j'adoroïs vos dieux. » Le monstre la menace de l'exposer à la brutalité des gladiateurs. » J'ai consacré mon corps à Jésus-Christ , dit la jeune sainte , rien ne pourra le lui enlever. » Eh bien , s'écrie l'infidèle , nous verrons si vous soutiendrez la poix et l'huile bouillante. « Ordonnez ce tourment si vous le voulez , réplique Potamiène , je ne vous demande qu'une grâce , c'est qu'on ne me dépouille pas de mes habits ; prolongez mes souffrances aussi long-temps que vous voudrez , pourvu que je conserve la modestie , qui m'est plus chère que la vie. » Le gouverneur ordonne qu'on la descende peu-à-peu dans la chaudière d'huile bouillante. Potamiène soutient durant trois heures cet horrible supplice , avec une patience inébranlable. D'infâmes libertins veulent insulter à sa pudeur , et le soldat *Basilide* se montre le défenseur de sa pureté ; l'athlète expirante obtient pour son libérateur

la grâce d'ouvrir les yeux à la foi. *Marcelle* et *Basilide* scellent de leur sang la divine éroyance qui leur est commune avec Potamiène, et pour laquelle l'héroïne a déjà reçu la couronne.

Vers l'an 305.

SAINTE MAURE.

MAURE, épouse du vertueux *Timothée*, au bourg de Pérape en Thébaïde, finit à peine son troisième lustre ; les deux époux sont unis depuis trois semaines, et l'un d'eux, arrêté pour la foi, conduit devant Arien, gouverneur de la province, exposé par lui à de cruels tourmens, demeure inébranlable. Le tyran fait appeler *Maure*, lui déclare que le seul moyen de sauver son mari, c'est de le porter à sacrifier aux dieux; qu'il lui donnera une somme considérable, si elle fait ses efforts pour y réussir. Foible encore dans sa foi, la jeune personne promet tout, accourt à *Timothée* et lui adresse les sollicitations les plus vives, pour qu'il renonce au Christianisme; l'intrépide confesseur, pour unique réponse, prie son père de lui mettre un mouchoir sur le visage, afin qu'il ne sente pas l'odeur de mort qui sort des habits de sa femme. Celle-ci ne se rebute point, et continue ses poursuites et ses caresses, dans le désir d'abattre son courage;

alors le valeureux martyr rend le change au démon, qui emploie pour le perdre le plus puissant instrument ; il exhorte son épouse égarée par son amour, de cesser ses coupables instances, il la conjure de se relever au plutôt de sa chute par une confession solennelle du Nom de Jésus-Christ. L'Esprit saint a répandu son onction sur les lèvres de l'époux ; la foi mourante se rallume dans le cœur de sa plus tendre amie ; elle reconnoit sa faute , et assure son mari qu'elle est résolue de l'imiter dans sa confession. Alors de la bouche de l'époux qui vient de se montrer son apôtre , sort un conseil magnanime ; Thimothée lui représente que , pour réparer son infidélité , elle doit aller faire connoître au juge ses dispositions nouvelles; elle balance à s'y résoudre , par la crainte des menaces d'un homme en fureur et de la rigueur des tourmens. Thimothée la rassure en l'excitant à mettre sa confiance en Jésus-Christ , qui peut lui rendre toutes choses faciles ; il adresse en même temps une ardente prière au Seigneur , pour qu'il daigne accorder à l'un et à l'autre la force de vaincre les ennemis de son Nom , et de leur salut ; la demande du juste a pénétré tout-à-coup dans les cieux ; Maure n'est plus la même ; toute enflammée de l'Esprit saint , elle vient hardiment devant Arien ; lui reproche de l'avoir voulu perdre par ses

offres ; et l'assure qu'elle est prête à tout souffrir pour réparer sa faute. Surpris de ce changement, l'impie lui demande si elle aime véritablement mieux la mort que la vie , il lui offre la main d'un de ses premiers officiers , elle se moque de sa proposition , et déclare qu'elle ne veut plus avoir d'autre époux que Jésus-Christ , fils du Dieu vivant. Transporté de fureur à cette réponse , l'adorateur des idoles lui fait arracher les cheveux. Maure se réjouit que Dieu lui donne un moyen d'expier les péchés qu'elle a commis en prenant un soin si frivole de cette chevelure dont on vient de la dépouiller. Plus furieux encore de cette constance , il lui fit couper les doigts. Maure en rend grâces à Dieu : « J'espère , dit-elle , expier par-là le mauvais usage que j'ai fait de mes doigts , en m'en servant pour me parer. » L'impitoyable ennemi des Chrétiens la fait jeter ensuite dans une chaudière d'eau bouillante , elle en sort comme d'un bain d'eau tiède ; terrassé de ce miracle, le juge commande qu'on la laisse aller ; mais aussitôt il la rappelle , et la menace de lui faire mettre des charbons embrasés dans la bouche: « J'en suis bien aise , répond Maure ; ils me purifieront entièrement des fautes que j'ai commises par la langue ; vous me ferez plaisir de me purifier de même dans tout mon corps. On lui applique un feu de soufre et de poix. « Cela ne suffit pas , dit l'intrépide athlète

pour voir quel est le pouvoir de notre Dieu dans ses serviteurs , jetez-moi dans une fournaise. » Le monstre a épuisé tous les supplices , et la jeune Maure , l'héroïne chrétienne est aussi invincible que son époux ; ils sont tous deux crucifiés l'un après l'autre. Vierges chrétiennes , quel exemple ! à quinze ans , la nouvelle épouse , pleine de fraîcheur , de grâces et d'espérances , frémit un instant de perdre un époux digne de son amour : alors elle oublie les droits sacrés que son divin Maître a sur elle , et cet égarement d'un instant , elle le répare par les plus terribles supplices ! O vertu ! voilà tes triomphes , jusques dans la saison des ris et des plaisirs.

L'an 305.

SAINTE JULITTE.

NÉE dans la ville d'Icone , d'une des plus anciennes familles de la province , Julitte est plus illustre encore par ses vertus et par son zèle pour la vraie religion. L'impie veut foudroyer les Chrétiens ; et déjà mère de Cyrique , âgé de trois ans , la fervente Chrétienne , par une sage défiance de ses propres forces , se retire dans une solitude. Les persécuteurs découvrent sa retraite ; arrêté tout-à-coup , elle prend son fils entre ses bras , et compare devant le juge Alexandre ; il lui demande son nom , sa condition , son

pays. Elle lui répond : « Je suis chrétienne ; jamais je ne sacrifierai aux idoles. » A toutes les questions même réponse. L'infidèle irrité fait arracher son fils d'entre ses bras. Les bourreaux étendent la mère sur le chevalet, et la frappent cruellement à coups de nerf de bœuf. Le petit Cyrique, séparé de celle qui fait son trésor, crie, pleure, s'efforce de retourner à elle. Touché de sa beauté, le juge le prend sur ses genoux, et veut le baisser ; l'enfant lui repousse la tête avec ses petites mains, cherche à se dégager de celles du persécuteur, porte constamment les yeux sur sa mère, et ne cesse de répéter comme elle : « Je suis Chrétien. Dans sa démoniaque brutalité, Alexandre impatient prend le petit Cyrique par un pied et le jette du haut de son siège contre terre ; la tête de l'innocente victime se brise sur le coin du marchepied ; tous les environs sont arrosés de sang et couverts de sa cervelle. Les spectateurs ont horreur d'une telle inhumanité ; Julitte seule, élevée par sa foi bien au-dessus des sentimens de la nature, demeure tranquille et s'écrie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous avez bien voulu que mon fils reçût avant moi la couronne immortelle. » Le vil assassin de son fils commande qu'on lui déchire les côtes avec des ongles de fer, et qu'on lui verse de la poix bouillante sur les pieds. Durant ces tortures, un crieur

public répète : « Julitte, prends pitié de toi, et sacrifie aux dieux, de peur que tu ne meures malheureusement comme ton fils. » La sainte répond à haute voix : « Je ne sacrifie point à des statues sourdes et muettes ; mais j'adore Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, par qui le Père a tout créé, et je me hâte d'aller rejoindre mon fils dans le royaume céleste. » Vaincu par l'héroïque constance de sa victime, Alexandre ordonne qu'on lui coupe la tête et que son corps et celui de son fils soient jetés dans le lieu où l'on expose les corps des suppliciés : aussitôt les bourreaux lui mettent un bâillon dans la bouche, et l'entraîne au lieu des exécutions. Elle y obtient un moment pour faire sa prière, s'agenouille, et dit : « Seigneur, qui avez appelé mon fils avant moi : ô Jésus ! qui, par une miséricorde toute gratuite, et pour la gloire de votre saint nom, avez bien voulu le délivrer des misères de cette vie, pour l'associer à la gloire de vos Saints, daignez aussi jeter un regard favorable sur votre servante, et malgré mon indignité, donnez-moi place parmi ces vierges sages destinées à vous aimer et à vous adorer à jamais. Que mon esprit bénisse éternellement Dieu, votre père, le créateur, le conservateur de l'univers, avec le Saint-Esprit. Amen. » Julitte se réunit à son fils bien-aimé : le ciel possède deux nouveaux saints.

*Vers l'an 307.***SAINTE EUPHÉMIE.**

LA ville de Calcédoine est le théâtre du martyre de la jeune sainte : ses vertus éminentes déchainent tout l'enfer contre elle , et les efforts des démons ne servent qu'à rendre sa foi plus triomphante et plus glorieuse. Consacrée toute jeune et sans réserve au service de Jésus-Christ , elle porte des habits d'une couleur sombre , pour montrer à tout le monde qu'elle ne prend point de part aux vaines jouissances de la terre. Les exercices de la piété , les rigueurs de la pénitence font ses délices. Enflammée d'amour pour son divin Maître , elle marche toujours en sa présence , ne s'occupe qu'à procurer sa gloire : chaque jour découvre les nouveaux progrès de la jeune Euphémie dans l'humilité , la mortification , la ferveur , le zèle , la charité pour le prochain. Sa conversation continue est dans le ciel ; tout ce qui n'est pas pour Dieu lui semble méprisable ; elle ne prend plaisir qu'à songer à lui , elle ne soupire qu'après le moment de lui être uni pour jamais. Son adorable époux va couronner ses vœux ardents : arrêtée pour la foi , cruellement tourmentée par les ordres d'un juge inhumain , pendant qu'un des satellites du tyran tient la tête de la victime , un autre

à coups de marteau lui brise toutes les dents et arrose de son sang sa délicate figure , ses cheveux et tous ses habits. Après qu'elle a subi plusieurs autres tortures , on la jette dans un cachot , dont elle ne sort que pour être brûlée vive ; mais le bûcher est son char de triomphe : à sa vue , elle est pleine d'allégresse , et s'y élance. La joie et le bonheur sont exprimés dans tous ses traits; la colombe s'envole dans le sein de l'époux.

Vers l'an 308.

SAINTE THÉODOSIE.

NÉE dans la ville de Tyr , élevée dans la foi chrétienne , et , depuis son berceau , consacrée toute entière à Jésus-Christ , Théodosie n'a pas encore atteint sa dix-huitième année , lorsqu'elle se trouve dans Césarée témoin des cruautés inouies exercées sur les serviteurs de Dieu. A ce spectacle , enflammée de zèle et d'ardeur , elle approche des confesseurs qui , enchainés dans la cour du gouverneur impie , n'attendent que le moment d'être interrogés : la jeune vierge les conjure de se souvenir d'elle , quand ils seront au ciel , et les exhorte à soutenir les combats pour la foi , avec courage et persévérence ; cet éloquent discours est un crime ; on arrête le généreux orateur. Théodosie

comparaît devant le juge sacrilége : depuis trois ans et demi le monstre n'a cessé d'imaginer des traits de barbarie inconnus jusqu'à lui, pour extirper le Christianisme de ses domaines. Déchiré dans son ame scélérate de voir que le sang des martyrs est une semence féconde de nouveaux Chrétiens, il ne met plus de bornes à sa rage ; la figure céleste de la nouvelle captive, son maintien magnanime, son air intrépide, lui semblent une insulte à sa puissance. Par son ordre tout le corps de la Sainte est mis à la torture ; sa poitrine est déchirée avec des crochets et des pinces, ses côtés sont ouverts, ses seins coupés avec une atroce barbarie ; mais ces horribles souffrances ne sauroient tirer une plainte de la bouche de Théodosie, ni un léger soupir de son cœur. Une gaieté céleste est répandue sur son visage, elle dit au persécuteur, et du ton d'une douceur angélique : « Par votre cruauté, vous me procurez le plus grand bonheur ; je m'attristois de le voir différé ; je me réjouis d'apercevoir la couronne, de toucher au moment de l'atteindre ; pour cette faveur insigne, je rends à Dieu mille actions de grâces. La victime respire encore, et le gouverneur démoniaque, las des actes de son épouvantable inhumanité, fait jeter Théodosie dans la mer ; elle s'élance dans le ciel, et son affreux tyran paie bientôt après de sa tête la

série de tous ses forfaits. Dieu des Chrétiens, qui s'arme encore ici pour ta querelle ? Un guerrier qui n'a pas vu la fin de son quatrième lustre !

Vers l'an 572.

SAINTE GORGONIE.

Nous n'avons plus à présenter à notre jeune famille adoptive des modèles décorés de la brillante palme du martyre ; mais n'en est-il pas de deux sortes ? l'une toute sanglante, et qui rappelle les glorieux triomphes de la foi ; l'autre qui se compose de sacrifices continuels, de l'immolation héroïque de toutes les passions au joug de l'Évangile, et qui retrace le pouvoir et les saintes victoires de la Religion. Tel fut celui de *Gorgonie*, fille de saint Grégoire et de sainte None ; élevée dans la piété par des parents aussi éclairés que pleins de Religion, belle, spirituelle, instruite, parlant bien, montrant autant de discernement que de pénétration, elle se servit de ces qualités extérieures, comme d'autant d'occasions pour pratiquer la vertu : l'exemple des jeunes personnes jalouses des parures propres à relever leur beauté, ne la porta point à prendre aucun soin de la sienne ; Gorgonie ne voulut d'autre ornement que ceux de l'ame ; elle auroit

cru déshonorer l'image de Dieu, en frisant ses cheveux, en les mettant en boucles, en se couvrant d'habits flottans et magnifiques, de diamans, de pierres précieuses. Loin de fréquenter les lieux propres à se faire voir, elle se déroboit soigneusement à la vue des hommes. Son génie vif et délicat ne paroissait qu'autant qu'elle y étoit forcée par ceux qui recouroient à ses lumières, à ses conseils. Ses avis étoient accompagnés d'une grande circonspection; quoiqu'elle possédât l'histoire ancienne et moderne, jamais elle n'affectoit d'en parler. L'oreille fermée à tout discours vain et inutile, mais attentive aux seuls entretiens édifiants, veillant sans cesse sur ses regards, se considérant sur la terre comme une étrangère dont la patrie étoit la Jérusalem céleste, la jeune vierge y portoit tous ses vœux, elle ne cherchoit qu'à plaire aux habitans de cette ville sainte, les élus dont Jésus-Christ est le chef. Persuadée que nous ne sommes au monde que pour nous rendre dignes d'être un jour avec eux; que nous ne pouvons parvenir à ce bonheur que par l'accomplissement de sa divine volonté, elle en faisoit l'objet de ses désirs continuels. Qui ne s'étonnera que l'aimable et pieuse Gorgonie ne fût encore que catéchumène, lorsqu'elle vivoit aussi chrétiennement? La crainte de ternir en rien la pureté de sa robe baptismale, lui fit différer de recevoir

le sacrement; enfin, après avoir été enrichie de la grâce de la régénération, elle soupiroit continuellement après l'heureux moment qui la détacheroit entièrement de ce monde, pour la placer avec Jésus-Christ. Uniquement occupée de son éternité, se disposant à la mort comme à un jour de fête, elle prononçoit ces paroles du prophète, « *Je dormirai et je me reposera en paix.* » Lorsque la bienheureuse fille expira paisiblement dans les bras de sa bienheureuse mère. O None! ô Gorgonie! vous me retracez à la fois et le modèle des mères, et le modèle des enfans.

Vers l'an 380.

SAINTE MACRINE.

FILLE de saint Basile et de sainte Emélie, l'aînée de dix enfans qui vécurent tous dans une éminente sainteté, elle fut élevée avec beaucoup de soins. Emélie ne souffrit point que sa fille commencât son instruction par la lecture des poètes profanes; elle lui fit apprendre les parties de l'Ecriture sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon et les Psäumes. Ceux-ci surtout lui devinrent si familiers, qu'elle les chantoit en toute occasion; en s'appliquant à son travail, en se reposant,

en se mettant à table et en sortant; se couchant et se levant pour prier, elle chantoit, et chantoit toujours les cantiques du Seigneur. Sa mère l'appliqua au travail des mains, et la jeune Macrine y réussit aussi bien que dans les exercices de l'esprit: elle excelloit surtout dans les ouvrages en laine, occupation ordinaire des femmes; mais elle n'en faisoit ni pour la vanité, ni pour la parure. Dans un âge où les jeunes personnes sont si passionnées pour les ajustemens, elle ne vouloit rien que de simple et d'un prix commun. Dès l'âge de douze ans, sa beauté étoit si parfaite, que les peintres les plus habiles ne pouvoient en saisir les traits. La noblesse de sa famille et ses grands biens la firent rechercher par les jeunes gens les plus fortunés de la province. Le père de Macrine en choisit un; mais le Seigneur l'appela vers lui, ayant l'accomplissement du mariage. «Celui que vous m'aviez destiné, mon père, dit-elle alors à Basile, n'en sera pas moins mon époux; sa mort n'est qu'un voyage, je le verrai après la résurrection.» Le religieux père ne s'opposa point à cette résolution; sa fille refusa tous les partis qui se présentoient, demeura attachée à sa mère, lui rendoit toutes sortes de services, lui faisoit son pain et la nourrissoit du travail de ses mains, afin qu'elle eût davantage à donner aux pauvres. Frappée d'une maladie mortelle, le modèle

des héroïnes de la piété filiale, Macrine fut visitée par son frère saint Grégoire, évêque de Nysse. Elle n'avoit pour lit qu'une planche, et pour chevet une autre planche échancrée, de manière que le cou y entroit. Jamais, raconte le vertueux pontife, sa foi et son courage ne parurent davantage que dans ces tristes momens où elle nous fit ses adieux. « Consolez-vous, mon cher frère, me disoit-elle, en me voyant pleurer; ces larmes conviennent peu à votre dignité; souvenez-vous qu'en recevant le caractère d'évêque, vous avez dû vous dépouiller de ces foiblesses, pardonnables aux autres hommes. Le seul amour de l'Eglise et de votre troupeau doit remplir votre cœur. N'est-il pas temps, d'ailleurs, que mon sacrifice s'achève? Si vous m'aimez véritablement, réjouissez-vous de me voir si près de l'heureuse éternité.» Le soir il se sentit beaucoup plus foible; cessant alors de parler à son frère, elle pria, mais d'une voix si basse, qu'à peine pouvoit-on l'entendre. Elle joignoit les mains, et faisoit le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Lorsqu'on eut apporté de la lumière, on reconnut, aux mouvemens de ses lèvres, qu'elle s'acquittoit, autant qu'elle le pouvoit, de la prière du soir, dont elle marqua la fin par un signe de croix qu'elle

fit sur son visage; aussitôt, par un long soupir, cette fille vertueuse se reposa pour jamais dans le sein de l'Époux céleste!

Au cinquième siècle,

SAINTE JULIE.

Le cruel Genséric, roi des Vandales, veut infecter de l'Arianisme toute l'Afrique: il chasse les évêques de leurs églises et fait plusieurs martyrs; les filles et les femmes de qualité sont vendues à des marchands, afin d'humilier la noblesse et de répandre une désolation générale. Parmi ces illustres captives, la jeune Julie fut vendue à un marchand païen. Elle endura son esclavage avec une rare patience, servit son maître avec autant de zèle que de fidélité; elle s'abaissoit aux fonctions les plus viles avec une facilité qui montroit la liberté de son esprit et la paix intérieure de son ame. Ce maître idolâtre aimoit son esclave autant que ses propres richesses, et la laissoit s'acquitter des devoirs du Christianisme. Persuadée qu'on doit faire tout dans l'ordre, et qu'une piété qui n'y est pas conforme n'est pas une piété solide, la vertueuse servante ne substituoit pas l'oraison ou les livres de piété à son service. Ses devoirs d'état furent à ses

yeux les plus essentiels, aussitôt qu'ils étoient remplis, elle se livroit à la prière et à de saintes lectures. Dans sa ferveur, elle demandoit souvent à Dieu qu'il lui accordât de donner sa vie pour son nom. Le marchand, faisant transporter du Levant des marchandises dans les Gaules, s'embarque avec son esclave, aborde au cap de Corse, et s'y arrête pour une fête que les habitans de l'île célébroient à la gloire de leurs fausses divinités. Julie, n'y prenant point de part, est citée devant le gouverneur de l'île, comme ennemie des dieux du pays. « Sacrifie aux dieux, lui dit le juge inique, je te le commande; et si tu m'obéis, je te racheterai et te donnerai la liberté. — Je suis libre, répond Julie, et on l'est toujours quand on sert fidèlement le Seigneur Jésus, à qui j'appartiens; ne me vantez point vos superstitions; loin de les respecter, je les déteste. » Irrité de ces paroles, l'infidèle ordonne qu'on la frappe rudement sur les joues; et pendant qu'on exécute ses ordres, Julie dit: « Si mon Sauveur a bien voulu qu'on lui donnât des soufflets, le traitement que vous me faites m'est honorable. » Le barbare ordonne qu'on lui arrache les cheveux avec violence, qu'on l'acable de coups, et puis qu'elle soit pendue. L'innocente et courageuse victime reçut la double palme de la virginité et du martyre.

Vers le septième siècle

SAINTE WINÉFRIDE.

LA jeune vierge, nommée par les anciens auteurs, la belle Winéfride, *Candida Winefrida*, étoit fille de Thévith, homme riche et de la première noblesse du pays de Galles. Ses vertueux parens désiroient avec la plus vive ardeur de l'élever dans la crainte de Dieu, et de conserver son ame pure de la corruption du siècle. Le célèbre saint *Bruno*, que l'on dit être le frère de sa mère, avoit fondé plusieurs monastères, et vivoit dans la contrée qu'habitoit sa fervente famille. Son beau-frère, ravi de posséder un si saint personnage, lui donna un terrain libre de tout tribut, pour y bâtir une église, et le pria d'élever sa fille dans les principes de la piété chrétienne ; tandis que l'éloquent missionnaire instruisoit le peuple, sa petite nièce, placée à ses pieds, prêtoit à ses discours une oreille attentive ; son cœur tendre fut bientôt imbu de la doctrine céleste ; il recueilloit, avec une inexprimable avidité, les grandes vérités qui découloient des lèvres du ministre sacré, et que Dieu révéloit ainsi à sa jeune servante par la bouche de son apôtre. Que de progrès rapides l'élève généreuse fit à l'école de Jésus-Christ ! l'amour du souverain bien éclata et s'accrut chaque

jour dans! Winéfride : toutes ses affections se portèrent vers le ciel; le monde avec ses pompes et ses honneurs ne fut rien pour elle : cette créature toute angélique ne respiroit que le bonheur de se consacrer à Dieu sans partage. Les fêtes nuptiales de la terre furent envisagées par elle avec un religieux mépris; son cœur, brûlé d'un innocent amour, avoit bien mieux choisi : c'étoit Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout seul; qu'elle vouloit pour époux. Les beaux sensimens que manifestoit l'enfant de bénédiction firent couler des yeux de ses partens, des larmes de joie et de reconnoissance, elles s'élevèrent en odeur de suavité au trône du divin Agneau, l'auteur des dons précieux accordés à la jeune Chrétienne. Elle se livra aux charmes du désert, aux délices de la prière, avec plusieurs compagnes de son âge, dans une petite retraite, bâtie par les soins du vénérable Thévith, et près du lieu nommé dans la suite le *Puits-saint*, ou *Holy Well*. Après la mort de saint Bruno et celle de l'abbesse Théonia, Winéfride, en qui la sagesse des élus avoit embelli le berceau de ses ans, fut chargée d'animer par ses conseils, de diriger par ses vertus, un chœur nombreux de vierges accoutumées à l'admirer comme un modèle, et à lui obéir, je dirois volontiers comme ses filles, plutôt qu'en qualité de ses sœurs. Mais le démon vit avec

fureur ce paradis terrestre, et voulut, ou le détruire, ou en banir l'aimable paix, le ravissant repos. *Caradoc*, fils d'Alin, roi du pays de Galles, étoit épris de la beauté de Winéfride; il eût voulu qu'elle acceptât et son cœur et sa main; désespérant de la séduire, et n'écoutant plus que la rage d'une passion justement méprisée, le barbare poursuit sa victime, l'atteint et lui coupe la tête. Le ciel punit à l'instant même le détestable forfait: la terre s'entrouve sous les pieds de Caradoc, et engloutit le prince homicide: de l'endroit où tomba la tête de la vierge, jaillit une fontaine miraculeuse que l'on voit encore aujourd'hui. Là, depuis le martyre de la Sainte, se sont opérés et s'opèrent encore de nos jours des prodiges dont nos frères séparés, toujours si chers à notre cœur, dont les protestans eux-mêmes attestent l'authenticité. Plusieurs de ces bien-aimés aveugles ont dû à Winéfride le bonheur de leur entrée dans le sein de l'église, la seule épouse de Jésus-Christ.

O Winéfride illustre vierge, la gloire et l'honneur immortel de cette Angleterre, ma patrie adoptive, vous dont j'ai vu, pendant plus de vingt ans de séjour sur cette terre hospitalière, le nom célébré, bénî, répété partout avec acclamation; qu'il soit permis au pauvre étranger d'unir sa voix et ses louanges à celles de tous ceux qui vous ont

connue. Prosterné devant cette source bienfaisante, dont les eaux, comme imprégnées de l'odeur de vos vertus, ont guéri tant de malades ; j'ose vous intercéder pour la jeunesse chérie que je conduis. O aimable sainte ! ô puissante avocate de ceux qui vous invoquent ! obtenez aux jeunes ames que je cultive, non de se désaltérer à ce puits saint, révéré depuis tant de siècles, mais de boire à longs traits les eaux délicieuses de la grâce : que cette grâce divine parle éloquemment à tous les âges de la vie ! elle le peut faire plus éloquemment encore à une vierge parée des fleurs de la première saison, et plus riche des parfums de son innocence. Telle parut autrefois Winéfride au peuple de Galles, comme un astre bienfaisant, comme un soleil prêt à répandre de tous côtés le beau feu du divin amour ; telles puissent paroître à la société ces Vierges chrétiennes à qui je présente ce modèle entre tous les saints !

Vers l'an 850.

SAINTE MAURE.

FILLE de Marien et de Sédulie, Maure naquit à Troyes en Champagne, vers l'an 827, d'une des familles les plus considérables du pays. Nourrie dans l'abondance, élevée dans la délicatesse, elle fut assez heureuse pour

comprendre de bien bonne heure le peu de solidité des plaisirs et des vanités du siècle; résolue de renoncer à tout pour suivre la voie qui l'appeloit à la retraite et à la pénitence, elle fit bientôt connoître à ses parens les dispositions de son cœur : ils vouloient l'établir; elle leur déclara qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Privée de l'auteur de ses jours, elle demeura auprès de Sédulie, pour laquelle elle conserva toujours un grand respect et une docilité parfaite. Tout le temps de la jeune vierge étoit consacré à la prière, à des œuvres de charité, et au travail des mains. Elle entretenoit à ses dépens l'huile des lampes et la cire pour le luminaire. De même elle fournissoit ce qui étoit nécessaire pour la décoration des Eglises, et pour l'habilement des ministres, et souvent elle y travailloit de ses propres mains. Chaque jour elle passoit dans l'Eglise la plus grande partie de la matinée, y adoroit Jésus-Christ avec un cœur pénétré de vénération, méditoit plusieurs circonstances de sa vie, afin de s'exciter à l'aimer et à l'adorer avec humilité. On voyoit dans l'Eglise, où elle alloit faire ses prières, trois tableaux, dont l'un représentoit Jésus-Christ entre les bras de Marie; le second, Jésus-Christ attaché sur la croix; et le troisième, Jésus-Christ revêtu de sa majesté et assis sur son trône, pour juger les vivans et les morts. Ces trois états du Sauveur

des hommes la touchoient vivement et faisoient l'objet de ses méditations. La jeune et fervente Maure avoit une autre dévotion réglée que nous offrons comme sujet d'admiration pour son courage , mais que nous nous gardons bien de proposer indifféremment comme objet d'imitation. Les voies de plusieurs saints sont extraordinaires et leurs œuvres bien propres alors surtout à nous couvrir de confusion ; elle alloit les mercredi et vendredi de chaque semaine , pieds nus et à jeun , au monastère de Martenai , à deux petites lieues de Troyes où elle demeuroit. Ces jours-là , elle jeûnoit au pain et à l'eau , et prioit long-temps. Quel court espace du berceau de la tendre épouse du Roi des Vierges à son dernier moment ! elle n'avoit point atteint son cinquième lustre , et déjà sa couronne étoit placée sur sa tête ! sa fin précieuse fut accompagnée de circonstances quiachevèrent de confirmer l'opinion répandue sur sa sainteté. Pendant que le mal accabloit son corps , nous lui vîmes un jour , dit saint Prudence , lever la tête de dessus son lit avec beaucoup de difficulté ; ensuite elle la pencha de quatre côtés différens comme pour saluer quelqu'un. L'abbé Léon , qui étoit présent lui demanda pourquoi elle faisoit cette espèce de salutation , et elle lui dit : « Je vois aux coins de mon lit saint *Pierre* , saint *Paul* , saint *Gervais* et saint *Protais* , que j'ai toujours

honorés d'une manière particulière pendant ma vie. Ils chassent aujourd'hui loin de moi les démons qui voudroient ravir mon ame. » Ensuite se tournant du côté de saint Prudence, elle lui demanda le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de l'Eucharistie : peu de temps après, la jeune vierge récita à voix intelligible l'oraison dominicale, et après avoir dit ces paroles : *Que votre règne arrive*, elle mourut dans la paix du Seigneur, le 2 septembre, vers l'an 850, âgée de 23 ans.

L'an 851.

SAINTE FLORE.

née auprès de la ville de Cordoue, privée de son père, mahométan, dès le berceau, Flore est élevée par sa mère dans l'amour et dans la pratique de la vraie religion. Dieu parle encore plus efficacement que les hommes au cœur de sa servante. Elle estime la vertu le seul bien solide et digne de ses désirs. Dès sa tendre enfance, elle se montre Chrétienne charitable, et donne secrètement aux pauvres ce qu'elle a reçu pour son dîner. Sa mère arrête, avec peine, ces pieux excès de zèle et d'amour pour les pauvres. A mesure qu'elle avance en âge, elle apprécie mieux l'inestimable don de la foi, remercie Dieu jour et nuit de ce qu'il lui a manifesté ce qu'il a caché à tant d'autres, et reconnoît

dans cette grâce insigne la miséricorde du Seigneur : elle ne peut se lasser de louer sa bonté. Pour se fortifier dans l'exercice des vertus, Flore se trouve de temps en temps aux assemblées des fidèles, mais n'ose y venir aussi souvent qu'elle le désire, parce que son frère, de la secte du faux prophète Mahomet, observe toutes ses démarches. Bientôt sa foi plus vive lui montre la nécessité de ne pas rougir de Jésus-Christ. Retirée chez de saintes religieuses, elle apprend que ce frère inhumain, ignorant sa retraite, a suscité la persécution contre les Chrétiens ; elle ne veut pas que l'Eglise souffre pour elle, s'offre au Seigneur en holocauste pour ses frères, et paroissant tout-à-coup aux yeux du barbare qui a étouffé la voix de la nature : « Me voilà, lui dit-elle, puisque vous me cherchez, je suis Chrétienne et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ. » Le fanatique esclave de Mahomet emploie tour-à-tour les caresses, les menaces et les coups, pour abattre sa sœur ; et ses efforts sont impuissans, et, la conduisant devant le cadi, il dit au juge : « Ma jeune sœur que voici observoit comme moi notre religion ; mais les Chrétiens l'ont séduite. » — Le cadi demande à Flore si l'accusation est fondée ? — Oui, répond-elle, je suis Chrétienne, je l'ai toujours été. » — Le juge irrité la fait saisir par les soldats ; on lui donne tant de coups de fouet même sur

la tête, que le crâne en est découvert. Remise ensuite entre les mains de son frère, pour être imbue des erreurs de sa secte, elle est confiée à deux femmes artificieuses et chargées de la pervertir. Flore s'échappe pendant la nuit, franchit une haute muraille, monte sur une maison voisine, gagne la rue, et, dans l'obscurité, se retire chez une fervente Chrétienne ; de là, quittant Cordoue, elle arrive à Ossaria ; mais ensuite rougissant de sa fuite, s'accusant de lâcheté, croyant que Dieu demande d'elle une profession solennelle de sa croyance, elle revient à Cordoue, se présente au cadi, et lui dit avec une aimable et céleste candeur : « Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups, parce qu'étant de race Musulmane, j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la foi blesse de me cacher jusqu'à présent ; mais aujourd'hui, me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnois Jésus-Christ pour Dieu, et que je déteste votre faux prophète. » Flore paie de sa tête cette noble confession.

L'an 852.

SAINTE NATALIE,

— AURÈLE, né à Cordoue, d'une famille noble et riche, étoit fils d'un père Mahométan, et d'une mère chrétienne. Parvenu à

L'âge de s'établir, ses parens le pressant vivement de prendre ce parti, le bon jeune homme demande à Dieu, par de ferventes prières, qu'il daigne éclairer son choix et lui procurer une épouse chrétienne, avec laquelle il puisse observer constamment sa loi sainte. Ses vœux sont exaucés; la jeune Natalie mérite et reçoit son cœur et sa main: les deux époux vivent ensemble dans tous les exercices de la piété, mais les observent en secret, n'osant d'abord se déclarer publiquement. Un jour qu'Autrèle s'est trouvé témoin des souffrances et des opprobres qu'un Chrétien soutint pour sa foi, il retourne vers son épouse, et lui dit: « Il y a long-temps, Natalie, que vous m'exhortez à mépriser le monde, je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection; vivons désormais comme frère et sœur, appliquons-nous à la prière, et préparons-nous au martyre par la pureté et par le détachement de toutes les créatures. » La fervente épouse reçoit cette proposition comme descendue du ciel. La vie des deux amis devient un modèle de vraie pénitence. Ils possèdent un lit magnifique, mais couchent séparément à terre, sur des cilices, jeûnent souvent, prient sans cesse, méditent pendant la nuit les Psaumes, et prennent un grand soin des pauvres. Cités l'un et l'autre devant le juge, celui-ci leur demande d'un ton plein de douceur, pourquoi ils abandon-

nent leur religion et courent à la mort ; il ajoute de magnifiques promesses, s'ils consentent à renoncer au Christianisme. « Vos promesses, répondent-ils à l'envi l'un de l'autre, sont vaines et ne nous touchent point. Nous méprisons cette vie passagère, parce que nous espérons en obtenir une meilleure. Nous n'avons qu'une foi, nous ne croyons qu'un baptême, nous adorons un seul Dieu en trois personnes, et nous avons toute autre religion en horreur. Les deux confesseurs sont aussitôt jetés en prison, chargés de chaînes, cinq jours après ils comparaissent de nouveau, renouvellement avec intrépidité la profession solennelle de leur croyance ; et Natalie, à côté de son cher Aurèle, a la gloire de verser son sang pour Jésus-Christ.

L'an 984.

SAINTE EDITHA.

NÉE l'an 961, fille naturelle du roi Edgar, qui fit pénitence de son crime durant sept ans, et de *Wulfrida*, Editha eut, dans les auteurs de ses jours, des modèles d'un heureux retour au Dieu de la miséricorde. Après la mort de son épouse, le prince voulut, en donnant son cœur et sa main à la mère d'Editha, réparer son honneur, mais elle préféra

se retirer dans le monastère de Wilton, où bientôt éclatèrent les vertus de cette autre Madeleine; loin de la corruption du monde, elle éleva le fruit de son péché avec des soins si tendres, avec tant de zèle, pour que la jeune ame innocente ne perdit jamais le trésor de la sagesse, que ses efforts eurent un succès parfait. Sans cesse elle répétoit à son Editha les maximes de la perfection chrétienne; sans cesse elle remettoit sous ses yeux les plus illustres exemples de sainteté qu'offrent les annales de l'Eglise. Que l'heureuse élève montra de docilité! que ses progrès furent rapides dans le chemin du ciel! Très-jeune, elle fut jugée digne de se consacrer à Dieu sans partage, malgré les obstacles qu'y mit le roi son père: en elle éclata la vie de Marthe, unie à celle de Marie. Ses plus grandes délices étoient, il est vrai, d'écouter en silence la voix de son céleste époux; mais souvent elle s'interdisoit toute réflexion pour servir son divin Maitre dans la personne du prochain. Elle soignoit les malades, nourrissoit les pauvres, pensoit les lépreux, et préféroit cet humble et pénible ministère à celui d'élever les enfans des rois. Son abstinence et ses austérités furent étonnantes; elle portoit toujours le cilice. Elle étoit animée d'une tendre dévotion au beau nom de Jésus, et faisoit un usage continual du signe de la croix. Elle

avoit à peine atteint sa quinzième année, que son auguste père exigea d'elle qu'elle dirigeat par ses conseils, qu'elle animât par ses vertus de nombreux chœurs de vierges. Sa direction étoit aussi parfaite que ses vertus étoient simples, elle n'aspiroit qu'à obéir; elle le faisoit avec tant de respect à sa mère! A la mort du roi Edgar, la noblesse voulloit éllever Editha sur le trône; mais elle préséra constamment à une couronne mortelle le titre modeste et pur d'épouse de Jésus-Christ. On dut à sa ferveur l'érection de l'église de Saint-Denis, Wilton: l'archevêque saint Dunstan en fit la dédicace, et, pendant le saint sacrifice de la Messe, il répandit beaucoup de larmes: il convint ensuite de la cause de ces pleurs abondans; Dieu venoit de lui révéler le triomphe prochain de sa servante bien-aimée. « Oui, dit l'oracle des volontés du Très-Haut, en peu de temps Editha sera conduite aux régions de la lumière, pendant que nous autres nous resterons dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Quarante-trois jours, après une vie seulement de vingt-trois ans, mais pleine de mérites, de grâces et de vertus, Editha eut un bienheureux terme et s'endormit du sommeil délicieux des élus, le 16 septembre 984.

Aimable jeunesse, puis-je me rendre ce consolant témoignage que l'ouvrage de votre

souverain bonheur est suffisamment préparé, et que désormais je n'ai plus rien à dire ? D'un côté nos Héroïnes devenues vos généreuses rivales dans la route des vertus ; de l'autre les plus jeunes Chrétiennes remportant sur la mort d'éclatans triomphes, et vous présentant leurs sublimes exemples, vous parleront à chaque moment, et d'un accent mille fois plus éloquent que ma foible voix ne pourroit l'être ; après elle, marchez d'un pas ferme et noble, tantôt interrogeant les unes, tantôt écoutant les autres. Celles-là vous diront : Compagnes bien-aimées de notre âge, vivez comme nous avons vécu. Celles-ci répéteront : Ah ! surtout, nos tendres amies, mourez comme nous, sinon sur les échafauds, sur la roue, sur les chevalets, ou dans la poix bouillante ; du moins avec cette foi magnanime, avec cette inestimable espérance, avec ces sentimens d'amour qui vous rendront les immortelles martyres de la charité, ainsi que nous fûmes, en expirant, les témoins invincibles de la vérité du Christianisme ! Aimable jeunesse des deux sexes, ainsi l'honorable mission que, de concert avec mon cœur, la Providence m'a imposée, de vous aplanir les voies du ciel, de vous y préparer des couronnes, est donc achevée ? non pas encore : je me suis successivement adressé, d'abord aux jeunes gens qui se montrent

jaloux d'acquérir une piété sincère, puis aux jeunes personnes animées également de ce beau zèle. Maintenant mon attachement qui vous unit constamment les uns aux autres, s'adresse à tous à la fois; et peut-être n'aurai-je plus une si heureuse occasion de vous exprimer tout ce que je forme de vœux pour chacun d'entre vous. Qu'il me soit permis de vous en donner une preuve nouvelle, en recueillant dans le champ de la vertu, plusieurs faits qui, quoique isolés, n'en sont pas moins glorieux pour ces êtres si intéressans qui ne font qu'entrer dans la vie; agréez donc les dernières preuves de mon attachement par où je veux vous prouver que j'ai vécu, que je vis, que je mourrai votre meilleur ami.

TRAITS DÉTACHÉS,
ET TOUS EN L'HONNEUR DU PREMIER ÂGE DE
LA VIE DANS LES DEUX SEXES.

ON lit dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, que les généreux enfans d'Ignace, en répandant la foi dans des contrées nouvelles, ne pouvoient suffire par eux-mêmes à l'instruction des païens qui désiroient embrasser la croyance de l'Évangile. Des hommes de Dieu formoient sous leur aimable et douce autorité des *Catéchistes* choisis parmi les jeunes gens, tout à la fois et les plus ingénieux et les plus fervens néophytes : mais qui n'admirera pas qu'un enfant de 9 à 10 ans ait été désigné pour cet emploi dans son village ! Ecouteons le récit de l'humble missionnaire : « Sa conversation a quelque chose de merveilleux. Dans le désir d'être baptisé, il alloit chaque jour et secrètement trouver un berger chrétien au milieu de ses troupeaux. En les gardant, le pasteur instruisit ce tendre agneau, et lui apprit les Commandemens de Dieu et les prières

des chrétiens. A peine son cœur eut-il reconnu ces notions élémentaires que , nouvel apôtre , il conjura ses père et mère , et sa sœur , de vouloir les apprendre de lui. D'abord on traita légèrement ses instances ; mais il les réitéra si fréquemment et si vivement , qu'on consentit à l'écouter. Quand il s'apercevoit que l'on vouloit offrir des sacrifices aux idoles , il menaçoit de tout briser. Comme il étoit fils unique et extrêmement aimé , ses parens n'osoient le contredire , et remettoient au temps qu'ils absentoit de la maison à suivre leur culte idolâtrique. Mais l'admirable enfant ne se donna pas un moment de repos qu'il n'eût persuadé à ses père et mère , et à sa sœur , de se faire chrétiens tous les trois. Le chef sur les terres duquel demeuroit cette famille , informé qu'elle se disposoit à recevoir le Baptême , en fit des reproches au père , lui observant que ceux qui embrassoient la loi chrétienne ne vivoient pas long-temps , et qu'une femme qui en faisoit profession venoit de mourir. Ce discours frappa d'abord un homme trop peu assermi dans sa foi ; il retourne , plein de tristesse à sa maison , et répète ce que le prince vient de lui raconter. « Je m'étonne , mon père , lui dit aussitôt son jeune fils , que vous n'ayez demandé un écrit par lequel le souverain vous garantit de la mort , pourvu

que vous demeuriez infidèle. Est-ce que les chrétiens ne vivent pas aussi long-temps que les gentils ? ou est-ce que les gentils ne meurent pas aussi bien que les chrétiens ? Le prince n'a-t-il pas perdu son épouse qui étoit idolâtre ? » Ces paroles, sorties de la bouche d'un enfant qui n'avoit pas vu commencer son troisième lustre, touchèrent si vivement l'auteur de ses jours, qu'il vint (continue le missionnaire) peu de jours après, avec toute sa famille, demander à être instruit et baptisé. Je fus surtout charmé de la figure, de la candeur et de l'esprit du fils, il anonce une douceur céleste et la plus heureuse physionomie que j'aie jamais vue, son père souhaiteroit fort qu'il apprit à lire et à écrire, mais si je sais lire et écrire, dit le petit apôtre, on me mettra dans quelque emploi où je serai exposé à faire tous les jours des péchés qui m'empêcheront d'aller au ciel; au lieu que, si je ne sais rien, je resterai à la maison, où je ne m'occuperai qu'à travailler et qu'à prier Dieu. — Rien de plus commun que ces tempêtes de la persécution suscitées dans ces contrées idolâtres, contre les disciples du Christ. Un garçon de dix ans et une petite fille de huit, étoient à l'église avec leur père, lorsque l'orage commença. Les officiers du prince demandèrent à ces enfans s'ils étoient prêts à mourir pour le Dieu qu'ils adoroient. A ces mots tous

les deux se mirent à genoux : « Oui, dirent-ils d'un ton ferme, en joignant les mains et en présentant le cou ; oui, nous sommes prêts à verser notre sang pour le vrai Dieu. » Les officiers se retirèrent confus, et en mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Quelques familles de gentils, convaincues de la vérité du Christianisme, firent prier un jeune fidèle de venir dans leur village pour les instruire ; à peine y fut-il arrivé, que deux soldats maures entrèrent dans la maison où les prosélytes étoient assemblés : « Nous venons ici, dirent-ils, de la part du Brame à qui appartient ce village ; il a appris qu'un espion s'y étoit refugié, et nous avons l'ordre de nous saisir de sa personne. — C'est à moi, leur dit le jeune homme, que vous en voulez ? volontiers j'irai trouver celui qui vous envoie. » A l'instant il suit les soldats ; présenté au Brame : « Vous désirez, lui dit-il sans se déconcerter, savoir qui je suis et ce que je viens faire dans votre village ? J'y viens enseigner la vérité à ceux qui veulent la connoître. » Le chef infidèle cherche à l'intimider, le fait dépouiller de ses vêtemens, étaie avec affectation les divers instrumens dont on se sert pour punir les criminels. Peu touché de tout cet appareil : « La religion que je prêche, dit le jeune confesseur, est connue dans plusieurs villes

voisines..... J'arrive d'une bourgade placée à une demi-lieue, où j'ai demeuré quelques jours ; les habitans les plus distingués par leur rang ne pouvoient s'y lasser d'entendre la lecture des livres qui expliquent les vérités que j'enseigne. » Insensible à ces paroles, le Brâme le fait renfermer dans une étroite prison ; mais elle est contiguë à sa maison même, et toute la nuit il entend la lecture que le captif fait à haute voix des livres qui contiennent l'explication des mystères du Christianisme. Le lendemain il compарoit encore devant l'infidèle, auquel on donne un témoignage solennel de l'innocence et des vertus de son prisonnier ; alors, forcé de lui rendre la liberté, il lui défend de repa-roître sur les terres de sa dépendance. « Vos terres, réplique l'intrépide soldat de Jésus Christ, ne s'étendent au plus qu'à 2 ou 3 lieues d'ici ; l'univers entier est de la dépen-dance du vrai Dieu que j'adore ; c'est à son tribunal que je vous cite pour y rendre compte des obstacles que vous apportez à la prédication de sa sainte loi. »

Ce n'est pas seulement par la magnanimité profession de sa foi que la première saison de la vie provoque quelquefois nos homma-ges ; combien n'est-elle pas intéressante par l'exercice des vertus telles que celles de la charité, de la reconnaissance et de la dévo-tion ! Des écoliers revenant de la prome-

nade avec leur instituteur, rencontrent un pauvre qui regrette la perte de son chapeau qu'un coup de vent a emporté dans la rivière; le malheureux en souffre d'autant plus qu'il relève d'une grande maladie, et craint que l'impression de l'air ne lui occasionne une rechute. Un des plus jeunes disciples remarque, avec plus d'attention que les autres, son air languissant et la pâleur répandue sur son visage; il ralentit son pas, se trouve seul avec le pauvre, et lui dit : « Tenez; je n'ai point d'argent, mais voici mon chapeau; je souhaite que vous puissiez vous en servir. » Le maître, qui n'a rien aperçu, demande à l'élève ce qu'il a fait de son chapeau. L'enfant rougit et se tait; le maître le prend à part et insiste pour qu'on lui réponde. « Eh bien! dit le petit ami des indigens, puisqu'il faut vous l'avouer, je l'ai donné à un pauvre, mais que voulez-vous? il étoit malade et avoit la tête nue. »

Un enfant de treize ans, et d'une famille opulente, avoit pour précepteur un ecclésiastique qui lui enseignoit le grec, le latin, le français, la musique. Son traitement annuel étoit de huit cents francs. La mère, ne sachant pas apprécier le prix d'un bon instituteur, vouloit que son fils apprit de plus les mathématiques; l'ecclésiastique ne les sachant pas, fut obligé d'appeler un maître et de le payer de sa bourse, sur le pied de

cent écus par an. L'élève est informé que son cher précepteur se prive ainsi d'une partie de son petit revenu : il a pour ses menus plaisirs un louis par mois ; il n'en dépense plus rien ; mais, ayant fait faire secrètement une clé pareille à celle du secrétaire de son maître, tous les mois il y apporte un louis dans le tiroir à l'argent, et puis le referme avec exactitude. L'autre trouvant toujours la même somme, quoique chaque mois il en tirât un louis, ne savoit à quoi attribuer le prodige ; il le découvre un jour qu'il éploit le petit dépositaire : « Que faites-vous-là, lui dit-il alors d'une voix qu'éteint presque son admiration ? — Ah ! mon cher maître, s'écrie le vertueux écolier en tombant à ses pieds, me pardonnerez-vous ma témérité ? acceptez, je vous conjure, cette légère marque de ma reconnaissance : c'est un bien foible dédommagement des peines que vous vous donnez pour moi. La musique n'est qu'un art agréable, vous me l'enseignez ; ce sont là mes menus plaisirs ; tout mon regret, c'est de ne pouvoir faire davantage ; mais ma docilité et mon zèle répareront l'insuffisance de vos honoraires. » Le précepteur, confondu, vouloit résister. « Je ne me relève pas, lui dit l'enfant, que vous ne m'ayez promis deux choses. — Eh quoi ! hégaya le maître qui fendoit en larmes ? — C'est de me laisser toujours cette double clé, et de garder sur cela un secret inviolable. »

Et toi, fille vertueuse, qui marquas le plus beau jour de ta vie par un trait solennel de ta gratitude envers Dieu, que tu nous apprends bien tout le prix que l'ensfance chrétienne doit mettre à la grâce qu'on lui accorde de participer au banquet des Elus! le 14 avril 1782, jour de la première communion pour les enfans de Charonne, mademoiselle Le Camus, l'une des communiantes, âgée de 12 à 13 ans, pria son père de la gratifier d'une rente viagère de trois cents francs, en avance sur sa dot : l'auteur de ses jours, étonné, lui représente qu'ayant droit comme ses autres enfans au partage de sa fortune, il ne voit point la raison d'une demande de cette nature : la jeune personne insiste, les larmes aux yeux, et d'une manière si touchante, que le père se rend à ses instances. A peine le consentement est-il donné, qu'elle va chercher dans la chambre voisine une femme du pays qui vient de perdre son mari par un accident funeste, et qui reste chargée de huit enfans en bas âge ; elle se jette à son cou, et lui dit en pleurant : « Consolez-vous, ma bonne, mon père vient de m'accorder trois cents livres de rente que je vous abandonne en entier, et qui vous seront payées avec exactitude. » Le père, attendri autant que surpris, confirma la donation.

L'ORPHELIN DE 9 ANS.

DANS l'éloge des enfans vertueux, je ne saurois t'oublier, cher inconnu, qui sur la terre m'offris, il y a plus de 30 ans, comme une fidèle image des délices du paradis : dans les premiers temps de mon sacerdoce, au sein de ma patrie que les troubles révolutionnaires n'avoient point encore agitée, à l'extrémité d'un faubourg de Rennes, je passe à côté d'une étable, d'où j'entends sortir des cris plaintifs; j'entre, et parcourant ce triste réduit, je m'approche et vois expirant sur une poignée de sougère un petit garçon couvert d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds : « O mon fils, lui dis-je aussitôt, que j'ai pitié de vous! que vous devez souffrir! ne pourrois-je point vous soulager? — Monsieur, répond-il d'une voix mourante, mais pleine d'une douceur angélique, pourquoi me plaignez-vous de souffrir? je ne suis point à plaindre, c'est pour Dieu que j'endure ces maux, et il a bien voulu mourir pour moi. — Mais, mon petit ami, pourquoi donc gémissiez-vous tout-à-l'heure? — Hélas! c'est que je me sens mourir, et que je voudrois m'en aller le bon Dieu dans mon cœur. » J'interroge l'intéressant malade; il sait les prières des fidèles, il a souvent répété, il répète en ma présence d'un accent pénétrant ces paroles: *Notre Père, qui êtes dans*

les Cieux. Alors je cherche à descendre dans son ame) et, ravie de sa belle innocence, je trouve un cœur embrasé d'amour envers Dieu; il me regarde d'un œil plein de larmes et me renouvelle la prière que je le fasse communier avant qu'il expire. Empressé de seconder des vœux si tendres, j'obtiens qu'il soit transporté hors de sa pauvre chaumièr^e ouverte à tous les vents: il est placé dans un lieu plus sortable, et une de ces ames généreuses qui se consacrent à l'instruction des pauvres, vient à côté de mon jeune hôte, lui répéter les courtes instructions que nous sommes ensemble convenus de lui faire. Bientôt l'enfant de bénédiction sent toute la grandeur de l'action qui pour lui se prépare: sa figure jusques là couverte de la pâleur de la mort, se colore, ses yeux éteints reprennent vie; il considère avec transport et baise sans cesse un Crucifix, soupirant d'une manière sensible après l'objet sacré que la croix lui retrace. Sur sa petite bouche se recueillent des paroles de feu; il a pleuré amèrement les fragilités de l'enfance; il demande son Bien-Aimé, et, tout hors de lui-même, ce n'est plus une créature humaine, c'est une céleste intelligence. Les témoins de sa ferveur sont dans l'admiration; enfin arrive le Saint des Saints; je le repose sur les lèvres de l'ange terrestre, ses yeux brillent d'allégresse, il veut parler et ne peut que sentir: je le laisse

quelque temps à ses transports, puis, me rapprochant de sa couche, je lui demande : « Mon cher fils, qu'éprouvez-vous ! — Oh ! Monsieur, le paradis ! oui, le paradis avec toutes ses joies ! je me meurs de bonheur ! » Puis il s'assoupit, et sa belle ame s'envole aux cieux.

LE PETIT LOUIS,

Mort âgé d'environ huit ans.

JOSEPH LOUIS, fils de M. Joseph D*** T*** et de Dame Marguerite B***, naquit à Londres le 21 septembre 1798. Doué des dispositions les plus heureuses, d'une rare intelligence, d'une justesse d'esprit qui se manifesta dès les premières lueurs de sa raison, il fut mille fois plus intéressant encore par les qualités de son cœur : toutes celles qui manifestent éminemment une sainte enfance naquirent avec lui : son cœur, plein d'une sensibilité exquise, ne s'ouvrit qu'à ce qui est beau, ce qui est pur, ce qui est tout céleste dans une ame vraiment chrétienne. La sienne ne respira que pour Dieu, elle n'offrit pas une tache légère, tant son innocence baptismale fut inviolablement conservée. Depuis l'instant que Louis sut distinguer le bien du mal, jusqu'au moment fatal qui le ravit à l'amour de sa famille, l'égalité de son caractère ne se démentit pas un moment : jamais ni ses parens, ni les

amis, ni les serviteurs de la maison, ne découvrirent la plus légère humeur dans sa conduite : loin que son obéissance présentât quelquefois le moindre nuage, il voloit constamment au-devant des volontés de ceux qui lui commandoient. On ne pouvoit le trouver en défaut, et son tempérament paisible, froissé sans cesse par mille contradictions, mille brusqueries, mille agaceries d'autres enfans avec lesquels il vivoit, son heureux caractère ne souffrit jamais de ce mélange, au contraire, presque chaque heure lui offroit la matière de nouveaux sacrifices ; il les abordoit avec courage, et la sérénité de son front, son affabilité, son amérité, son extrême complaisance pour les compagnons de son âge, croissoient toujours davantage ; quelque traitement qu'ils lui fissent, ils ne pouvoient le déterminer à se plaindre et à murmurer.

Mais d'où provenoit, au herceau de ses ans, un si grand empire sur lui-même ? Louis à l'aurore de sa raison, sembloit un prédestiné : prier soir et matin le Seigneur, rénouveler souvent ce pieux exercice dans la journée par de tendres aspirations vers Dieu, accompagner ses parens dans les églises, assister avec eux à nos augustes mystères, voilà quelles étoient ses délices. Que sa mère lui permit de la suivre à l'église, Louis ne savoit comment, par ses naïves caresses

lui en marquer sa vive reconnoissance. Les dimanches étoient ses plus beaux jours de fête; et voyoit-il quelqu'un se livrer un instant à des ouvrages manuels, il ne manquoit pas de lui en témoigner sa surprise et sa peine. Lorsqu'il n'avoit pas la liberté de se rendre dans la maison du Seigneur, il s'en consoloit en élevant au logis de petits oratoires, auxquels il revenoit souvent rendre à sa manière ses hommages au Dieu bon qui a tout fait. Assidu à étudier les élémens de notre religion sainte, tout sembloit à sa jeune intelligence rempli de merveilles; mais il offroit une dévotion spéciale à Jésus-Christ dans son enfance: c'étoit là son modèle chéri, il avoit aussi pour Marie cette affection vive, l'augure dans la jeunesse et l'augure assez fidèle d'une éminente piété pour l'avenir; il goûtoit encore d'une manière particulière le culte des saints Anges, se faisoit un portrait ravissant de ces Esprits bienheureux, et jamais son père ne lui procuroit un plus délicieux sommeil que lorsque le soir, en se rendant à ses instances, il lui parloit, en le conduisant au lit, de la beauté, de la pureté, de l'amour des saints Anges, et de toutes leurs vertus. Après avoir attentivement écouté l'auteur de ses jours: « Oh! mon papa, lui disoit-il avec l'accent de la reconnaissance, que je te bénis de ta bonté! après que tu m'as parlé des Anges

de Dieu, je vais m'endormir heureux. » Il seroit bien difficile de rendre les sentimens de cet aimable enfant, d'ailleurs si fort au-dessus de son âge, envers les auteurs de sa vie : son cœur trouvoit mille moyens de manifester sa tendresse pour les personnes respectables auxquelles il devoit le jour. Il se plaisoit à les caresser, à les embrasser avec l'amitié la plus expressive, il leur répétoit sans cesse avec bonté : « O papa ! ô maman ! combien je vous aime l'un et l'autre ! oui, après Dieu, je ne puis aimer, je n'aimerai jamais personne comme vous : je ne peux vous dire comme je vous aime tous deux. » Voyoit-il ses père et mère assis près l'un de l'autre, s'insinuant furtivement entr'eux, s'asseyant sur leurs genoux, passant ses petits bras autour de leur cou et puis les baisant successivement : « Oh ! leur disoit-il, que nous sommes bien ici tous trois ! ne nous séparons plus. » Sa pieuse mère, plus souvent encore avec lui, sembloit sa première et sa plus intime confidente : dans cette petite ame si ingénue, si naïve, si tendre, il n'étoit rien qui ne lui fût parfaitement connu. Il éprouvoit un grand respect pour les décisions qu'elle donnoit aux questions que lui adressoit son innocente curiosité. L'idée d'être séparé de cette mère si aimée lui étoit insupportable dès qu'il s'y arrétoit. Quelques jours avant d'être atteint

de la maladie dont il mourut , on se mettoit à table pour souper; Louis y étoit déjà placé , et tenoit sa tête appuyée sur ses deux foibles mains : il sembloit fort pensif , et Madame D*** T*** lui demandant le sujet de cette tristesse apparente : « Je serai bien aise , maman , répondit-il , que tu consentes à me répondre sur une demande que j'ai à te faire : si je venois à mourir , est-ce que je ne te reverrois pas dans le ciel ? — J'espère , répliqua cette Dame , j'espère , mon fils , que , si je suis bonne , nous nous reverrons dans le ciel ? — Je sais bien , maman , ajouta Louis , que nous nous reverrons ; mais est-ce que je te reconnoîtrai pour ma mère ? — Oui , mon fils , luidit-elle , et moi je te reconnoîtrai pour mon fils Louis . — O maman ! je te suis bien obligé , et je suis heureux de tout ce que tu viens de me dire . » Puis , s'approchant d'elle en sanglotant , il lui déclara qu'il n'avoit plus besoin de souper , parce qu'il étoit trop content .

Tout naturel que soit le sentiment de la piété filiale , quand au matin de nos jours il s'annonce avec une sorte d'exaltation , on y découvre le caractère d'une ame extrêmement sensible , qui , après avoir aimé ses proches , se montrera dans la suite l'amie de l'humanité : il n'en fut point absolument ainsi du petit Louis ; son cœur franchit l'espace des temps ; et si d'abord il vécut pour aimer ses parens ,

il ne vécut tout à la fois que pour aimer les pauvres , et l'on essaieroit en vain d'exprimer les mouvemens que faisoit naitre en lui la vue d'un malheureux. Il ne pouvoit parler encore , et déjà il intercédoit éloquemment en faveur de celui qui frappoit ses yeux: tantôt il s'agitoit dans les bras de sa nourrice, tantôt il tiroit les habits de sa mère pour lui désigner l'être souffrant qui se présentoit. Il étoit ainsi troublé jusqu'à ce qu'on donnât quelque chose ; et à peine l'apercevoit-il , que , faisant des claquemens de ses petites mains , il montroit , par la joie tout-à-coup répandue sur son visage , combien il étoit soulagé lui-même.

Il n'y avoit point de jouissance pour son cœur pareille à celle qu'il goûtoit lorsqu'on le chargeoit d'aller présenter une aumône à la porte de la maison : s'il n'avoit rien à donner à l'indigent qui s'offroit à lui soit dans les rues , soit à la campagne , il en pa-roissoit triste , et cherchoit à le dédomma-
ger par les signes extérieurs d'un grand respect. Un jour que , âgé de cinq à six ans , il avoit été conduit à la promenade , passant devant un pauvre , il lui fit un profond salut; la jeune gouvernante qui lui donnoit la main ne put s'empêcher d'en rire. « Pourquoi riez-vous , Mademoiselle , demanda Louis? — Parce que , répondit-elle , vous avez fait un si grand salut. — Ne savez-vous

» pas , reprit l'enfant , que lorsque je salue
» un pauvre , je salue Jésus-Christ ? et si
» maman vous voyoit rire , elle seroit bien fa-
» chée contre vous . » Il avoit à peu près le
même âge , et passoit avec Madame D***
T*** dans une grande rue de Londres ; il
aperçoit sur le trottoir opposé un officier de
la marine qui marchoit avec une jambe de
bois ; aussitôt il échappe à la main de sa
mère , se présente au militaire et , lui fai-
sant une profonde révérence , remet entre
ses mains un demi sou , alors tout son trésor .
La méprise fut découverte et aussitôt réparée ;
mais Louis avoit cru que l'homme de guerre
étoit un pauvre , parce qu'il étoit estropié .

Chaque jour donnoit un nouvel aliment à la
souffrance qu'il éprouvoit , soit à la vue , soit
aux accens douloureux des pauvres . Il étoit à
la porte de la maison de sa mère , au milieu de
jeunes personnes qui composoient l'atelier de
cette Dame , lorsqu'il passe sous leurs yeux un
imbécille estropié , et dont la figure semi-
bloit aussi grotesque que toute sa personne
étoit dégoûtante : ces femmes ne purent s'em-
pêcher de rire en considérant les grimaces
qu'il faisoit : « Vous avez grand tort de rire , »
leur dit-il , et , les quittant à l'instant , il
fond en larmes .

Pour satisfaire à l'innocente passion qu'il
ressentoit d'adoucir l'infortune , ses bons pa-
rens lui permirent , les trois dernières années

de sa vie, c'est-à-dire, depuis l'âge de quatre ans et demi, d'adopter un enfant pauvre, qui ne comptoit pas plus de jours sur la terre que son bienfaiteur. Louis l'aima, le chérit, le caressa comme un frère, et le servit comme il eût servi Jésus-Christ; son cœur tressailloit sitôt qu'il l'avoit aperçu, il voloit à sa rencontre, et tout ce qu'il avoit alors sous la main, et dont il étoit libre de disposer, il se faisoit un bonheur de le lui offrir: un jour ayant deux tourtes de confiture, et plaçant déjà la première sur ses lèvres, il voit son petit frère adoptif et se hâte de lui porter les deux tourtes. Jamais il ne faisoit de bien que la plus vive allégresse ne se marquât sur son front; son cœur étoit comme suffoqué par la jouissance qu'il éprouvoit, cette fois il n'en fut pas ainsi, et sa mère lui demandant pourquoi il montroit un air rêveur et pensif après avoir satisfait sa tendresse. « Maman, répondit-il, les confitures sont bonnes pour le fils, mais sa pauvre mère a besoin d'une meilleure nourriture; si tu m'accordais un bon morceau de pain beurré pour elle. » Son vœu aussitôt exaucé, il court assister la femme souffrante, et alors sa joie est au comble. Une autre fois que son ami étoit venu le voir, il n'avoit rien; mais il sollicite celle qui lui a donné le jour et qui possède toute sa confiance: « Qu'allons-nous faire, mon ami? lui dit sa mère; tu n'as que deux habits, l'un

tout usé , l'autre meilleur ; si je lui donne le premier , il ne te restera que le bon pour tous les jours , et si je lui donnois celui-ci. « A l'instant l'interrompant : « O maman ! s'écria-t-il , donne-lui le neuf , et je serai content.

La mère de l'orphelin partageoit sa reconnoissance ; elle trouvoit aussi son bienfaiteur dans Louis , et jalouse de lui manifester ses sentimens , elle vint un jour le trouver et lui dit : « Mon bon petit Monsieur , aujourd'hui je ne veux rien de vous ; mais , au contraire , je vous apporte un présent pour reconnoître vos bontés envers mon fils ; et elle lui offre un petit ouvrage rempli de gravures. Louis le regarde , le feuillette et lui dit : « Cela est tout-à-fait beau ; mais , ma bonne , cela ne me serviroit de rien ; allez plutôt le vendre , à l'extrémité de la rue , dans tel magasin (qu'il lui indique) ; je suis sûr que vous en retirerez au moins six sous , qui vous serviront à vous et à votre enfant. Cette femme indigente n'a point , depuis près de six ans , disions-nous dans les éditions précédentes de cet ouvrage , perdu la mémoire de son jeune protecteur ; elle le pleure avec son fils ; et quand celui-ci , placé en apprentissage , ne peut venir visiter les parens de celui qui lui fit tant de bien , sa mère vient à sa place payer le doux tribut de leur reconnoissance.

Si Louis aima de préférence l'enfant pauvre.

qu'il avoit adopté , oh ! combien touchante fut son affection pour tous les malheureux indistinctement ! Depuis long-temps il désiroit un petit fusil , et sa mère lui avoit donné l'argent nécessaire pour se le procurer : au moment où la famille se mettoit à table pour diner , un jeune ouvrier tombe d'un appentis et fait une chute fort douloureuse ; Madame D*** T*** dit alors. « Ce pauvre malheureux attend son maître depuis cinq à six heures , il n'a peut-être pas encore eu son diner ! « Celui de Louis étoit sur son assiette : » Maman dit-il aussitôt , laisse-moi lui porter mon diner ? — Je le veux bien , répondit-elle. Mais , pour l'éprouver , elle ajouta : il faudra que tu t'en passes . — Eh bien ! maman , de tout mon cœur : » et il le lui porte en courant : au retour il ne pouvoit contenir l'excès de sa joie . « Mais , mon fils , lui dit alors sa mère , pour mieux sonder le naissant apôtre des malheureux , puisque tu es si charitable , tu lui sacrifierois bien encore l'argent que tu as pour acheter un fusil . — Oui , maman , se hâta-t-il de répondre , oui , de tout mon cœur , si tu me le permets . » Et la permission obtenue , il porte son trésor au jeune manouvrier blessé . Revenu près de Madame D*** T*** , Louis reçut un compliment sur son bon cœur ; mais il ne se remettoit point à table , et sa mère lui dit : « Venez , mon fils , venez , je vous permets de dîner .

— Maman , répliqua Louis , mais si je dînois ,
ce ne seroit plus un sacrifice que j'aurois
fait. » Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine
qu'on lui persuada de prendre quelque chose.
La charité ardente pour les malheureux
étoit nourrie dans son cœur par cette piété
née avec lui ; il se plaisoit à considérer le
ciel , il le regardoit d'un œil d'envie , et ,
environ un an avant sa mort , après l'avoir
ainsi contemplé , il lui échappa de dire :
« Non , je ne vivrai pas pour être un hom-
me. » Depuis , il répétoit fréquemment cet
aveu dans l'absence de ses parens , auxquels ,
par la crainte de les affliger , il cachoit d'or-
dinaire ce pressentiment. Croissant en œu-
vres et en mérites , il faisoit l'admiration de
ceux de nos frères séparés qui fréquentoient
sa famille : à entendre ses discours et sur-
tout en voyant ses actions , ils s'écrioient à
l'envi : « Mais cet enfant est un ange sur la
terre. »

Chaque jour sa crainte d'offenser Dieu de-
venant plus sensible , le rendoit chaque jour
plus digne de la foi des Elus. Quinze jours
avant sa mort , sa digne mère l'avoit conduit
à la campagne , chez un ami de la maison : là
se tenoit une foire , et l'on voulut procurer
aux enfans le plaisir de voir des baladins
publics. Mais à peine Louis fut-il entré dans
l'enceinte , qu'il parut fort inquiet : prenant
par la main Madame D*** T*** , il lui dit :

« Mais Dieu est-il ici ? » Cette Dame répondit à son fils que Dieu étoit partout. « Mais, maman, répond l'enfant avec anxiété, n'est-ce pas défendu de venir ici ? — Ceci, lui répondit-on, n'est pas une comédie, c'est seulement un amusement d'enfans. — Oh ! je t'en prie, maman, sortons bien vite ; car sûrement Dieu n'est pas ici, ou il est fâché contre nous. » Pour le satisfaire on sortit aussitôt : alors, embrassant sa mère et la remerciant beaucoup, Louis ajouta : « Maman, n'es-tu pas bien contente d'être sortie ? » Du 3 au 4 mai 1806, ce vertueux enfant vit les premières approches de sa mort ; car sa maladie dès le principe parut mortelle, et résista à tous les secours de l'art, prodigués sans délai pour conserver une vie si chère : une fièvre scarlatine, et qui, convertie promptement en fièvre putride et maligne, exigea des remèdes violens, causoit à Louis des maux inouis : tout son petit corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, fut couvert de vésicatoires, et il ne montra pas un moment d'impatience. Lui demandoit-on comment il se trouvoit : Je souffre un peu, répondoit-il avec une douceur angélique. « Le plaignez-vous de ses souffrances ? » Oh ! reprovoit-il, je ne souffre pas trop. » Cependant à ses autres maux s'en joignit bientôt un nouveau, plus intolérable encore : l'inflammation devint telle à la gorge, que les liquides même ne

pouvoient plus passer, l'organe de l'odorat lui donnoit même une répugnance invincible; cependant jamais il ne refusoit aucune espèce de remède, et disoit à son père ou à sa mère: « Pour te faire plaisir, je le prendrai. » Quelques douleurs qu'il ressentit à parler, presque jamais il ne cessoit de prononcer des prières, sans qu'on les lui suggérât. Le ministre sacré qui fut appelé auprès de lui, vivement frappé de la justesse des discours ou des réponses du malade, pénétré surtout des expressions enflammées de son amour envers Dieu, regretta que les accidens ne lui permissent pas de procurer le bonheur de la sainte Communion à une ame si bien disposée aux faveurs célestes. En lui administrant le dernier de nos Sacremens et lui présentant le Crucifix, il lui demanda s'il faisoit de bon cœur à Dieu le sacrifice de sa vie? « Oh! oui, Monsieur, répondit-il avec un air rayonnant de joie et de bonheur; oui, oui, de tout mon cœur; » et il disoit ces mots en pressant la croix sur ses lèvres. Au milieu de ses parens fondant en larmes, il pria le ministre de Jésus-Christ de les consoler, et de les déterminer à lui accorder, avec le pardon de ses offenses envers eux, leur bénédiction. Le 15 mai 1806, il perdit la parole à huit heures du matin, mais conserva toujours une parfaite connoissance: vers onze heures et demie, son

aïeule, placée près de son lit, lui dit qu'elle alloit réciter à son intention les Litanies de la très-sainte Vierge, et un sourire du mourant exprima sa joie et sa reconnoissance. Cette prière étant terminée, il fit à sa grand-mère un signe avec la main, lui montrant le bord de la cheminée. Il ne s'y trouvoit qu'un Crucifix et une petite boîte; elle lui offre ce dernier objet, qu'il repousse, continuant à étendre la main vers le même lieu; alors elle lui apporte le Crucifix; Louis le saisit avec avidité, et au même instant la voix lui est rendue: il récite posément et au long toutes ses prières. Son père accourt, croit, en l'écoutant, son fils bien-aimé rendu à la vie, et passe dans un appartement voisin, où l'inconsolable mère étoit comme évanouie dans sa douleur; il lui raconte que son fils parle. On se hâte de rentrer dans la chambre de Louis; alors il terminoit sa prière par ces mots, qu'il répétoit chaque jour en les finissant: Dieu bénisse papa, maman et tous mes parens! Ces paroles prononcées, il repose doucement sa tête sur l'oreiller, et au même instant son ame pure s'envole dans le sein du Seigneur.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

PÈRES vertueux, mères si tendres, depuis plusieurs années combien de fois j'ai vu, combien souvent encore je vois couler vos larmes sur la mort de vos fils si justement chéris! mais quoi! seront-elles intarissables? O parens bien-aimés! cessez, cessez donc de pleurer leur félicité. Avec tout votre amour, leur eussiez-vous jamais fait dans le siècle un sort qui approchât du bonheur éternel qui les enivre? Ce n'étoit pas pour la terre, c'étoit pour le paradis que vous aviez des enfans. Eh quoi! croyez-vous donc les avoir perdus? Non, excellens parens, ils n'ont fait que passer à une meilleure vie, où leurs bénédictions, leurs prières, leur amour constant vous appellent.

Pour vous, chère jeunesse, recevez ici tous les fruits de ma tendresse paternelle envers vous. C'est le petit Louis qui vous présente le testament de mon cœur. Dans ses discours et dans ses œuvres, vous trouvez comme l'expression de mes vœux, dont vous êtes l'objet constant avec les frères et les sœurs de l'enfant aimé du Ciel et de la terre: bien-aimés élèves, quand j'aurai quitté le monde du temps, quand je serai entré dans le monde de l'éternité, ah! quel-

quefois venez, revenez vous abriter sous l'ombre de votre ami; venez l'interroger, l'écouter dans les *Ecoliers vertueux*, dans les *Héroïnes chrétiennes*; croyez me voir encore, tenant votre plus jeune frère collé sur mon sein, et tendant mes bras à toute ma famille adoptive : à ce doux spectacle, vous vous attendrirez heureusement, vous vous rappellerez ce groupe de beaux modèles, vous voudrez marcher sur leurs traces, et vous formerez les deux résolutions suivantes : par la première, vous vous proposerez cette excellente pratique de vous dire souvent à vous-même dans le cours de votre carrière ici-bas : Un tel jour que j'avois terminé la lecture des *Ecoliers vertueux*, celle des *Héroïnes chrétiennes*, et que j'avois pleuré le petit Louis, mon esprit fut pénétré de la vérité du Christianisme, j'en eus un exemple si parfait que j'en fus saisis, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Je ne la goûte plus cette vérité comme je la goûtois; mais c'est toujours néanmoins la même vérité, et tout ce que j'y goûtois s'y trouve encore. Elle ne me paroît plus dans ce beau jour où elle se montrroit quand j'en étois sensiblement ému; mais dans le fond, elle n'a rien perdu de tout ce que j'y découvrois. Malheur à moi de ce qu'elle n'a plus pour moi le même goût! mais grâces à mon Dieu de ce que j'en ai conservé la foi. Parler ainsi,

mes chers enfans, et agir ensuite, non plus en vertu du sentiment présent, mais des résolutions passées, les faire revivre en vous, et quand la tentation vous attaquerá, vous solliciterá, quand l'occasion se présenterá, vous munir de cette pensée : J'avois prévu tout cela, et j'y étois disposé lorsque je formai le dessein d'être à Dieu ; puisque j'ai encore ce qui opéroit en moi cette disposition, pourquoi ne ferois-je pas aujourd'hui ce que j'avois fait alors, et pourquoi voudrois-je abandonner Dieu et me contredire moi-même ? Non, non, Seigneur, il n'en sera pas de la sorte ; il ne faut pas que le caprice de ma volonté l'emporte sur la règle de ma foi et de ma raison : vous êtes, ô mon Dieu ! un trop grand maître pour être servi par humeur, et je tiens à vous par des liens trop forts pour prétendre jamais m'en détacher. J'ai cru, Seigneur, *creddi* ; et c'est pour cela que je vous ai donné une parole dont j'ai pris le ciel à témoin, savoir, de garder inviolablement le traité et le pacte solennel que j'ai fait avec vous dans ma jeunesse ; *creddi propter quod locutus sum*. Voilà ce qui s'appelle agir par la foi, et vivre de l'esprit de la foi, en quoi consistera proprement pour vous le caractère de l'homme juste : *justus autem meus ex fide vivit*. — La seconde et dernière résolution que vous vous proposerez, mes jeunes amis, résolution

que j'extrais, ainsi que la première pour vous les appliquer l'une et l'autre, des œuvres d'un de nos plus grands orateurs, ce sera de rassembler mille petits mérites que notre lâcheté, jointe à la dissipation de notre esprit, nous fait négliger, mais qui seroient pour l'autre vie une abondante provision si nous avions soin de les recueillir. Ne vous imaginez pas, dit saint Grégoire, pape, qu'il n'y ait que les grandes choses qui fassent les grands Saints : erreur. Les hommes, il est vrai, de peu ne font jamais beaucoup, et souvent même de beaucoup ne font rien; mais Dieu, qui de rien fait tout, et qui dans l'ordre de la grâce a une vertu encore plus puissante que dans l'ordre de la nature, de nos plus petites actions sait tirer nos plus grands mérites. Avec peu, dit saint Bernard, on gagne tout auprès de lui; et la charité que possèdent les justes a établi entre lui et eux un commerce aussi divin qu'il est rare et singulier; en quoi singulier et divin? en ce que, pour l'avantage de l'homme, les choses y sont excessivement privées et infiniment abaissées. Ce que l'homme fait pour Dieu n'est rien ou presque rien; et ce que Dieu promet à l'homme est un bien qui comprend tout, et que l'Ecriture par excellence appelle tout bien : *Ostendam tibi omne bonum.* Cependant, en vertu du commerce que la charité établit entre Dieu et le juste,

ce rien de l'homme produit au juste un souverain bonheur, et ce tout de Dieu lui est donné, selon saint Paul, pour le plus foible effort qu'il lui en a coûté ou pour un moment de tribulation : *Momentaneum hoc leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* D'homme à homme, poursuit saint Bernard, ce seroit usure, et une usure criminelle. Mais, si c'est une usure à l'égard de Dieu, non-seulement elle est permise, mais elle est louable, mais elle est sainte, mais elle est digne de Dieu même ; cent pour un, voilà le traité qu'il fait avec nous : *Centuplum accipiet.* En sorte qu'on peut appliquer aux justes ce que le Prophète royal, quoique dans un sens bien différent, disoit aux Israélites : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* ; ils ont eu pour rien cette terre bienheureuse qui doit être l'objet de nos désirs. Qu'est-ce à dire qu'ils ont eu pour rien ? Oui, pour rien, répond saint Jérôme, parce qu'en effet ils l'ont acquise et mérité par des actions de nul éclat, par de légères observances, par quelques pratiques de piété, de charité, d'humilité. Ce n'étoit rien aux yeux des hommes : mais par-là néanmoins ils sont arrivés à l'héritage des enfans de Dieu : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.*

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

	Pag.
A ma mère.	5
Avis placé à la tête de la sixième édition.	9
Avis sur cette dixième édition.	13
Jeanne, Infante de Portugal, décédée l'an de Jésus-Christ 1490.	17
Catherine Henrici, de l'île de Négre pont, décédée l'an de Jésus-Christ 1470.	27
Catherine de Harlay, dame de la Meilleraye, décédée l'an de Jésus-Christ 1615.	35
Esther Leggues, jeune fille catholique, née de parens calvinistes, décédée l'an de Jésus-Christ 1620.	46
Catherine Tégahkouita, décédée vers l'an de Jésus-Christ 1680.	55
Isabelle, Infante de Portugal, décédée l'an de Jésus-Christ 1690.	69
La jeune princesse Vobalamma.	86
Madame Anne-Henriette de France, décédée l'an de Jésus-Christ 1752.	105
Anne-Marie-Gilbert Auverger, décédée l'an de Jésus-Christ 1770.	131
Thérèse-Joseph Poullain du Bois-Anger, décédée l'an de Jésus-Christ 1776.	170
Marie-Anne-Jeanne C***, décédée l'an de Jésus-Christ 1774.	255

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU 1.^{er} VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

	Pag.
Julie-Anne-Angélique Fabre, décédée l'an de Jésus-Christ, 1777.	6
Sophie de Martel, décédée l'an de J. C. 1779.	22
Dame Anne-Félicité Hay des Nétumières, dé- cédée l'an de Jésus-Christ 1788.	28
Anne-Jeanne- Victoire de la Fosse Moisson, décédée l'an de Jésus-Christ 1787.	100
Les derniers momens de la jeune Alexandrine Du Tour, décédée l'an de J. C. 1798.	124
Jeanne-Anne-Marie Poulain De Corbion, dé- cédée l'an de Jésus-Christ 1812.	138
Marie-Anne Fitch, Anglaise, protestante con- vertie à la Foi catholique, et décédée l'an de J. C. 1815, âgée de vingt- six ans.	157
Réflexion.	217
Groupe des plus jeunes Chrétiennes immolées pour la Foi, et présentées par l'Eglise à la vénération publique.	225
Sainte Perpétue. An 203.	227
Sainte Félicité. An 103.	229
Sainte Denyse. Vers l'an 250.	230
Sainte Léocadie. An 303.	232
Sainte Foi. Vers l'an 303.	234
Sainte Théodore. Vers l'an 303.	235
Sainte Eulalie. An 304.	238

	Pag.
Sainte Agnès. L'an 304 ou 305.	240
Sainte Potamienne. L'an 305.	242
Sainte Maure. Vers l'an 305.	244
Sainte Julitte. L'an 305.	247
Sainte Euphémie. Vers l'an 307.	250
Sainte Théodosie. Vers l'an 308.	251
Sainte Gorgonie. Vers l'an 372.	253
Sainte Macrine. Vers l'an 380.	255
Sainte Julie. Au cinquième siècle.	258
Sainte Winefride. Vers le septième siècle. .	260
Sainte Maure. Vers l'an 850.	263
Sainte Flore. L'an 851.	266
Sainte Natalie. L'an 852.	268
Sainte Editha. L'an 984.	270
Traits détachés, et tous en honneur du premier âge de la vie dans les deux sexes. .	275
L'Orphelin de neuf ans.	283
Le petit Louis, mort âgé d'environ huit ans. .	285
Conclusion de l'ouvrage.	299

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

19606

